

ŒUVRES CHOISIES

DE

D. DIDEROT

PUBLIÉES EN CINQ VOLUMES

ET PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

PAUL ALBERT

TOME III

CORRESPONDANCE AVEC MADEMOISELLE VOLLAND



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII



AVERTISSEMENT

S'il est toujours assez difficile de faire dans les ouvrages d'un auteur un choix qui contente tout le monde, la difficulté est surtout grande quand il s'agit de Diderot. Après un volume de contes et mélanges, nous avons cru devoir en consacrer un aux œuvres dramatiques. Bien des personnes auraient voulu nous voir publier les deux célèbres romans de Diderot, *la Religieuse* et *Jacques le Fataliste;* mais ces romans ne peuvent être imprimés en entier que lorsqu'ils ont pour eux l'excuse de figurer dans des œuvres complètes, et, ne voulant pas les donner tronqués, ce qui eût été absolument contraire aux principes qui ont dirigé toutes nos éditions, nous avons préféré les laisser de côté, tout en sachant bien que nous renoncions à un élément de succès pour notre édition.

Il nous restait alors à publier en partie la correspondance de Diderot ; mais ici surgit immédiatement une autre difficulté. Fallait-il faire un choix dans toutes ses lettres, ou publier en entier une série de lettres ? C'est à ce dernier parti que nous nous sommes arrêté, ayant à redouter que les lettres que nous aurions cru devoir exclure de telle ou telle partie de la correspondance fussent justement celles dont certains lecteurs auraient le plus regretté l'absence. Aussi

avons-nous résolu de donner au complet les lettres à Mlle Volland, comme étant la série la plus importante et la plus intéressante. Nous aurions bien voulu donner aussi les lettres à Falconet; mais la correspondance, qui, réduite aux lettres à Mlle Volland, occupe déjà, dans notre édition, trois volumes sur cinq, aurait pris alors une place trop disproportionnée avec celle que nous accordions aux autres œuvres de Diderot.

Sophie Volland, à qui sont adressées les lettres de Diderot, était fille d'un sieur Volland que Mme de Vandeul appelle un financier, et qui créa une magnifique propriété à Isle-sur Marne, dans les environs de Vitry-le-François. Après la mort de Volland, Diderot se lia avec sa veuve, et s'éprit pour Sophie d'une passion qui dura plus de vingt années. Mlle Volland avait deux sœurs : Mme de Blacy, chez qui Diderot fit surtout sa connaissance, et Mme Legendre, désignée dans les lettres sous le nom d'Uranie, tandis que celui de Morphyse est donné à Mme Volland.

On n'a guère d'autres renseignements sur Sophie Volland que ceux qui sont contenus dans les lettres que Diderot lui écrivit. Elle passait, en général, une moitié de l'année dans sa propriété d'Isle-sur-Marne, et l'autre à Paris. On sait qu'elle avait l'esprit cultivé et ressentait un penchant tout particulier pour les études philosophiques.

On manque aussi de détails sur la nature et les effets de sa liaison avec Diderot, et l'on ne sait si l'on doit considérer cet attachement comme ayant toujours conservé un caractère purement platonique. Quant à nous, nous inclinerions volontiers à cette opinion. Diderot n'était, on le sait, réservé ni sur le choix de ses pensées ni sur la façon de les exprimer. Il parlait et écrivait assez crûment, et il y a tout lieu de croire que, si son amour pour Mlle Volland était descendu aux faiblesses de la chair, il en serait resté dans ses lettres plus d'une trace non équivoque.

Après la mort de Diderot, ses manuscrits furent emportés en Russie, et parmi eux se trouvaient sans doute les lettres écrites à Mlle Volland, qui avaient dû lui être remises par la famille. C'est entre les mains de M. Jeudy-Dugour,

né en France, puis naturalisé Russe, que finirent par tomber les manuscrits de Diderot. Il les céda à l'éditeur Paulin, qui les fit paraître en quatre volumes sous le titre de *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits* de Diderot. C'est sur cette édition, publiée en 1830, que nous avons fait notre réimpression des lettres à Mlle Volland M. Assézat l'a également adoptée pour son édition des *Œuvres complètes de Diderot* publiée dernièrement par MM. Garnier frères, et qui nous a été d'un grand secours.

Les *Lettres à Mademoiselle Volland* vont de 1759 à 1774; mais il s'y trouve de grandes interruptions. Nous les avons, autant que possible, divisées par périodes, pour en faciliter la lecture.

D. J.



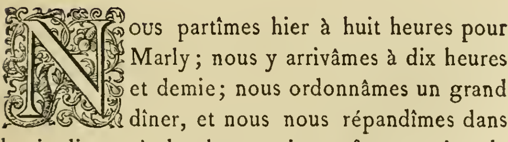


LETTRES

A MADEMOISELLE VOLLAND

I

Paris, le 10 mai 1759.



Nous partîmes hier à huit heures pour Marly ; nous y arrivâmes à dix heures et demie ; nous ordonnâmes un grand dîner, et nous nous répandîmes dans les jardins, où la chose qui me frappa, c'est le contraste d'un art délicat dans les berceaux et les bosquets, et d'une nature agreste dans un massif touffu de grands arbres qui les dominent et qui forment le fond. Ces pavillons séparés et à demi enfoncés dans une forêt semblent être les demeures de différens génies subalternes dont le maître oc-

cupe celui du milieu. Cela donne à l'ensemble un air de féerie qui me plut.

Il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de statues dans un jardin, et celui-ci m'en paroît un peu trop peuplé. Il faut regarder les statues comme des êtres qui aiment la solitude et qui la cherchent, des poëtes, des philosophes et des amans, et ces êtres ne sont pas communs. Quelques belles statues cachées dans les lieux les plus écartés, les unes loin des autres, qui m'appellent, que j'aille chercher ou que je rencontre, qui m'arrêtent et avec lesquelles je m'entretiens longtemps; et pas davantage, et point d'autres.

Je portois tout à travers les objets des pas errans et une âme mélancolique. Les autres nous devançoient à grands pas, et nous les suivions lentement, le baron de Gleichen et moi. Je me trouvois bien à côté de cet homme : c'est que nous éprouvions au dedans de nous un sentiment commun et secret. C'est une chose incroyable comme les âmes sensibles s'entendent presque sans parler. Un mot échappé, une distraction, une réflexion vague et décousue, un regret éloigné, une expression détournée, le son de la voix, la démarche, le regard, l'attention, le silence, tout les décèle l'une à l'autre. Nous nous parlions peu, nous sentions beaucoup; nous souffrions tous deux, mais il étoit plus à plaindre que moi. Je tournois de temps en temps

mes yeux vers la ville, les siens étoient souvent attachés à la terre : il y cherchoit un objet qui n'est plus.

Nous arrivâmes à un morceau qui me frappa par la simplicité, la force et la sublimité de l'idée. C'est un centaure qui porte sur son dos un enfant. Cet enfant approche ses petits doigts de la tête de l'animal féroce et le conduit par un cheveu.

Il faut voir le visage du centaure, le tour de sa tête, la langueur de son expression, son respect pour l'enfant despote : il le regarde, et l'on diroit qu'il craint de marcher. Un autre me fit encore plus de plaisir : c'est un vieux faune qui s'attendrit sur un enfant nouveau-né qu'il tient dans ses bras. La statue d'Agrippine au bain est au-dessous de sa réputation, ou peut-être étois-je mal placé pour en juger mieux. Nous partageâmes notre promenade en deux : nous parcourûmes les bas avant dîner; nous dînâmes tous d'appétit. Notre baron, le nôtre, fut d'une folie sans égale.

Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent et nerveux, au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates : tel il étoit entre nous. Il n'auroit ni embarrassé ni offensé ma Sophie, parce que ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît. Il n'auroit ni offensé ni embarrassé mon ami Grimm, parce qu'il permet à l'imagination ses

écarts, et que le mot ne lui déplaît que quand il est mal placé. Oh! combien il fut regretté, cet ami! que ce fut un intervalle bien doux que celui où nos âmes s'ouvrirent et où nous nous mîmes à peindre et à louer nos amis absens! Quelle chaleur d'expressions, de sentimens et d'idées! quel enthousiasme! que nous étions heureux d'en parler! qu'ils l'auroient été de nous entendre! O mon Grimm! qui est-ce qui vous rendra mes discours?

Notre dîner fut long et ne dura pas. Nous parcourûmes les hauts. J'observai que, de toutes les eaux, ils n'y en avoit point d'aussi belles que celles qui tombent sans cesse ou qui coulent, et qu'on n'en avoit pratiqué nulle part. Nous nous entretînmes d'art, de poésie, de philosophie et d'amour; de la grandeur et de la vanité de nos entreprises; du sentiment et du *ver* de l'immortalité; des hommes, des dieux et des rois; de l'espace et du temps; de la mort et de la vie : c'étoit un concert au milieu duquel le mot dissonant de notre baron se faisoit toujours distinguer.

Le vent qui s'élevoit et la soirée qui commençoit à devenir froide nous rapprochèrent de notre voiture. Le baron de Gleichen a beaucoup voyagé : ce fut lui qui fit les frais du retour. Il nous parla des inquisiteurs d'État de Venise, qui marchent toujours entre le confesseur et le bourreau; de la barbarie de la cour de Sicile, qui avoit abandonné

un char de triomphe antique, avec ses bas-reliefs et ses chevaux, à des moines qui les ont fondus pour en faire des cloches : cela fut amené par la destruction d'une cascade de Marly dont les marbres revêtent à présent les chapelles de Saint-Sulpice. Je dis peu de choses. J'écoutois ou je rêvois. Nous descendîmes, entre huit et neuf, à la porte de notre ami.Je me reposai là jusqu'à dix.

J'ai dormi de lassitude et de peine; oui, mon amie, et de peine. J'augure mal de l'avenir. Votre mère a l'âme scellée des sept sceaux de l'Apocalypse. Sur son front est mis : *Mystère*.

Je vis à Marly deux sphinx, et je me la rappelai. Elle vous a promis, elle s'est promis à elle-même, plus qu'il n'est en elle de tenir; mais je m'en console, et je vis sur la certitude que rien ne séparera nos deux âmes. Cela s'est dit, écrit, juré si souvent! que cela soit vrai du moins une fois. Sophie, ce ne sera pas de ma faute.

M. de Saint-Lambert nous invite, le baron et moi, à aller à Épinay passer quelque temps avec Mme d'Houdetot : je refuse, et je fais bien, n'est-ce pas? Malheur à celui qui cherche des distractions! il en trouvera; il guérira de son mal, et je veux garder le mien jusqu'au moment où tout finit. Je crains de vous aller voir; il le faudra pourtant : le sort nous traite comme si la peine étoit nécessaire à la durée de nos liens. Adieu, mon amie;

un mot, s'il vous plaît, par Lanan. A propos, ménagez la complaisance de votre sœur, et ne l'entretenez de vous et de moi que quand vous ne pourrez contenir vos sentimens, ou qu'elle vous en sollicitera : nos amis, même les plus tendres, ne peuvent pas mettre à cela beaucoup d'importance. Il faut avoir appris à écouter et à plaindre les amans. Votre sœur ne le sait pas encore : puisse-t-elle l'ignorer toujours! Je baise la bague que vous avez portée.

II

Paris, ce samedi matin, 1er juin 1759.

Voilà, ma tendre et solide amie, l'ouvrage du grand sophiste. Je ne l'ai pas lu, je ne me sens pas encore l'âme assez tranquille pour en juger sans partialité. Il vaut mieux différer une action que de se hâter de commettre une injustice. Méfiez-vous aussi un peu de votre cœur, et craignez que le mécontentement de la personne n'aille jusqu'à l'auteur. Écoutez-le comme si je n'avois point à me plaindre de lui.

On peut donc être éloquent et sensible sans

avoir ni véritable amitié, ni véracité! Cela me fâche bien. Si cet homme n'a pas un système de dépravation tout arrangé dans sa tête, que je le plains! et s'il s'est fait des notions de justice et d'injustice qui le réconcilient avec ses procédés, que je le plains encore! Dans l'édifice moral tout est lié. Il est difficile qu'un homme écrive sans cesse des paradoxes, et qu'il soit simple dans ses mœurs. Regardez en vous-même, ma Sophie, et dites-moi pourquoi vous êtes si sincère, si franche, si vraie dans vos discours. C'est que ces mêmes qualités sont la base de votre caractère et la règle de votre conduite. Ce seroit un phénomène bien étrange qu'un homme pensant et disant toujours mal se conduisît toujours bien. Le dérangement de la tête influe sur le cœur, et le dérangement du cœur sur la tête. Faisons en sorte, mon amie, que notre vie soit sans mensonge : plus je vous estimerai, plus vous me serez chère; plus je vous montrerai de vertus, plus vous m'aimerez. Combien je redouterai le vice quand je n'aurai pour juge que ma Sophie!

J'ai élevé dans son cœur une statue que je ne voudrois jamais briser. Quelle douleur pour elle si je me rendois coupable d'une action qui m'avilît à ses yeux! N'est-il pas vrai que vous m'aimeriez mieux mort que méchant? Aimez-moi donc toujours afin que je craigne toujours le vice. Con-

tinuez de me soutenir dans le chemin de la bonté. Qu'il est doux d'ouvrir ses bras quand c'est pour y recevoir et pour y serrer un homme de bien! C'est cette idée qui consacre les caresses : qu'est-ce que les caresses de deux amans, lorsqu'elles ne peuvent être l'expression du cas infini qu'ils font d'eux-mêmes? Qu'il y a de petitesse et de misère dans les transports des amans ordinaires! qu'il y a de charmes, d'élévation et d'énergie dans nos embrassemens! Venez, ma chère Sophie, venez; je sens mon cœur échauffé. Cet attendrissement qui vous embellit va paroître sur ce visage. Il y est. Ah! que n'êtes-vous à côté de moi pour en jouir! Si vous me voyiez dans ce moment, que vous seriez heureuse! que ces yeux qui se mouillent, que ces regards, que toute cette physionomie seroit à votre gré! et pourquoi s'opiniâtrent-ils à troubler deux êtres dont le Ciel se plaisait à contempler le bonheur? ils ne savent pas tout le mal qu'ils font : il faut leur pardonner. Je ne vous verrai point ce matin. Je ne trouverai point M. Petit chez lui, et je suis arrêté chez moi par M. de Ximènes. J'ai passé la nuit à lire sa tragédie, dont j'ai fait un extrait pour Grimm. J'irai ce soir à la comédie nouvelle, et c'est encore pour lui que j'irai. Les trois belles âmes que la vôtre, la sienne et la mienne! s'il m'en manquoit une des deux, qui est-ce qui rempliroit ce vide terrible? Vivez tous

deux, si vous ne voulez pas que je sois un jour la voix qui crie dans le désert.

Je serai dans le parterre, vers le fond et dans le milieu; c'est de là que mes yeux vous chercheront. Je m'en reviendrai après la petite pièce, ou peut-être avant, jeter sur le papier mes idées et travailler pour mon ami. Je serai demain, à midi, où vous m'attendez. J'y serai sans faute. Combien je sacrifie de momens doux à votre mère! J'ai un peu rêvé à la répugnance de votre sœur. Elle ne m'estime donc pas assez pour me voir enfermé dans la même boîte avec elle? Mais ce n'est pas cela, ma Sophie; peut-être craint-elle qu'un jour que vous serez ou que vous ne serez plus, cette boîte..... Cette mère empêchera donc toutes les choses douces et innocentes que nous méditerons..... Dites-lui qu'on peut arranger les deux portraits comme il lui plaira.....; dites-lui que je suis un homme de bien, que rien ne me fera changer pour vous.....; dites-lui que j'ai atteint l'âge où l'on ne change plus de caractère...; dites-lui combien je serois flatté, combien vous seriez heureuse de tenir, de sentir, de regarder elle et moi, moi et elle..... Transportez-la au moment où vous vous séparerez, elle pour s'en retourner à Châlons, vous pour revenir à Paris... Vous refuser son portrait, c'est se détacher du vôtre... Madame, pesez bien tout, et ne contristez pas votre sœur. Suivez l'im-

pulsion de votre âme, elle vous conseillera toujours bien. J'aime qu'on ait des vues délicates; j'aime aussi qu'on les néglige quelquefois..... Il suffit de pouvoir se dire dans l'avenir : « J'y avois pensé... » Il est bien singulier que ce soit un jaloux qui tienne ces discours et qui insiste... Est-ce que je suis désabusé?..... Je ne sais. Je sens seulement que je souhaite vivement une chose qui m'auroit chagriné si elle s'étoit faite sans mon aveu; elle m'auroit beaucoup chagriné, et je la souhaite beaucoup; et c'est une complaisance dont je saurois un gré infini à Mme Le Gendre, parce que c'est une manière de vous obliger que vous préféreriez à toute autre...

Si votre sœur se résout à ce que nous lui demandons et que vous nous ayez tous les deux, Sophie, prenez garde, ne la regardez pas plus tendrement que moi; ne la baisez pas plus souvent. Si cela vous arrive, je le saurai. Adieu, mon amie, à demain. O la belle soirée que celle d'hier! Vous êtes bien touchée, bien tendre; et Mlle Boileau avoit de l'esprit comme un ange; elle était heureuse de votre bonheur et du mien, cela est d'une âme charmante.

III

... Juillet 1759.

Bonjour, mon amie. Je ne vous vis point hier. Le baron, qui agit fort librement avec ses amis, ne dînoit point hier chez lui. J'allai au Palais-Royal, et je recommandai au portier de notre ami de recevoir une lettre pour moi, s'il en venoit une. J'y passai le soir : point de lettre.

Je ne vous verrai point encore aujourd'hui, à moins que ce ne soit sur le soir. S'il faisoit un temps bien orageux, bien pluvieux, bien noir, je me jetterois dans un fiacre, et j'arriverois. Puisse-t-il faire ce temps ! puissé-je voir mon amie ! Dites-moi pourquoi je vous trouve plus aimable de jour en jour. Ou me cachiez-vous une partie de vos qualités, ou ne les apercevois-je pas ? Je ne saurois vous rendre l'impression que vous fîtes sur moi pendant le petit moment que nous passâmes ensemble avant-hier. C'est, je crois, que vous m'aimez davantage. Voilà le billet que je reçois à l'instant du baron, et voilà une lettre que je reçus hier pour Mlle Boileau. Présentez-lui mon respect; et vous, ma Sophie, croyez-moi pour jamais tout ce que vous savez que je vous suis. Voilà aussi quelques papiers que vous désirez de voir.

IV

Paris, le 10 juillet.

J'écris sans voir. Je suis venu : je voulois vous baiser la main et m'en retourner. Je m'en retournerai sans cette récompense; mais ne serai-je pas assez récompensé si je vous ai montré combien je vous aime? Il est neuf heures, je vous écris que je vous aime. Je veux du moins vous l'écrire; mais je ne sais si la plume se prête à mon désir. Ne viendrez-vous point pour que je vous le dise et que je m'enfuie? Adieu, ma Sophie, bonsoir; votre cœur ne vous dit donc pas que je suis ici? Voilà la première fois que j'écris dans les ténèbres : cette situation devroit m'inspirer des choses bien tendres. Je n'en éprouve qu'une : je ne saurois sortir d'ici. L'espoir de vous voir un moment m'y retient, et j'y continue de vous parler, sans savoir si j'y forme des caractères. Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime.

V

Paris, le 15 juillet.

Voilà la lettre de Grimm. Je l'ai relue avant que de vous l'envoyer. Imaginez sa douleur lorsqu'il aura appris que celui qui lui disoit en l'embrassant, il y a quelques mois : « Voilà pour mon fils, voilà pour ma fille, voilà pour ma petite-fille », n'est plus. Il s'est endormi entre les bras de deux de ses enfans, sans douleur, sans agonie et sans efforts. Mon père n'étoit pas un de ces hommes qu'on oubliait quand on l'avait connu. Grimm se ressouviendra de lui et le pleurera. Vous adoucirez l'idée que j'en garderai, elle ne me quittera pas même à côté de vous ; mais, ce qu'elle a de touchant et de mélancolique se fondant avec les impressions de tendresse que je reçois de vous, il résultera de ce mélange un état tout à fait délicieux. Ah ! s'il pouvoit devenir habitude ! il ne s'agit que d'être bon amant et bon fils, homme bien reconnaissant et bien tendre, et il me semble que j'ai ces deux qualités. On n'éprouveroit plus cette joie bruyante ; l'âme ne s'ouvriroit que par intervalles ; mais le rayon de gaieté qui s'en échapperoit, semblable au rayon de lumière qui descend

du ciel dans un jour nébuleux et couvert, n'en auroit que plus d'éclat et d'effet. Celui de notre tristesse sur les autres est bien singulier. N'avez-vous pas remarqué quelquefois à la campagne le silence subit des oiseaux, s'il arrive que dans un temps serein un nuage vienne à s'arrêter sur un endroit qu'ils faisaient retentir de leur ramage? Un habit de deuil dans la société, c'est le nuage qui cause en passant le silence momentané des oiseaux. Il passe, et le chant recommence.

Comment vous portez-vous aujourd'hui? Avez-vous bien dormi? Dormez-vous quelquefois comme moi, les bras ouverts? Que vos regards étoient tendres hier! combien ils le sont depuis quelque temps! Ah! Sophie, vous ne m'aimiez pas assez, si vous m'aimez aujourd'hui davantage..... Si vous m'avez écrit un petit mot, je saurai comment le reste de la soirée d'hier s'est passé... Mais lisez donc l'histoire de cet abbé de Prades... Quel abominable homme! malheureusement il y en a beaucoup de pareils... Bonjour, ma tendre amie; je vous embrasse; je vous aime toujours : ils n'en croiront rien; mais cela sera en dépit de tous les proverbes, fussent-ils de Salomon! Cet homme-là avait trop de femmes pour entendre quelque chose à l'âme de l'homme de bien, qui n'en estime et n'en aime qu'une.

VI

... Juillet 1759.

Je ne saurois m'en aller d'ici sans vous dire un petit mot. Hé bien! mon amie, vous comptez donc beaucoup sur moi! votre bonheur, votre vie, sont donc liés à la durée de ma tendresse! Ne craignez rien, ma Sophie, elle durera, et vous vivrez, et vous vivrez heureuse. Je n'ai point encore commis le crime, et je ne commencerai point à le commettre: je suis tout pour vous, vous êtes tout pour moi; nous supporterons ensemble les peines qu'il plaira au sort de nous envoyer : vous allégerez les miennes, j'allégerai les vôtres. Puissé-je vous voir toujours telle que vous êtes depuis quelques mois! pour moi, vous serez forcée de convenir que je suis comme le premier jour : ce n'est pas un mérite que j'aie, c'est une justice que je vous rends. L'effet des qualités réelles, c'est de se faire sentir plus vivement de jour en jour. Reposez-vous de ma constance sur les vôtres et sur le discernement que j'en ai. Jamais passion ne fut plus justifiée par la raison que la mienne. N'est-il pas vrai, ma Sophie, que vous êtes bien aimable? Regardez au dedans de vous-même : voyez-vous

bien ; voyez combien vous êtes digne d'être aimée, et connoissez combien je vous aime. C'est là qu'est la mesure invariable de mes sentimens.

Bonsoir, ma Sophie, je m'en vais plein de joie, la plus douce et la plus pure qu'un homme puisse ressentir. Je suis aimé, et je le suis de la plus digne des femmes.

VII

Langres, le 27 juillet 1759.

Je vous écrivis à Nogent, où je couchai le premier jour. J'en partis le lendemain entre trois et quatre heures du matin, et, après environ vingt-quatre heures de route continue, je suis arrivé à la porte de la maison paternelle : j'ai trouvé ma sœur et mon frère en assez bonne santé, mais d'une telle différence de caractère que j'ai bien de la peine à croire qu'ils puissent jamais se faire une vie douce. L'homme qui les lioit et qui les contenoit n'est plus. Mon frère avoit tout mis en ordre : ainsi j'espère que nos affaires s'arrangeront sans délai et sans difficulté. Je suis bien pressé de vous revoir, mon amie; je sens à tout moment qu'il me manque quelque chose, et, quand

j'appuie là-dessus, je trouve que c'est vous. J'ai apporté avec moi quelques livres qui ne seront pas ouverts, des papiers sur lesquels je ne jetterai pas seulement les yeux. Que je suis heureux d'avoir à traiter avec d'honnêtes gens! D'autres tireroient bon parti de l'ennui qui m'obsède. Je trouve tout bien, parce que tout est bien, je crois, et que ce que je gagnerois à discuter ne vaut pas le temps que j'y mettrois. Lorsque j'entreverrai la fin de mon séjour, je demanderai à madame votre mère ses ordres. J'attends de vos nouvelles. Tout ce que vous me dites de Mme Le Gendre et de sa peine m'intéresse vivement : l'image de cette mère tendre tenant entre ses bras son enfant malade, et le reposant sur son sein, et cela pendant des heures entières et par des chaleurs insupportables, me revient quelquefois avec l'émotion la plus douce. Que je serois content, si je lui avois inspiré pour moi la plus petite partie des sentimens que j'ai pris pour elle! En vérité, c'est une femme rare. Ne lui lisez pas cela, je vous en prie. Adieu, ma tendre et bonne amie : quand me retrouverai-je à côté de vous? Ce sera sûrement le plus tôt possible. Je vous avois promis l'histoire de la dernière matinée que j'ai passée à Paris : à présent je n'ai plus le courage de vous en entretenir. Je voudrois oublier tous les torts que les autres ont avec moi. Portez-vous bien. Ménagez votre santé; songez

combien elle m'est chère. Je suis accablé de visites; je suis interrompu à chaque ligne, et je ne souffre pas patiemment qu'on vienne me distraire quand je suis avec vous. Adieu, adieu, il faut que je vous quitte pour des prêtres, des moines, des avocats, des juges, des animaux de toute espèce et de toute couleur; mais je ne vous quitterai pas sans vous protester que je ne vis que par la tendresse que j'ai pour vous. Je veux être aimé de ma Sophie; je veux être aimé et estimé de Grimm; je veux être aimé et estimé de Mme Le Gendre. Qu'on m'assure le suffrage de ces trois êtres, et que je puisse m'avouer à moi-même que je le mérite un peu, et tout sera bien.

VIII

Langres, le 31 juillet 1759.

A peine y a-t-il quatre jours que je suis ici, et il me semble qu'il y ait quatre ans. Le temps me dure, je m'ennuie. Je vais vous entretenir un peu de nos affaires domestiques, puisque vous me l'avez permis. D'abord, il m'est impossible d'imaginer trois êtres de caractères plus différens que ma

sœur, mon frère et moi. Ma sœur est vive, agissante, gaie, décidée, prompte à s'offenser, lente à revenir, sans souci ni sur le présent ni sur l'avenir, ne s'en laissant imposer ni par les choses ni par les personnes; libre dans ses actions, plus libre encore dans ses propos : c'est une espèce de Diogène femelle. Je suis le seul homme qu'elle ait aimé, aussi m'aime-t-elle beaucoup ! Mon plaisir la transporte, ma peine la tueroit.

L'abbé est né sensible et serein. Il auroit eu de l'esprit, mais la religion l'a rendu scrupuleux et pusillanime. Il est triste, muet, circonspect et fâcheux. Il porte sans cesse avec lui une règle incommode à laquelle il rapporte la conduite des autres et la sienne. Il est gênant et gêné. C'est une espèce d'Héraclite chrétien, toujours prêt à pleurer sur la folie de ses semblables. Il parle peu, il écoute beaucoup : il est rarement satisfait.

Doux, facile, indulgent, trop peut-être, il me semble que je tiens entre eux un assez juste milieu. Je suis comme l'huile qui empêche ces machines raboteuses de crier lorsqu'elles viennent à se toucher. Mais qui est-ce qui adoucira leurs mouvemens quand je n'y serai plus? C'est un souci qui me tourmente. Je crains de les rapprocher, parce que, si elles venoient un jour à se séparer, ce seroit avec éclat. L'équité et le désintéressement sont deux qualités qui nous sont communes. Dieu

merci, tout finira promptement et bien, sans que je m'en mêle. Mon père nous a laissé 50,000 francs en contrats, deux cents émines en grain ou la valeur de 10,000 livres, une maison à la ville, deux jolies chaumières à la campagne, des vignes, des marchandises, quelques créances et un mobilier tel à peu près qu'il convenoit à un homme de son état. Mon frère et ma sœur seront mieux partagés que moi, et je m'en réjouis. Qu'ils s'approprient tout ce qui leur conviendra, et qu'ils me renvoient. Pourquoi m'accommodois-je autrefois si bien de la vie qu'on mène ici, et ne puis-je la supporter aujourd'hui? C'est, ma Sophie, que je n'aimois pas, et que j'aime.

Les choses ne sont rien en elles-mêmes; elles n'ont ni douceur ni amertume réelles : ce qui les fait ce qu'elles sont, c'est notre âme; et la mienne est mal disposée pour elles. Tout ce qui m'environne me lasse, m'attriste et me déplaît. Mais qu'on me promette ici mon amie, qu'elle s'y montre, et tout à sa présence s'embellira subitement. Si les objets ont changé pour moi, il s'en manque beaucoup que je sois le même pour eux. On me trouve sérieux, fatigué, rêveur, inattentif, distrait. Pas un être qui m'arrête, jamais un mot qui m'intéresse : c'est une indifférence, un dédain qui n'excepte rien. Cependant on a des prétentions ici comme ailleurs, et je m'aperçois que je

laisse partout une offense secrète. Plus on m'estime, plus on souffre de mon inadvertance; et moi, j'admire combien sottement les autres s'accusent ou se félicitent de notre humeur bonne ou mauvaise : ils s'en font honneur, et ils n'y sont pour rien. Ah! si j'osois les détromper, je leur dirois : « Vous me plairiez tous si j'avois ici ma Sophie, et pourtant elle vous dépareroit. La comparaison que je ferois de vous avec elle ne seroit pas à votre avantage; mais je serois heureux, et l'homme heureux est indulgent. » Venez donc me réconcilier avec cette ville... Mais cela ne se peut. Il faut que je la haïsse jusqu'au moment où j'en sortirai pour retourner à vous. Je sens davantage que cette idée embellira mes derniers jours.

J'ai reçu vos deux lettres à la fois. Tout ce que vous y peignez, je l'éprouve; j'ai payé le tribut à l'eau et à l'air de ce pays; mais peut-être ne m'en porterai-je que mieux. N'est-ce pas à M... qu'il faut adresser les lettres pour Isle? Je reviendrai donc avec madame votre mère! Je m'y attendois. Ce n'étoit pas par Roger que j'espérois un mot de vous; mais je l'ai cherché dans le paquet de madame votre mère et dans les poches de la chaise, et j'ai été surpris de ne rien trouver. Grimm me sait ici : pourquoi donc ne m'a-t-il pas écrit? Il me néglige, mon amie; réparez sa faute. Parlez-moi de vous, parlez-moi de votre

chère sœur. Si pendant mon absence il vous arrive quelquefois de retourner au petit château, que j'y sois avec vous. Je rêve aussi de mon côté à perfectionner cet établissement, et je trouve qu'on y auroit besoin d'un personnage qui fût le confident de tous, et qui fît entre eux le rôle de conciliateur commun. Qu'en pensez-vous? Tout bien considéré, j'aimerois mieux que cette fonction fût confiée à une femme qu'à un homme. Adieu, ma bonne, ma tendre amie. Je vous serre entre mes bras, et je vous réitère tous les sermens que je vous ai faits. Soyez-en témoin, vous, chère sœur. Si je manque jamais à son bonheur, haïssez-moi, méprisez-moi, haïssez, méprisez tous les hommes. Sophie, je vous aime bien, et je révère votre sœur autant que je vous aime. Quand vous rejoindrai-je toutes deux? Bientôt, bientôt.

P. S. Ne me laissez point oublier de M. de Prisye, de l'abbé Le Monnier, de M. Gaschon, si vous l'avez encore, et présentez mon respect à Mlle Boileau. Aurez-vous encore l'inhumanité de ne pas dire un mot de l'enfant? Je la vois d'ici. Je vois aussi la mère, et cette image me touche toujours.

J'ai vu, depuis que je suis ici, tous les fermiers de mon père, et je n'en ai pas vu un seul sans les larmes aux yeux. Combien cet homme a laissé de regrets!

Vous aimeriez beaucoup ma sœur : c'est la créature la plus originale et la plus tranchée que je connoisse; c'est la bonté même, mais avec une physionomie particulière. Ce seroit la ménagère du petit château. Je n'y veux point de chapelain. Adieu, ma Sophie! adieu, respectable et digne sœur de ma Sophie! Tournez un peu vos yeux de ce côté, et tendez-moi votre main.

IX

A Langres, le 3 août 1759.

Voici, ma tendre amie, ma quatrième lettre. La première vous étoit adressée; la seconde, sous enveloppe, à M. Berger, receveur général des gabelles à l'Hôtel des Fermes; la troisième à Mme... J'en ai reçu trois des vôtres, dont deux à la fois. Mon frère a ouvert la dernière; mais il n'en a lu que quelques lignes qui ne contenoient heureusement rien qui pût l'effaroucher. C'étoit le détail des nouveaux accidens survenus à votre chère petite. Pour éviter à l'avenir un quiproquo qui troubleroit l'homme de Dieu, désignez-moi par le titre d'académicien de Berlin. La pauvre

enfant, que je la plains ! que je plains la mère ! Sans les infirmités de l'enfant, disent-ils, la tendresse de la mère ne paroîtroit pas. Quelle sottise ! Il falloit immoler un être innocent et sensible pour faire éclater la commisération d'un autre; arracher la plainte et le gémissement de sa bouche, les rendre malheureux tous les deux pour que l'on vît que l'un était bon ; commettre une injustice pour que la vertu s'exerçât ; s'exposer au reproche pour nous rendre dignes d'éloges ; se dégrader à nos yeux afin de nous honorer aux yeux de nos semblables et aux nôtres : quel système ! Que penseroit-on d'un souverain qui gouverneroit d'après ces principes ? Y a-t-il deux justices, l'une pour le ciel, l'autre pour la terre ? Si cela est, que devient l'idée de justice ? Si on la perd, elle aura souffert le peu d'instans qu'elle aura duré. Si on la conserve, elle n'en aura pas été moins châtiée avant que d'avoir failli. « Mais si ce n'est pas elle, c'est son père, » ajoutent-ils. Les insensés ! ils ne s'aperçoivent pas que leur réponse est celle de la fable de l'agneau et du loup qui buvoient à la même fontaine, l'un au-dessous de l'autre, et que celui qu'ils adorent est le loup. « Et sans cette fable, s'écrie le sublime Pascal, l'univers est une énigme inintelligible. — Et la fable, lui répliquerai-je, est un blasphème. »

Depuis que la glace est cassée, je fais le petit bec : j'approche mes doigts de ma bouche et je

vous envoie des baisers, comme Émilie à sa maman. Nous nous rapprocherons, mon amie, nous nous rapprocherons; en attendant je ne permets votre bouche qu'à votre sœur. Qu'elle fut aimable le jour que nous nous séparâmes! Combien elle connut notre peine! Son cœur en étoit serré. Vous ne vous aperçûtes pas que ses couleurs en étoient presque éteintes. Moi, je le voyois, je me rappelle, et je me dis: « Ah! que le mortel qu'elle aimera sera bien aimé! Oh! combien nous souffrirons, ma Sophie et moi, si jamais nous sommes aussi témoins de leurs adieux! » Faites-lui bien ma cour; la chose qu'elle entendra avec le plus de plaisir, qui m'en fera le plus estimer, qui lui justifiera le mieux les sentimens qu'elle a conçus pour moi, c'est que vous m'aimez, c'est que je vous aime à la folie, c'est que je ne cesserai jamais : répétez-le-lui donc du matin au soir.

Je suis bien aise que M... se porte mieux, et que son rival soit homme à se payer d'une maxime d'opéra: c'est tout ce que cela vaut.

Je ne sais pourquoi mes lettres ne vous sont pas encore parvenues: rassurez-moi là-dessus.

Nous avons ici une promenade charmante : c'est une grande allée d'arbres touffus qui conduit à un bosquet d'arbres rassemblés sans symétrie et sans ordre. On y trouve le frais et la solitude. On descend par un escalier rustique à une fontaine

qui sort d'une roche. Ses eaux, reçues dans une coupe, coulent de là, et vont former un premier bassin; elles coulent encore et vont en remplir un second; ensuite, reçues dans des canaux, elles se rendent à un troisième bassin, au milieu duquel elles s'élèvent en jet. La coupe et ces trois bassins sont placés les uns au-dessous des autres, en pente, sur une assez longue distance. Le dernier est environné de vieux tilleuls; ils sont maintenant en fleur. Entre chaque tilleul on a construit des bancs de pierre: c'est là que je suis à cinq heures. Mes yeux errent sur le plus beau paysage du monde. C'est une chaîne de montagnes entrecoupées de jardins et de maisons au bas desquelles serpente un ruisseau qui arrose des prés et qui, grossi des eaux de la fontaine et de quelques autres, va se perdre dans une plaine. Je passe dans cet endroit des heures à lire, à méditer, à contempler la nature et à rêver à mon amie. Oh! qu'on seroit bien trois sur ce banc de pierre! C'est le rendez-vous des amans du canton et le mien. Ils y vont le soir, lorsque la fin de la journée est venue suspendre leurs travaux et les rendre les uns aux autres. La journée a dû leur paroître bien longue, et la soirée doit leur paroître bien courte. Tandis que je suis là, mon frère, ma sœur et un ami arrangent nos affaires. Il me tarde bien qu'ils aient fait. Voici un trait qui m'a touché et qui vous touchera. Mon père avoit

ıne amie ; c'étoit une parente pauvre, bonne 'emme à peu près de son âge : ils tombent malades ɔresque en même temps. Mon père mourut le jour le la Pentecôte. Elle apprit sa mort et mourut le endemain. Ma sœur lui ferma les yeux, et on les a ɛnterrés l'un à côté de l'autre. Fermer les yeux est ıne expression figurée à Paris; ici, c'est une action l'humanité réelle. Ma sœur me racontoit hier qu'un ils, qui étoit à côté du lit de son père expirant, rut qu'il était temps de lui rendre ce dernier levoir. Il se trompa; son père sentit sa main, rou-'rit les yeux, et lui dit : « Mon fils, dans un instant. »

O mon amie! quelle tâche mon père m'a impo-ée, si je veux jamais mériter les hommages qu'on end à sa mémoire ! Il n'y a ici qu'un mauvais portrait le cet homme de bien ; mais ce n'est pas ma faute. i les infirmités lui eussent permis de venir à Paris, non dessein étoit de le faire représenter à son éta-li, dans ses habits d'ouvrier, la tête nue, les yeux evés vers le ciel, et la main étendue sur le front le sa petite-fille qu'il auroit bénie. Nous nous fer-nerons tous les yeux les uns aux autres dans le etit château ; et le dernier sera bien à plaindre, 'est-ce pas?

Depuis que j'ai quitté cette ville, tous ceux que 'y connoissois son morts; je n'y ai retrouvé u'une femme, amie d'une jeune fille que j'aimois utrefois, et qui n'est plus. J'ai revu cette femme

avec joie; nous avons un peu causé de notre ancien temps. Il faut que je vous raconte d'elle quelque chose qui vous touchera. Peu de temps après la mort de son amie et de la mienne, je fis un voyage en province. Je sortois un jour de chez moi, elle de chez elle : elle m'invita à l'accompagner à l'église; je lui donnai le bras. Lorsque nous fûmes sur le cimetière, elle détourna la tête, et me montra du doigt l'endroit où celle que nous avions aimée l'un et l'autre étoit déposée. Jugez de l'impression que son silence et son geste firent sur moi.

Je jouis maintenant un peu plus de mon âme. J'ai fait le bien que je désirois : j'ai rapproché mon frère et ma sœur; nous nous sommes embrassés tous les trois; leurs larmes se sont mêlées; ils vivront ensemble : puissent-ils se rendre heureux! Et qu'est-ce qui les en empêcheroit? Ils sont sensibles et bienfaisans. Mais cela suffit-il? Je me fais illusion tant que je puis sur la diversité de leurs caractères. Il le faut bien, ou remporter d'ici une âme pleine d'amertume. Adieu, mon amie. Chère sœur, je vous recommande sa santé; ne négligez pas trop la vôtre. Mille souhaits pour la chère enfant. J'attends un mot de vous pour écrire à madame votre mère. Adieu, adieu.

Ne m'oubliez pas auprès de l'abbé, de MM. Gaschon et de Prisye; dites à Mlle Boileau tout ce qui

vous conviendra : je suis sûr de ne vous dédire de rien. Et ses projets, où en sont-ils? Elle vous fuit; elle ne vous estime pas moins, j'en suis sûr.

Je n'entends toujours rien de Grimm. Que fait-il? à quoi pense-t-il? Se porte-il bien? est-il malade? Je ne sais que penser de son silence. Il est impossible qu'il me croie encore à Paris. Adieu, mon amie.

X

A Langres, le 10 août 1759.

J'espérois, ma tendre amie, recevoir hier une lettre de vous : point de lettre, cela m'inquiète. L'enfant était, à en juger par ce que vous m'en avez dit, dans un état si déplorable que ce silence me fait craindre le grand accident. Mais je m'alarme peut-être mal à propos, et deux lettres reçues demain à la fois me rassureront. Je me suis laissé engager, je ne sais comment, à passer la journée à la campagne. On partira de grand matin. Combien le temps va me durer, si je pars sans avoir rien lu de vous! mais je compte sur la célérité de la poste, qui arrive ici de bonne heure.

J'ai passé les premiers jours fort renfermé. Je ne me portois pas assez bien pour me répandre. Voici que je me porte mieux et que je commence à n'être plus à moi ; c'est une maladie plus fâcheuse que la première. Ce sont des visites à recevoir et à rendre sans fin, et des repas qui commencent le plus tôt et qui durent le plus tard qu'on peut. Ils sont gais, tumultueux et bruyans ; des plaisanteries, ah ! Dieu, quelles plaisanteries ! Je n'aime pas trop tout cela, et je n'en avois pas besoin pour sentir tout ce que j'avois perdu en vous quittant. Et puis, le sot personnage à faire que celui de buveur d'eau au milieu d'une cohue de gens dont le mérite principal, pour eux et pour les autres, est de bien boire ! Il faut cependant se prêter et paroître content. On est à la vérité soutenu par le bon cœur du maître et de la maîtresse de la maison, qui se montre à tout moment. On est si aise de m'avoir ! le moyen de résister à cela ? J'ai regretté plusieurs fois d'avoir renoncé au vin : il est excellent. On en boiroit tant qu'on voudroit et sans conséquence, et l'on seroit, au moins sur la fin de la nuit, de niveau avec ses convives.

Si demain je ne reçois pas mes deux lettres, la tête m'en tournera. Que faites-vous, vous et votre chère sœur ? Vous causez, vous ; vous m'aimez, vous ; vous le dites, vous ; vous vous faites les momens les plus doux, tandis que moi je parle

affaires, je joue au trictrac et je dispute. Au milieu de cela, j'envoie quelquefois ma pensée aux lieux où vous êtes, et je me distrais. Combien j'irai vite en m'en retournant! Un oiseau qui a rompu le fil qui le tenoit attaché n'aura pas de meilleures ailes. Je soupçonne mon frère et ma sœur de tirer les choses en longueur pour me retenir auprès d'eux plus longtemps. Ils ne savent pas mon impatience, ou ils en font honneur à tel ou telle qui n'y est pour rien.

Je n'ai pas encore écrit au baron d'Holbach. Je viens de recevoir une belle lettre de Grimm; oh! pour cela, bien belle et bien tendre, presque comme si vous l'aviez dictée.

Le peu de condisciples qui me restent, répandus dans les environs de la ville, me sont venus voir; il n'y en a plus guère : ils sont presque tous passés. Deux choses nous annoncent notre sort à venir et nous font rêver : les ruines anciennes, et la courte durée de ceux qui ont commencé de vivre en même temps que nous. Nous les cherchons, et, ne les retrouvant plus, nous nous replions sur nous; c'est ce sentiment secret qui nous rend leur présence si chère : par leur existence ils nous rassurent sur la nôtre. Il est certain que j'ai eu grand plaisir à reconnoître et à embrasser quelques-uns de ceux avec qui j'avois reçu des férules au collége, et que j'avois presque oubliés. Il semble qu'on revienne en arrière

et que l'on redevienne jeune en les voyant. J'ai entendu prêcher la Saint-Dominique par un d'eux, pas trop mal : ils ont du feu, des idées, que j'aime encore mieux singulières que plates. D'ailleurs, je m'amuse à mesurer par ce qu'ils sont la distance d'un esprit brut à un esprit cultivé, et je vois ce qu'ils auroient été si des circonstances plus heureuses les avoient favorisés.

J'ai rencontré ici quelques hommes bien décidés et bien nets sur le grand préjugé, et ce qui m'a fait un plaisir singulier, c'est qu'ils tiennent un rang parmi les honnêtes gens.

Mais de quoi vous entretiens-je là? Ne connoissez-vous pas la province aussi bien que moi? Je me venge de votre silence, sans m'en apercevoir. Écrivez-moi donc, si vous voulez que je vous dise combien je vous aime. Toutes les lettres qui ne seront pas en réponse aux vôtres seront froides, je vous en avertis. S'il me vient au bout de la plume un mot qui soit doux, crac! je le supprime. Je ne pourrai jamais forcer ce cœur à se taire : il faut qu'il tressaille et qu'il s'échauffe au nom de ma Sophie. Mais vous ignorez ce qu'il me suggère. Eh! non, vous ne l'ignorez pas, vous le retrouverez au fond du vôtre. Adieu, ma bonne, ma tendre, ma sensible amie, adieu. Cette lettre sera l'avant-dernière. Je pourvoirai à ce que les vôtres, s'il m'en vient pendant mon absence, soient ren-

voyées à Paris, à l'adresse de M.***; on y joindra celles de Grimm. Présentez mon respect à M.***; rappelez-moi à Mlle Boileau, à l'abbé Le Monnier, à M.*** et à M. de Prisye.

Il est devant moi, ce portrait. Je ne saurois en approcher les lèvres; à peine l'aperçois-je à travers les fractures de la glace! Avez-vous vu quelquefois la lune? J'ai préféré la lune au soleil en faveur de M.*** qui en aura plus d'indulgence pour ma comparaison. L'avez-vous vue quelquefois couverte d'un nuage que sa lumière élancée par rayons épars cherche à dissiper? Eh bien, c'est mon portrait et la glace rompue. Cela est pourtant bien incommode, quand on est loin. Je sais seulement que vous êtes là-dessous; mais je ne vous y vois pas. Adieu, encore une fois.

C'est à Isle, suivant toute apparence, que vous m'adresserez votre seconde lettre. Il est toujours bien décidé que je ramènerai madame votre mère. J'ai rencontré ici des gens qui ont connu Mme Le Gendre et qui m'en ont parlé avec admiration. Vous vous doutez bien qu'ils ne m'ont pas ennuyé, ceux-là! Je les écoutois et je leur disois qu'elle avoit une sœur, et ils trouvoient que leur mère étoit bien heureuse. Je vous embrasse, quoique je n'aie point reçu de lettres; mais je vous embrasserai demain bien mieux, car j'en aurai deux. Oh! oui, j'en aurai deux!

Nos partages sont faits : nous venons de faire un arrangement de 200,000 francs, à peu près comme on fait celui de 200 liards : cela n'a pas duré un demi-quart d'heure; je vous dirai cela plus au long.

XI

A Langres, le 12 août 1759.

Voici sur quoi j'ai fondé la paix domestique. Il m'a semblé que ma sœur étoit un peu fatiguée de l'administration des affaires, et qu'elle s'étoit fait des principes d'économie qui n'étoient point ceux de l'abbé. L'abbé veut jouir, sa sœur veut se mettre à l'abri de tout événement. L'abbé aime la compagnie, telle quelle, et la table; ma sœur se plaît avec peu de monde, et veut être honorable à propos et sans profusion. L'abbé, dans ses tournées ecclésiastiques, a fait des connoissances de toute couleur et de toute espèce, qui en useront avec lui comme il en usoit avec elles; ma sœur pressent que la maison va devenir un hospice, elle craint de supporter le poids des soins domestiques, de perdre son repos, de dissiper son revenu, et de

voir circuler toute l'année autour d'elle des visages inconnus et déplaisans. C'est un plaisir que de l'entendre peindre tous ces gens-là, qu'elle n'a jamais vus qu'en imagination, et rendre leurs conversations comme elles lui viennent. Un des coins de son caractère, c'est d'être gaie dans sa mauvaise humeur, et de faire rire quand elle se fâche. Quand elle a dit, et qu'on a ri, elle croit avoir cause gagnée, et la voilà contente. Qu'ai-je fait? J'ai commencé par désabuser l'abbé d'une jalousie préconçue, je ne sais sur quoi ni comment, que ma sœur m'étoit plus chère que lui. J'ai tâché de lui faire entendre que je l'aimerois cent fois plus encore qu'il ne le supposoit, qu'il y auroit une chose que j'aimerois davantage, c'est la justice. J'ai ménagé sa délicatesse, j'ai prévu et évité tout ce qui pourroit lui donner de l'ombrage ; je me suis assuré de son âme, ensuite j'ai travaillé. Ma sœur avoit une amie peu riche : je lui ai persuadé de la prendre avec elle; l'abbé y a consenti, elle est à présent installée : c'est elle qui fait aller la maison, et ma sœur n'a plus de souci que celui qu'elle veut bien prendre. Il leur en coûte la pension d'une petite nièce de cette amie qui demeuroit avec sa tante, et qu'il a fallu placer en lieu convenable et sûr. Mais qu'est-ce que cela ? Rien. Il s'agissoit d'arranger la dépense commune de manière que l'abbé dépensât tant qu'il lui plairoît,

que sa sœur économisât à sa fantaisie, et que l'un ne parût point à charge à l'autre. J'ai proposé à l'abbé d'accepter une pension de sa sœur : ils y ont consenti l'un et l'autre; j'ai fixé la pension, et tout est fini. Des trois maisons que nous avions, nous sommes convenus d'en vendre une; des deux qui restent, l'une à la ville, l'autre à la campagne, ils occuperont la première, elle leur appartiendra; ils m'en rembourseront le tiers. Celle de la campagne sera commune aux trois enfans. C'est le cellier de nos vendanges et le grenier de nos moissons. On a fait du reste trois lots. Il m'ont offert le premier, le plus avantageux sans doute : je ne suis pas intéressé, mais j'aime les procédés honnêtes, et je ne saurois vous dire combien le leur m'a touché. Ils ont tiré les deux autres au sort. Au reste, ces partages, moins réels que simulés, ne sont que des précautions raisonnables contre les inconvénients à venir. Les revenus continueront à se percevoir en masse; mon frère et ma sœur géreront, et tous les ans on m'enverra ma portion, forte ou faible, selon les années bonnes ou mauvaises. Nous serons les uns envers les autres garans des événemens : la grêle tombera également sur tous; nous profiterons ou nous souffrirons ensemble. Nos biens sont séparés, chacun a le sien : nous nous sommes associés contre les événemens. Ah ! cher père ! si votre âme erroit entre vos enfans, qu'elle seroit

contente d'eux! Tout cela s'est fait en un quart d'heure et d'une manière si douce, si tranquille, si honnête, que vous en auriez pleuré de joie toutes deux. Je n'ai pas voulu entendre parler du mobilier : ma sœur et l'abbé le partageront, mais je soupçonne qu'ils ont enflé mon lot au prorata. Tout est bien de ma part et de la leur. On a vendu des effets inutiles ; des créanciers se sont acquittés, d'autres s'acquitteront dans la suite. Il y a des rentes échues ; il y a une bourse commune qui se grossit de jour en jour : quand elle renfermera ce qui nous est dû, on l'ouvrira, et nous partagerons après que les dernières volontés de mon père seront accomplies. Il y a beaucoup d'autres petits détails où vous reconnoîtriez le même esprit, et dont je vous entretiendrois s'ils m'étoient présens : ils vous intéresseroient, puisque vous m'aimez. On vient de m'apporter l'acte de partage ; c'est un homme d'honneur qui l'a dressé. Nous le transcrirons, nous le signerons, nous nous embrasserons, et nous nous dirons adieu.

Je crains d'avance ce moment ; mon frère et ma sœur le craignent aussi. Il étoit fixé à lundi ; mais ils m'ont demandé quelques jours de plus : comment les refuser? Ils ne me reverront peut-être de longtemps. Pourvu que madame votre mère me pardonne ce délai ! Je l'espère. L'abbé vouloit m'entraîner à son prieuré. Un ami qui habite les

forêts en étoit sorti pour me voir. Je lui avois promis une visite; mais l'abbé s'est départi de son envie, et je manquerai de parole à l'ami. Je regrette un jour qui me tient éloigné de vous. Je regrette aussi cette lettre qui m'attend à présent à Isle; elle est entre les mains de madame votre mère; elle y restera trop de temps. Je redoute le moment où elle me la remettra. Comment me l'offrira-t-elle? comment la recevrai-je? Nous serons troublés tous les deux : elle verra mon trouble, je devinerai le sien; nous garderonsle silence, ou, si nous parlons, je sens que je bégayerai, et je n'aime pas à bégayer. Vous croyez que j'aurois le courage de demander une plume et de l'encre pour vous écrire? Vous me connoissez bien !

Les habitans de ce pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouettes : cela vient, je crois, des vicissitudes de leur atmosphère, qui passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage, du serein au pluvieux. Il est impossible que ces effets ne se fassent sentir sur eux, et que leurs âmes soient quelque temps de suite dans une même assiette. Elles s'accoutument ainsi, dès la plus tendre enfance, à tourner à tout vent. La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher : elle n'est jamais fixe dans un point; et, si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas

pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvemens, dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, dans les idées, ils ont le parler lent. Pour moi, je suis de mon pays; seulement le séjour de la capitale et l'application assidue m'ont un peu corrigé. Je suis constant dans mes goûts; ce qui m'a plu une fois me plaît toujours, parce que mon choix est toujours motivé : que je haïsse ou que j'aime, je sais pourquoi. Il est vrai que je suis porté naturellement à négliger les défauts et à m'enthousiasmer des qualités. Je suis plus affecté des charmes de la vertu que de la difformité du vice; je me détourne doucement des méchans et je vole au-devant des bons. S'il y a dans un ouvrage, dans un caractère, dans un tableau, dans une statue, un bel endroit, c'est là que mes yeux s'arrêtent : je ne vois que cela, je ne me souviens que de cela; le reste est presque oublié. Que deviens-je lorsque tout est beau? Vous le savez, vous, ma Sophie; vous le savez, vous, mon amie, un tout est beau lorsqu'il est un : en ce sens, Cromwell est beau, et Scipion aussi, et Médée, et Aria, et César, et Brutus. Voilà un petit bout de philosophie qui m'est échappé : ce sera le texte d'une de vos causeries sur le banc du Palais-Royal. Adieu, mon amie; dans huit jours d'ici j'y serai, je l'espère. Je ne vous écrirai pas que je vous aime; je vous le dirai, je vous le jurerai, vous le

verrez, et vous serez heureuse, et je le serai aussi. Et la chère sœur, ne le sera-t-elle pas?

XII

Langres, 14 août 1759.

J'ai encore deux nuits à passer ici. Jeudi matin, de grand matin, je quitterai cette maison, où, dans un assez court intervalle de temps, j'ai éprouvé bien des sensations diverses. Imaginez que j'ai toujours été assis à table vis-à-vis d'un portrait de mon père, qui est mal peint, mais qu'on a fait tirer il y a seulement quelques années, et qui ressemble assez ; que nos journées ont été employées à lire des papiers écrits de sa main, et que ces derniers momens se passent à remplir des malles de hardes qui ont été à son usage et qui peuvent être au mien. Toutes ces relations, qui lient les hommes entre eux d'une manière si douce, ont pourtant des instans bien cruels ; bien cruels? j'ai tort, je suis à présent dans une mélancolie que je ne changerois pas pour toutes les joies bruyantes du monde. Je suis appuyé sur le lit où il a été malade pendant quinze mois. Ma sœur se relevoit

dix fois la nuit pour lui apporter des linges chauds, pour rappeler la vie qui commençoit à s'éloigner des extrémités de son corps. Il falloit qu'elle traversât un long corridor pour arriver à cette alcôve, où il s'étoit réfugié depuis la mort de sa femme. Leur lit commun étoit resté vacant depuis onze ans. Pour soulager sa fille dans les soins continuels qu'elle lui rendoit, il vainquit sa répugnance et vint se placer dans ce lit. En y entrant, il dit : « Je me trouve mieux, mais je n'en sortirai pas. » Il se trompoit : il mourut, ou plutôt il s'endormit pour ne plus se réveiller, dans un fauteuil, entre son fils, sa fille et quelques-uns de ses amis. Il s'échappa d'au milieu d'eux sans qu'ils s'en aperçussent.

L'acte de nos partages est signé d'hier. Les choses se sont passées comme je vous l'ai dit. J'ai signé le premier. J'ai donné la plume à mon frère, de qui ma sœur l'a reçue. Nous n'étions que nous trois. Cela fait, je leur ai témoigné combien j'étois touché de leur procédé. J'avois peine à parler, je sanglotois. Je leur ai demandé ensuite s'ils étoient satisfaits de moi : ils ne m'ont rien répondu, mais ils m'ont embrassé tous les deux. Nous avions tous les trois le cœur bien serré. J'espère qu'ils s'aimeront. Notre séparation, qui s'approche, ne se fera pas sans douleur; un autre sentiment lui succédera à mesure que j'approcherai d'Isle, et puis un

autre à mesure que j'approcherai de Châlons, et encore un autre à mesure que j'avancerai vers Paris. Avant que de me retrouver entre vos bras, j'aurai vu le séjour habité par la femme du monde que j'aime le plus, et le séjour habité par la femme du monde que j'estime autant que j'aime la première, et ces deux femmes sont les deux sœurs. Adieu, ma Sophie. Adieu, chère sœur. Je n'ose me flatter que vous m'attendiez avec la même impatience que j'ai à vous aller rejoindre. Adieu, adieu. Si j'arrivois la veille de la Saint-Louis, ce bouquet en vaudroit bien un autre, n'est-il pas vrai, mon amie?

XIII

A Guémont, près Vignory, 17 août 1759.

O l'heureux pays où il n'y a ni plume, ni encre, ni papier, que ce qu'il en faut au curé pour inscrire les noms des enfans qu'on y fait! Je suis à douze lieues de Langres, dans un village où c'est à la complaisance du pasteur que je dois le plaisir de causer avec ma Sophie. Jamais amant peut-être ne s'est trouvé ici; jamais du moins un aussi tendre. Le saint homme qui m'a prêté le seul tronçon

de plume qu'il ait me croit occupé de quelque grande affaire, et n'a-t-il pas raison? Quelle affaire plus grande pour moi que vous apprendre que je revole vers vous avec une joie dont l'excès ne peut se comparer qu'à la peine que j'eus à vous quitter? Je vous reverrai donc! Mais encore un mot de ce curé dont j'emploie à vous dire que je vous aime à la folie la même plume qui griffonne les prônes où il damnoit ses pauvres idiots pour avoir écouté leur cœur, qui les prêchoit bien mieux que lui.

Je me suis arraché à cinq heures du matin d'entre les bras de ma sœur. Combien nous nous sommes embrassés! combien elle a pleuré! combien j'ai pleuré aussi! Je l'aime beaucoup, et je crois en vérité que vous ne m'aimez pas plus qu'elle. L'abbé voyoit cela, et il en étoit touché; je lui ai recommandé le bonheur de cette chère sœur, et à elle le bonheur de son frère. Elle s'acquittera bien de ce devoir. Je me suis offert à être le médiateur de leurs petits démêlés, s'il en survient; et l'abbé, qui a lieu, m'a-t-il dit, de compter plus encore sur mon équité que sur mon affection, m'a accepté. Il a eu tort de dire comme cela : car, en vérité, il n'y a pas un homme de sa robe que j'estime plus que lui. Il est sensible : il est vrai qu'il se le reproche; il est honnête, mais dur. Il eût été bon ami, bon frère, si le Christ ne lui eût ordonné de fouler aux

pieds toutes ces misères-là. C'est un bon chrétien qui me prouve à tout moment qu'il vaudroit mieux être un bon homme, et que ce qu'ils appellent la perfection évangélique n'est que l'art funeste d'étouffer la nature, qui eût parlé en lui peut-être aussi fortement qu'en moi. Oh! que je suis content ! Il est encore de bonne heure, et j'aurai le temps de causer avec vous tout à mon aise. Combien je vais vous dire de choses, tandis que ces bonnes gens me ſont sans apprêt une fricassée de poulet qui sera mangée de bon appétit ! Bonnes gens, n'allez pas si vite ; j'ai une faim dévorante, mais j'aime encore mieux causer avec ma Sophie que manger. Que fait-elle? que dit-elle ? que pense-t-elle? où me croit-elle ? En quelque lieu du monde qu'elle me suppose, elle m'aime.

J'avois rapproché ce frère et cette sœur, je m'applaudissois de mon ouvrage, j'en jouissois; nous nagions tous les trois dans la joie, lorsqu'un événement de rien à pensé tout détruire. Hier au soir il arrive, il voit des malles qui se remplissent : il prétend que je n'ai pas même daigné lui annoncer mon départ; que c'étoit un arrangement fait entre ma sœur et moi; qu'on le néglige, que l'on se cache de lui, qu'on lui tait tout; qu'on ne l'aime pas, qu'il le voit jusque dans les plus petites circonstances; et puis voilà mon homme qui se désole, qui étouffe, qui ne peut ni boire, ni manger, ni

parler ; et moi de lui prendre les mains, de l'embrasser, de lui protester tout ce que je sentois, peut-être plus que je ne sentois. Son état me faisoit pitié ; je tremblois pour le sort de ma sœur, qui me disoit : « Tenez, voilà la vie qu'il me prépare : il faudra que je me dérange tous les jours la tête pour remettre la sienne. » Et puis voilà que ce propos et quelques autres de la même trempe, qu'elle ne sait que trop bien tenir, rallument l'orage qui commençoit à se dissiper ; et mon philosophe qui ne sait plus à quel saint se vouer entre des gens qui se mettent le marché à la main, et qui se retirent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, au grand étonnement des domestiques qui avoient servi le souper, et qui regardoient en silence trois êtres muets, chacun à dix pieds de la table ; l'un tristement appuyé sur ses mains, c'étoit moi ; l'autre renversé sur sa chaise comme quelqu'un qui a envie de dormir, c'étoit ma sœur ; le troisième se tourmentant sur sa chaise, cherchant une bonne posture et n'en trouvant point. Cependant, après avoir éloigné les domestiques, je pris la parole : je leur rappelai ce qu'ils s'étoient protesté sur le corps de leur père expiré ; je les conjurai, par l'amitié qu'ils avoient pour moi et par la douleur qu'ils me causoient, de finir une situation qui m'accabloit ; je pris ma sœur par la main : « Non, mon frère, cet homme a été et sera toute

sa vie insociable; je veux m'aller coucher. — Non, chère sœur, vous ne me renverrez pas avec ce chagrin. — Je ne sais avec qui cet homme à vécu; il est toujours prêt à soupçonner des complots. — Mon frère, laissez-la aller, vous voyez bien que quand nous nous embrasserons elle ne m'en aimera pas davantage. » Cependant j'entraînois ma sœur, qui se laissoit aller en se faisant tirer. Nous arrivâmes enfin jusqu'au prêtre et je les rapatriai. Nous mangeâmes un souper froid, pendant lequel je leur fis à chacun un très-beau sermon. J'étois touché, je ne sais ce que je leur dis; mais la fin de tout cela, c'est qu'ils se tendirent les mains d'un côté de la table à l'autre, qu'ils se les saisirent, qu'ils se les serrèrent, qu'ils avoient les larmes aux yeux, et qu'après s'être avoué bien franchement leurs torts, ils me demandèrent mille pardons et m'accablèrent de caresses. Ce n'étoient pas des discours, c'étoient des mots entrecoupés, c'étoient les démonstrations les plus douces et les plus expressives.

L'abbé s'est levé de grand matin; il est venu le premier dans ma chambre, et il m'a tenu des propos, moitié religion et moitié raison, qui n'étoient pas trop mauvais, et il m'a fait sentir au doigt que quand le cœur étoit partial, quoiqu'on s'observât, il étoit impossible qu'il n'y parût pas dans les actions. Que répondre à cela? Que j'avois peu vécu

avec lui, que je ne le connoissois pas autant que ma sœur, et autres forfanteries qu'on tient pour ne pas demeurer court, et qui ne trompent que ceux qui nous aiment et qui ont de l'intérêt à les croire; mais comment faire autrement? Pour ma sœur, contente d'elle et de moi, elle dormoit. Voilà ma fricassée de poulet qui dort aussi, l'appétit et ma bonne paysanne qui s'impatientent : allons la manger bien vite pour reprendre et continuer ce que vous ne pourrez peut-être pas lire. Qu'importe! je vous écrirai toujours, ce sera comme le soir que je vous écrivois dans les ténèbres.

Ma fricassée étoit excellente et l'eau délicieuse. Ah! ma Sophie, si vous m'aviez vu manger! Mais que je suis bête! je vous crois attentive à tout ce que je fais. Les pauvres gens sont si honteux de n'avoir point de dessert à me donner qu'ils n'oseroient presque le dire; ils me prennent au moins pour quelque gros bénéficier. Il est vrai que j'ai une chaise et des chevaux, mais point de laquais; ils n'en savent pas si long, et ils ne m'en respectent pas moins. A propos, les chats de Champagne n'osent pas manger sur des assiettes; il faut qu'ils soient fripons de leur naturel : ils ont l'air de voler ce qu'on leur donne. Il y a bien des gens comme cela. Mais où en étois-je? Oh! la bonne eau! à votre santé, ma Sophie. Madame, permettez-vous? Oui.

Voici le moment terrible, celui des adieux ; ils ont été bien tendres : j'ai jeté mes bras autour du cou de l'abbé, j'ai baisé ma sœur cent fois. Je parlois à l'abbé, mais je ne disois mot à ma sœur. En vérité, nous sommes bien nés tous les trois ; mais il est impossible d'être de caractères plus divers. Ah ! s'ils s'aimoient l'un l'autre comme ils m'aiment tous les deux ! S'ils avoient pu me charger la maison entière sur le corps, je vous l'aurois apportée. Nous avons une qualité commune, c'est la sensibilité et le désintéressement. L'abbé ne tient à rien, cela est sûr ; l'argent n'en est pas excepté. J'ai oublié de vous dire qu'en parcourant les lettres que j'écrivois à mon père, il y avoit trouvé quelques mots qui l'avoient offensé ; il s'en plaignit amèrement, et cela dans les premiers jours. Je lui dis : « Je ne sais ce qu'il y a dans ces lettres, je sais seulement qu'il n'y a ni méchanceté ni mauvais dessein ; mais, mon frère, si j'ai quelque tort avec vous, quelque involontaire qu'il soit, je vous en demande pardon. » Il faut que ma sœur soit fière ; j'entendis qu'elle grommeloit : « Cela est bien humble pour un aîné. » Cela acheva de donner un grand prix à mon excuse. Je les ai laissés enchantés de moi, et tous ceux qui ont eu quelque part à nos affaires. Je ne saurois me dissimuler la joie que j'en ai. Ma Sophie, dites, vous qui êtes si souvent dans ce cas, cela n'est-il pas bien doux ?

Ils me louent à présent que je suis loin d'eux ; ils se font en eux-mêmes de petits reproches et je m'applaudis. Mais je crois que mon cocher s'enivre avec l'hôte, car ils parlent guerre et religion. J'entends qu'ils crient : « Est-ce que Dieu n'est pas le maître et le roi ? voilà pourtant qu'on parle encore d'impôts. » Qu'ils s'enivrent, n'est-ce pas là leur consolation ? Ils le sont de vin, je le suis d'amour : je n'ai pas le courage de les blâmer. Demain ils expieront leur ivresse : elle sera passée, et la mienne durera. Mais du train que j'y vais je ne finirai point : tant mieux, n'est-il pas vrai, ma Sophie, si vous me lisez plus longtemps ? Me voilà parti ; me voilà à Chaumont' me voilà à Berthenay : c'est un petit village rangé sur la cime d'un coteau dont la Marne arrose le pied. Le bel endroit ! Me voilà à Vignory.

Ma Sophie, quel endroit que ce Vignory ! Que la chère sœur ne me parle jamais de ses sophas, de ses oreillers mollets, de ses tapisseries, de ses glaces, de son froid attirail de volupté. Quelle comparaison entre tous ces colifichets artificiels et ce que j'ai vu ! Imaginez-vous une centaine de cabanes entourées d'eau, de vieilles forêts immenses, des coteaux, des allées de prés qui séparent ces coteaux comme si on les y avoit placés à plaisir, et des ruisseaux qui coupent ces allées-prairies. Non, pour l'honneur des garçons de ce village, je

ne veux pas me persuader qu'il y ait là une fille pucelle passé quatorze ans : une fille ne peut pas mettre le pied hors de sa maison sans être détournée ; et puis le frais, le secret, la solitude, le silence, le cœur qui parle, les sens qui sollicitent... Ma Sophie, ne verrez-vous jamais Vignory ?

Mais les chevaux volent : me voilà déjà loin de ce lieu, me voilà à Provenchères; autre enchantement. Je n'ai jamais fait une si belle route : elle est fatigante pour les voitures, il faut sans cesse descendre ou monter ; mais elle est bien agréable pour le voyageur. Me voilà à Guémont : c'est de là que je vous écris, avec la plume du curé, tout ce qui me passe par la tête. Demain à Joinville, de bonne heure; à Saint-Dizier, à dîner ; de Saint-Dizier à Isle, s'il se peut, dans le même jour, ou samedi dans la matinée, si c'est aujourd'hui jeudi, comme je crois : car je ne sais jamais bien le jour que je vis. Je vous aime tous les jours, et je ne distingue que celui où je me crois plus aimé.

Il est à peu près dix heures du soir, mes draps sont mis ; on me les a promis blancs, ces gens-là ne me tromperont pas. Je dormirai donc tout à l'heure. Bonsoir, ma Sophie; bonsoir, sa chère sœur. Si c'est demain jour de poste à Joinville ou à Saint-Dizier, ce griffonnage partira. Je ne pense pas qu'on me retienne à Isle. On paroît trop pressé de vous rejoindre. Dieu veuille que cet empresse-

ment dure ! S'il étoit réel, mes délais ont dû l'augmenter, mais on n'y connoît rien. Après-demain, Circé m'aura en sa puissance. Non, non, ma Sophie me garde, et celui que ma Sophie garde est bien gardé. Bonsoir, toutes les deux. A propos, vos dodos se touchent-ils encore ? Je voudrois bien savoir cela. Je pourrois avoir à Isle des scrupules que cela m'aideroit à lever. Il me vient une bonne folie par la tête, c'est qu'on me fera coucher dans votre chambre. Madame votre mère est capable de cet effort-là. Ne m'avez-vous pas dit que cette chambre étoit parquetée ? Mais je serai encore demain à ma lettre, si je m'y opiniâtre. C'est comme si j'étois à côté de vous : combien de fois je me suis levé et vous ai dit bonsoir à neuf heures, et n'étois pas encore parti à minuit ! On n'entend rien aux amans ! Ils semblent n'être pas faits pour être toujours ensemble, ni pour être séparés : toujours ensemble, on dit qu'ils s'useroient ; séparés, ils souffrent trop. Bonsoir pourtant, et pour la dernière fois.

XIV

Saint-Dizier, 19 août 1759.

Me voilà hors de ce village appelé Guémont. Je n'y ai pas fermé l'œil : des bêtes, je ne sais quelles, m'ont mangé toute la nuit; nous en sommes sortis à six heures, pas plus tôt. Les domestiques font à peu près avec moi ce qu'ils veulent. Nous avons fait nos quatre lieues et rafraîchi. Chemin faisant, nous avons laissé Joinville sur notre gauche : elle est perchée sur un rocher dont la Marne arrose le pied, et fait un fort bel effet. C'est une bonne compagnie que cette rivière : vous la perdez, vous la retrouvez pour la perdre encore, et toujours elle vous plaît; vous marchez entre elle et les plus beaux coteaux. Nous avons rafraîchi à un village appelé Lachecourt. Je me suis amusé là à causer avec un vieillard de quatre-vingt-dix ans. J'aime les enfans et les vieillards; je regarde ceux-ci comme des êtres singuliers que le sort a épargnés. L'hôtesse de l'endroit est une grosse réjouie qui dit que *sacredieu* n'est pas jurer. Quand elle jure, je ne sais plus ce qu'elle dit.

Il faut qu'on soit bien malheureux dans ce pays :

oh! combien on a de bénédictions pour trois sous! On me prend toujours pour un homme d'église : on m'a appelé *Sa Grandeur*. J'ai répondu au premier : « Ce n'est pas moi, c'est ce cheval qui est grand.» J'étois déjà bien revenu des colifichets, je le suis bien davantage. Mon cœur s'émeut de la joie la plus douce quand mes semblables me bénissent.

C'est le petit château qui sera une maison bénie! C'est là que, sans glaces, sans tableaux, sans sophas, nous serons les mortels les plus heureux par le bien que nous ferons et par celui qu'on dira de nous. Quand on se tairoit, le serions-nous moins? Une bonne action qui n'est connue que du Ciel et de nous n'en est-elle pas encore plus belle? J'aime à croire, pour l'honneur de l'humanité, que la terre en a couvert et en couvrira une infinité avec ceux qui les ont faites. J'aime la philosophie qui relève l'humanité. La dégrader, c'est encourager les hommes au vice. Quand j'ai comparé les hommes à l'espace immense qui est sur leur tête et sous leurs pieds, j'en ai fait des fourmis qui se tracassent sur une taupinière. Il me semble que leurs vices et leurs vertus, se rapetissant en même proportion, se réduisent à rien.

Me voilà à Saint-Dizier. Il n'est qu'une heure et demie. Si ma Sophie étoit à Isle, j'y arriverois sûrement ce soir; mais elle n'y est pas, et je coucherai sûrement à Vitry où ailleurs, d'où je conti-

nuerai à lui griffonner encore un mot. Demain, je serai au lever de madame votre mère. Le cœur m'en bat d'avance. On prépare mon dîner; en attendant, je vais vous faire part d'une petite aventure qui m'est arrivée à Langres, les derniers jours. Nous avons là une marquise de ***, qui n'est pas la moins spirituelle ni la moins folle de nos dames, qui le sont pourtant assez. Elle s'appeloit auparavant Mlle de *** ; elle me vint voir le matin presque dans mon lit : notez cela. Nous sommes tombés fous l'un de l'autre. Nous avons arrangé la vie la plus agréable. Elle viendra passer neuf mois à Paris; les trois autres, nous irons les passer à *** ou à ***, comme il nous conviendra. Elle m'a envoyé, le lendemain de cette entrevue, un billet doux pour me rappeler mes engagemens et me demander des vers pour une présidente de ses amies dont c'étoit la fête le lendemain. J'ai répondu à cela avec le plus d'esprit possible, le moins de sentiment et le plus de cette méchanceté qu'on n'aperçoit pas. Cela disoit : « Ordonnez-moi ce qu'il vous plaira, mais ne m'ordonnez pas d'avoir autant d'esprit que vous. Réchauffez mon esprit et mes sens, et j'oserai alors vous obéir ». Pour vous expliquer la valeur de ce *j'oserai*, il faut que vous sachiez que cette marquise a eu un mari libertin, qui n'avoit pas la réputation de se bien porter. C'est à ce propos que ma sœur, à qui elle disoit :

« Mademoiselle, pourquoi ne vous mariez-vous pas? » lui répondoit : « Madame, c'est que le mariage est malsain. »

A ce soir encore un petit mot, mon amie. Je vais manger deux œufs frais et dévorer un pigeon, car j'ai de l'appétit; le voyage me fait bien : c'est cependant une sotte chose que de voyager; j'aimerois autant un homme qui, pouvant avoir une compagnie charmante dans un coin de sa maison, passeroit toute la journée à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier. Tout ce griffonnage d'auberge, dont vous ne vous tirerez jamais, vous sera dépêché demain de Vitry, à l'adresse de M. ***.

P. S. J'allois faire une bonne sottise. Je croyois qu'il falloit passer à Vitry au sortir de Saint-Dizier, et point du tout. Je suis à la porte de la maison; dans deux heures d'ici, je parlerai à madame votre mère. Le cœur me bat bien fort : que lui dirai-je? que me dira-t-elle? Allons, il faut arriver. Adieu, ma Sophie; je me recommande à vos souhaits. A vendredi.

J'oubliois de vous dire que je ne fis point les vers demandés, et que je suis parti sans rendre la visite à ma marquise.

XV

A Isle, 23 août 1759.

J'y suis, Mademoiselle, dans ce séjour où je me suis fait attendre si longtemps. La chère maman avoit la meilleure envie de me gronder, c'est-à-dire le plus grand empressement de vous rejoindre; mais vous savez combien en même temps elle est indulgente et bonne. Je lui ai dit mes raisons; elle ne les a pas désapprouvées, et nous avons été contens. Il étoit à peu près six heures lorsque la chaise est entrée dans l'avenue. J'ai fait arrêter, je suis descendu, je suis allé au-devant d'elle les bras ouverts. Elle m'a reçu comme vous savez qu'elle reçoit ceux qu'elle aime de voir; nous avons causé un petit moment d'un discours fort interrompu, comme il arrive toujours en pareil cas. « Je vous espérois ce jour-là... — ... Je le voulois, mais cela n'a pas été possible. — ... Et cet autre jour-là?... — Comment le refuser à un frère, à une sœur, qui l'ont demandé?... — Vous avez eu bien chaud?... — Oui, surtout depuis Perthes; car j'avois le soleil au visage..... — Bien fatigué?... — Un peu... — Votre santé me paroît bonne..... Je vous trouve le visage meilleur..... Et vos affaires?

— Tout est arrangé.... — Tout est arrangé!..... Mais vous avez peut-être besoin d'être seul : venez, je vais vous mener chez vous..... »

J'ai donné la main, et l'on m'a conduit dans la chambre du clavecin, où je suis resté un petit moment, après lequel je suis rentré dans le salon, et j'y ai trouvé la chère maman qui travailloit avec Mlle Desmarets. Le soleil étoit tombé, la fin du jour très-belle : nous en avons profité. D'abord nous avons parcouru tout le rez-de-chaussée; l'aspect de la maison m'avoit plu, j'en dis autant de l'intérieur. Le salon surtout est on ne peut pas mieux. J'aime les boisures, et les boisures simples : celles-ci le sont. L'air du pays doit être sain, car elles ne m'ont point paru endommagées; et puis une porte sur l'avenue, une autre sur le jardin et sur les vordes : cela est on ne peut mieux. S'il en faut davantage à Mme Le Gendre dans le petit château, c'est qu'elle a le goût corrompu et que le faste lui plaît. Eh! Madame! vous qui avez l'âme si sensible et si délicate, que le récit d'un discours honnête, d'une bonne action affecte si délicieusement, jetez vos coussins par les fenêtres, et vous mériterez une bénédiction de plus. Nous avons ensuite parcouru tout ce grand carré qui est à droite, et la grange, et les basses-cours, et la vinée, et le pressoir, et les bergeries, et les écuries. J'ai marqué beaucoup de plaisir à voir tous

ces endroits, parce que j'en avois, parce qu'ils m'intéressent. Ces patriarches dont on ne lit jamais l'histoire sans regretter leurs temps et leurs mœurs n'ont habité que sous des tentes et dans les étables. Il n'y avoit pas l'ombre d'un canapé, mais de la paille bien fraîche, et ils se portoient à merveille, et toute leur contrée fourmilloit d'enfans.

La maman marche comme un lièvre ; elle ne craint ni les ronces, ni les épines, ni le fumier. Tout cela n'arrête pas ses pas ni les miens, n'offense point son odorat ni le mien. Allez, pour un nez honnête qui a conservé son innocence naturelle, ce n'est point une chèvre, c'est une femme bien musquée, bien ambrée, qui pue. L'expression est dure, mais elle est vraie.

Cependant les chariots de foin et de grain rentroient, et cela me plaisoit encore. Je suis un rustre et je m'en fais honneur, Mesdames. De là, nous avons fait un tour de jardin, que je trouvois petit; cette porte, qui est à l'extrémité et en face du salon, me trompoit : je ne savois pas qu'elle s'ouvrît dans les vordes, et que ces vordes en étoient. Nous les avons parcourues; nous avons passé les deux ponts; j'ai encore salué la Marne, ma compatriote et fidèle compagne de voyage. Ces vordes me charment : c'est là que j'habiterois; c'est là que je rêverois, que je sentirois doucement,

que je dirois tendrement, que j'aimerois bien, que je sacrifierois à Pan et à la Vénus des champs, au pied de chaque arbre, si on le vouloit et qu'on me donnât du temps. Vous direz peut-être qu'il y a bien des arbres ; mais c'est que, quand je me promets une vie heureuse, je me la promets longue. Le bel endroit que ces vordes! Quand vous vous les rappelez, comment pouvez-vous supporter la vue de vos symétriques Tuileries, et la promenade de votre maussade Palais-Royal, où tous vos arbres sont estropiés en tête de choux, et où l'on étouffe, quoiqu'on ait pris tant de précaution en élaguant, coupant, brisant, gâtant tout pour vous donner un peu d'air et d'espace? Que faites-vous? où êtes-vous? Vous feriez bien mieux de venir que de nous appeler. Le sauvage de ces vordes et de tous les lieux que la nature a plantés est d'un sublime que la main des hommes rend joli quand elle y touche. O main sacrilége! vous la devîntes lorsque vous quittâtes la bêche pour manier l'or et les pierreries. Je l'ai vu, nous nous y sommes assis, nous y avons aussi causé de ce petit kiosque que vous avez consacré par vos idées. C'est là, Madame, qu'on m'a dit que vous vous retiriez souvent pour être avec vous. Venez vous y réfugier encore. Le mortel qui vous estime et qui vous respecte le plus passera sans aller vous y interrompre. Venez; il ne vous faut plus qu'un

moment dans ce lieu solitaire pour concevoir que l'Être éternel qui anime la nature, qui est autour de vous, s'il est, est bon, et se soucie bien plus de la pureté de notre âme que de la vérité de nos opinions. Eh! que lui importe ce que nous pensons de lui, pourvu qu'à nous voir agir il nous reconnoisse pour ses imitateurs et pour ses enfans! Venez, vous n'y serez point troublée : ma profane Sophie et moi nous irons nous égarer loin de vous, et nous attendrons qu'Uranie nous fasse signe pour nous approcher d'elle. Cependant la chère maman veillera au bonheur et de celle qui médite et de ceux qui s'égarent. Voyez ce que peut sur moi le séjour des champs : je suis content de ce que j'écris, ou plutôt j'écris et je suis content, et je sens qu'à la ville, au lieu de me livrer aux charmes de la nature, je m'occuperois de la nuance subtile qui distingue les expressions hypocrisie, fausseté.

Nous sommes rentrés un peu tard. La rosée, chose que vous ne connoissez peut-être pas, mouille les plantes sur le soir et les rafraîchit de la chaleur du jour. Sans elle, nous nous serions peut-être promenés plus longtemps. Nous nous sommes un peu reposés dans le salon. Chemin faisant, j'ai entretenu madame votre mère de nos arrangemens domestiques. Nous avons parlé de ses chères filles; nous nous sommes attendris sur la mère et sur

l'enfant. Je les ai peints dans ces jours de chaleur où l'on avoit peine à se supporter, et où la mère prenoit entre ses bras son enfant brûlant de fièvre, et la tenoit des heures entières appuyée sur son sein. J'ai vu ses yeux s'humecter, et nous disions : « Elle a si bien fait son devoir, elle doit être si contente d'elle, qu'elle n'a qu'à revenir sur elle-même pour se consoler. » La chère maman, à qui je témoignois mon inquiétude sur votre santé, m'a remis deux de vos lettres. J'en reçois aujourd'hui une troisième avec des plumes, de l'encre et du papier pour y répondre, et je n'en fais rien. Je laisse tout pour vous marquer le plaisir que j'ai d'être dans un lieu que vous avez habité. Ne nous y retrouverons-nous jamais tous, avec des âmes bien tranquilles et bien unies? Il seroit tout élevé, tout bâti, ce petit château idéal.

Nous nous sommes couchés de bonne heure. Le lit m'a paru excellent, et il n'a tenu qu'à vous que j'y passasse la meilleure nuit ; mais cet arrêt, dont je n'avois point entendu parler, m'est revenu par la tête, et m'a un peu tracassé. Si vous n'étiez pas à la ville, il faudroit l'oublier, et puis le spectacle de la douleur qui vous environne et que mon imagination grossit, et ce frère de M. de Prisye, et tant d'autres victimes, et la nation, et les impôts! Nous y retournerons, pourtant, dans ce lieu de tumulte et de peines. Demain à Châlons,

où M. Le Gendre nous attend, et mercredi, dans la matinée, je l'espère, à Paris, qui, malgré tout le mal que j'en pense et que j'en dis, est pourtant le séjour du bonheur pour moi. A mercredi, Madame ; à mercredi, Mademoiselle ; mercredi, je vous rendrai la chère maman, et vous m'aimerez bien. Cette chère et attentive maman est venue passer la matinée avec moi ; elle m'a prévenu, et nous avons causé de vous ; nous en parlerons souvent sur la route : c'est un sujet d'entretien qui nous est également cher.

XVI

A Châlons, le 25 août 1759.

Puisque j'ai encore un moment, je vais, Mademoiselle, répondre à vos lettres. Ne me recommandez rien sur l'empressement que nous avons à vous rejoindre, ou envoyez-nous des ailes. J'ai joui de tous les plaisirs que vous me peignez ; cependant je n'ai pas, à beaucoup près, l'embonpoint que vous me supposez ; je me porte bien, et j'espère réparer le temps perdu, sans exposer ma santé. Mais, à propos de travail, le nouvel em-

barras qui survient aux libraires, et qui sera pour eux un nouveau sujet de dégoût, ne me laissera peut-être plus rien à faire. Il y a plus à gagner qu'à perdre à cela : c'est ce que la chère maman m'a très-bien prouvé, et puis elle ajoute : « Cet arrêt n'est peut-être qu'un bruit; vous connaissez Mlle Volland : son talent n'est pas fort sur les nouvelles. » Et je me prête à ses idées parce qu'elles me tranquillisent, et que le repos de l'âme m'est cher, comme vous savez, quoique vous vous amusiez souvent à me l'ôter. Sans savoir le détail de notre disgrâce, nous avons bien imaginé la désolation qu'elle a causée; mais vous y êtes, vous la voyez, et c'est autre chose. Bientôt nous serons aussi malheureux que vous. Ce ne sera pourtant pas le premier moment : il sera doux. Il a tant été désiré !

Je ne crois pas le projet d'affaiblir le luxe, de ranimer le goût des choses utiles, de tourner les esprits vers le commerce, l'agriculture, la population, ni aussi difficile, ni aussi dangereux que vous le croyez. Quand il y auroit un inconvénient momentané, qu'importe? On ne guérit point un malade sans le blesser, sans le faire crier, quelquefois sans le mutiler. J'apprends avec plaisir que la santé de Mme Le Gendre se refait. Si la vie est une chose mauvaise, la raison, qui nous soumet à ses travers, en est du moins une bonne. Continuez

vos promenades au Palais-Royal; dissipez cette chère sœur, dissipez-vous; appelez-moi quelquefois sur le banc de l'allée d'Argenson, et dites à ceux qui l'occupent qu'il est à la chère maman, et qu'ils aient à décamper. Oui, ma Sophie, oui, nos promenades me paroîtront toujours délicieuses; oui, nous les renouvellerons encore; nous interrogerons nos âmes, et, contens ou mécontens de leur réponse, nous aurons du moins la conscience de n'avoir rien dissimulé. La vôtre est-elle toujours bien pure? S'il y avoit quelque chose là qu'il fallût vous pardonner, je le ferais sans doute, mais il m'en coûteroit beaucoup. Je suis si accoutumé à vous trouver innocente! Voilà une phrase singulière; mais d'où vient donc que les expressions les plus honnêtes sont presque devenues ridicules? En vérité, nous avons tout gâté, jusqu'à la langue, jusqu'aux mots. Il y a apparemment au milieu de la pièce une tache d'huile qui s'est tellement étendue qu'elle a gagné jusqu'à la lisière.

Me voici à cet arrêt du Conseil. Quels ennemis nous avons! qu'ils sont constans! qu'ils sont méchans! En vérité, quand je compare nos amitiés à nos haines, je trouve que les premières sont minces, petites, fluettes : nous savons haïr, mais nous ne savons pas aimer. C'est moi, moi, moi, ma Sophie, qui le dis. Cela seroit-il donc bien vrai? Quant au bruit que j'étois parti pour la Hollande, que David

m'avoit devancé, que nous allions y achever l'ouvrage, je m'y attendois. Doutez de tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle la Pyrrhonienne, pourvu que vous en exceptiez les sentimens tendres que je vous ai voués : ils sont vrais comme le premier jour. Votre mot latin est bien plaisant; il faut que j'aie l'esprit mal fait, car j'entends malice à tout. J'ai tout reçu et à temps. Nous passons la journée ici; nous l'avons commencée fort doucement, comme je vous ai dit. Demain nous irons nous emmesser à Vitry, et passer le reste du jour dans l'habitation de la chère sœur. J'aime les lieux où ont été les personnes que je chéris; j'aime à toucher ce qu'elles ont approché; j'aime à respirer l'air qui les environnoit : seriez-vous jalouse même de l'air? Vous me pardonnerez d'avoir omis une poste sans vous écrire, et cela ne doit pas vous coûter beaucoup. Au reste, c'est comme de coutume, ce sont toujours les fautes que je ne commets pas pour lesquelles je trouve de l'indulgence. Avec quelle chaleur votre sœur m'accuse ! comme elle dit ! quelle couleur ont ses expressions ! comme elle diroit, si elle aimoit! comme elle aimeroit! Mais par bonheur ou par malheur, cet être singulier est encore à naître. Je n'ai point commis d'imprudence là-bas, rassurez-vous. J'ai quelquefois souri à certains propos, mais c'est tout. Vous avez vu le baron au Palais-Royal; il est donc à

Paris! Je me reproche de ne lui avoir écrit ni mon départ, ni mon séjour, ni mes arrangemens, ni ma vie, ni mon retour. Grimm et ma Sophie ont tout pris; mais peut-être ne s'en est-il pas aperçu. De temps en temps je me tracasse sur des choses que je sens et que j'aperçois tout seul.

Pourquoi cette curiosité sur cette lettre de Grimm? Espérez-vous y trouver l'excuse de votre sœur et la vôtre? Tenez, ne faites plus de fautes: quand vous les réparez, vous les aggravez. Je m'y attendois, je m'y attendois, et je ne saurois vous dire combien ce reproche me touche doucement. N'y a-t-il point de mal à vous demander ce que c'est que cette belle dame qui s'intéresse à moi, et à qui je ne m'intéresse guère, puisque je ne la remets pas? Mais il en est une autre qui m'a suivi jusqu'ici. Je n'ai que faire de vous la nommer; madame votre mère m'en parloit hier à table et m'examinoit. Je crois aussi que mon discours et mon visage étoient un peu embarrassés. C'est que je ne saurois parler à moitié; il faut que je dise tout ou rien.

Il me dit des choses tendres, douces; il les pense; mais n'en dit-il qu'à moi? Belle occasion pour mentir? Mais pourquoi faire de ces questions! Il me prend envie d'imiter votre ton léger, mais je ne saurois. Non, Mademoiselle, je n'aime que vous, je n'aimerai jamais que vous, et je ne

laisserai jamais croire à une autre que je la trouve aimable sans me le reprocher. N'allez-vous pas dire encore de cette phrase qu'elle convient également à l'innocent et au coupable? La remarque que vous faites sur la circonspection des méchans n'est pas juste; et, quand elle le seroit, qu'est-ce que cela me fait? Je n'ai pas été circonspect: je me suis laissé aller tout bonnement, et les méchans ne font pas ainsi. Je suis bien aise que vous, Mme Le Gendre, Mlle Boileau, me désiriez, pourvu que ce ne soit pas pour vous mettre d'accord. Je n'entends rien ni en fausseté ni en hypocrisie; je me souviens seulement d'avoir lu une fois sur la table d'un docteur de Sorbonne ces deux mots: « *Humilité,* pauvre vertu; *hypocrisie,* vice dont il ne seroit pas difficile de faire l'apologie. »

Adieu, Madame; adieu, Mademoiselle. Ni moi non plus je ne finirai pas sans vous renouveler les protestations que je vous ai faites si souvent et qui vous ont plu à entendre autant qu'à moi à vous les offrir, parce qu'elles sont vraies et qu'elles le seront toujours. Vous m'aimerez donc bien? Rappelez-vous tout, et faites vous-même ma réponse.

Mon respect à Mlle Boileau. Tout ce qu'il vous plaira à Mme Le Gendre; je n'oserois presque plus lui parler. J'en dirois trop ou trop peu, et ces mots sont peut-être dans ce cas.

XVII

Au Grandval, le 6 octobre 1759.

Que pensez-vous de mon silence? Le croyez-vous libre? Je partis mercredi matin. Il étoit onze heures passées que mon bagage n'étoit pas encore prêt et que je n'avois point de voiture. Madame fut un peu surprise de la quantité de livres, de hardes et de linge que j'emportois. Elle ne conçoit pas que je puisse durer loin de vous plus de huit jours. J'arrivai une demi-heure avant qu'on se mît à table. J'étois attendu. Nous nous embrassâmes, le baron et moi, comme s'il n'eût été question de rien entre nous. Depuis, nous ne nous sommes pas expliqués davantage. Mme d'Aine, Mme d'Holbach, m'ont revu avec le plus grand plaisir, celle-ci surtout ; je crois qu'elle a de l'amitié pour moi. On m'a installé dans un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai et bien chaud. C'est là qu'entre Horace et Homère, et le portrait de mon amie, je passe des heures à lire, à méditer, à écrire et à soupirer. C'est mon occupation depuis six heures du matin jusqu'à une heure. A une heure et demie, je suis habillé et je descends dans le salon, où je trouve tout le monde

rassemblé. J'ai quelquefois la visite du baron ; il en use à merveille avec moi : s'il me voit occupé, il me salue de la main et s'en va ; s'il me trouve désœuvré, il s'assied et nous causons. La maîtresse de la maison ne rend point de devoirs et n'en exige aucun : on est chez soi, et non chez elle.

Il y a ici une Mme de Saint-Aubin qui a eu autrefois d'assez beaux yeux. C'est la meilleure femme du monde ; nous faisons ordinairement ensemble un trictrac, soit avant, soit après dîner. Elle joue mieux que moi, elle aime à gagner ; moi, je ne me soucie pas de perdre beaucoup : elle gagne donc, je ne perds que le moins que je peux, et nous sommes contens tous les deux. Nous dînons bien et longtemps. La table est servie ici comme à la ville, et peut-être plus somptueusement encore. Il est impossible d'être sobre, et il est impossible de n'être pas sobre et de se bien porter. Après dîner, les dames courent, le baron s'assoupit sur un canapé, et moi je deviens ce qu'il me plaît. Entre trois et quatre, nous prenons nos bâtons et nous allons promener, les femmes de leur côté, le baron et moi du nôtre ; nous faisons des tournées très-étendues. Rien ne nous arrête, ni les coteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous deux. Chemin faisant, nous parlons ou d'histoire, ou de politique, ou de chimie, ou

de littérature, ou de physique, ou de morale. Le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison, où nous n'arrivons guère avant sept heures. Les femmes sont rentrées et déshabillées. Il y a des lumières et des cartes sur une table. Nous nous reposons un moment, ensuite nous commençons un piquet. Le baron nous fait la chouette. Il est maladroit, mais il est heureux. Ordinairement le souper interrompt notre jeu. Nous soupons. Au sortir de table nous achevons notre partie; il est dix heures et demie; nous causons jusqu'à onze; à onze heures et demie, nous sommes tous endormis ou nous devons l'être. Le lendemain nous recommençons.

Voilà notre vie; et la vôtre, quelle est-elle? Vous portez-vous bien? vous ménage-t-on? pensez-vous quelquefois à moi? m'aimez-vous toujours? Si vous n'avez point entendu parler de moi plus tôt, croyez que ce n'est pas ma faute. Le Grandval est à deux lieues et demie de Charenton, et à la même distance de Gros-Bois. Il n'y a point de poste plus voisine. J'espérois toujours qu'il nous viendroit quelqu'un que je chargerois d'une lettre pour la rue des Vieux-Augustins; mais nous n'avons encore vu personne, et nous ne sommes point dans un village. Cela n'empêchera point que je ne sois un peu plus exact dans la suite. Un domestique qui me sert portera mes lettres à Charenton; vous

adresserez les vôtres au directeur de la poste pour m'être rendues, et le même domestique les prendra. Voilà qui est arrangé. Demain je saurai le nom de ce directeur, il sera prévenu. Mercredi ou jeudi vous saurez mon adresse, et nous tâcherons de réparer le temps perdu.

Mme d'Houdetot est venue ici de Villeneuve-le-Roi. C'est une sœur à Mme d'Épinay. Nous avons un peu jasé d'elle et de Grimm. Il n'y a pas d'apparence que je revoie mon ami aussitôt que je l'espérois : cela me fâche. Il seroit venu ici, et j'aurois eu quelqu'un à qui j'aurois ouvert mon cœur et parlé de vous. Ce cœur est malade ; il est rempli de sentimens qui le surchargent et qui n'en peuvent sortir. Je prévois que l'ennui et le chagrin ne tarderont guère à me gagner, et qu'il faudra souffrir ou s'en retourner.

Il y a à Valence, en Dauphiné, un M. Daumont qui me rendroit un grand service s'il le vouloit. J'en attends depuis deux mois des papiers qui compléteroient deux lettres, de seize que j'ai à rendre aux libraires. J'ai prié Le Breton de m'instruire de l'arrivée de ces papiers, de l'argent à toucher, de l'ouvrage à rendre. Les bons prétextes pour retourner à Paris ! Ces papiers ne viendront-ils point ?

Je travaille beaucoup, mais c'est avec peine. Il est une idée qui se présente sans cesse et qui

chasse les autres : c'est que je ne suis pas où je veux être. Mon amie, il n'y a de bonheur pour moi qu'à côté de vous: je vous l'ai dit cent fois, et rien n'est plus vrai. Si j'étois condamné à rester longtemps ici et que je ne pusse vous y voir, il est sûr que je ne vivrois pas: je périrois d'une ou d'autre façon. Les heures me paroissent longues, les jours n'ont point de fin, les semaines sont éternelles; je ne prends un certain intérêt à rien. Si vous éprouvez les mêmes choses, que je vous plains! Mais que fait donc ce Grimm à Genève ? qui est-ce qui l'y retient? Encore si je l'avois!

Il n'y a point de doute que si madame votre mère avoit eu avec moi les procédés que je méritois, ou je ne serois pas venu ici, ou j'en serois déjà revenu. Mais je me dis : « Quand je serois à Paris, qu'y ferois-je ? Plus voisin d'elle et ne la voyant pas davantage, je n'en serois que plus tourmenté. Peut-être ajouterois-je à ses peines par quelque visite inconsidérée ! » Et votre petite sœur, en avez-vous des nouvelles? Comment se porte-t-elle? Sa santé, déjà ébranlée par les peines qu'elle a...

(*Le reste de la lettre manque.*)

XVIII

A Paris, 7 octobre 1759.

Je revenois chercher mon bouquet, un mot doux, un baiser, une caresse... et vous saviez que j'arrivois, et que c'étoit le jour de ma fête! et vous vous êtes absentée! Mais il n'a pas dépendu de vous de rester: il a fallu suivre. La mauvaise journée que vous aurez passée! Bonsoir, ma chère amie; vous vous portez bien, Clairet me l'a dit: c'est quelque chose. Cela me fait supposer qu'on ne manque pas tout à fait d'humanité. Vous avez envoyé un billet chez Grimm. Mauvaise tête! avez-vous pu penser que j'irois jusque-là? Qu'eussiez-vous fait à ma place? A la vôtre, j'aurois laissé le billet sur mon secrétaire, et moi j'aurois dit en moi-même: « Il y aura après-demain quinze jours qu'elle n'a vu ce qu'elle aime; elle a souffert, elle a désiré, elle est inquiète: son premier moment sera pour moi... »

Ce n'est pas lui qui m'appelle ici, ma Sophie, c'est vous; oui, c'est vous, croyez-le. Je vous le dis, je le lui dirois à lui-même, et il n'en seroit pas fâché. C'est qu'il aime aussi, lui; c'est qu'il y avoit huit mois que nous ne nous étions embrassés;

c'est qu'il étoit deux heures et demie quand il est arrivé, et qu'à cinq il étoit reparti pour l'aller retrouver... J'ai rendez-vous chez lui au sortir d'ici... Quel plaisir j'ai eu à le revoir et à le recouvrer! avec quelle chaleur nous nous sommes serrés! Mon cœur nageoit. Je ne pouvois lui parler, ni lui non plus. Nous nous embrassions sans mot dire et je pleurois. Nous ne l'attendions pas. Nous étions tous au dessert quand on l'annonça: « C'est monsieur Grimm. — C'est monsieur Grimm! » repris-je avec un cri; et je me levai, et je courus à lui, et je sautai à son cou! Il s'assit, il dîna mal, je crois. Pour moi, je ne pus desserrer les dents, ni pour manger, ni pour parler. Il étoit à côté de moi, je lui serrois la main et je le regardois. Jugez combien je vais être heureux tout à l'heure que je vous reverrai!... Après dîner, notre tendresse reprit; mais elle fut un peu moins muette. Je ne sais comment le baron, qui est un peu jaloux et qui peut-être est un peu négligé, regardoit cela; je sais seulement que ce fut un spectacle bien doux pour les autres, car ils me l'ont dit. Enfin, chère amie, il est ici; quand il a su que vous y étiez aussi, il m'a dit: « Et que faites-vous donc dans ces champs?... »

On en a usé avec nous comme avec un amant et une maîtresse pour qui on auroit des égards: on nous a laissés seuls dans le salon; on s'est

retiré, le baron même. Il faut que notre entrevue l'ait singulièrement frappé. Mais, à propos du baron, le lendemain de son incartade, il entre chez moi le matin, et il me dit : « Il est une mauvaise qualité que j'ai parmi beaucoup d'autres que vous me connoissiez déjà : c'est que, sans être avare, je suis mauvais joueur ; je vous ai brusqué hier bien ridiculement : j'en suis bien fâché. » Comment trouvez-vous ce procédé? Très-beau, je pense! Adieu, ma Sophie ; estimez le baron : si vous le connoissiez, vous l'aimeriez trop.

XIX

9 octobre 1759.

La chaleur d'hier au soir est bien tombée. Je ne sens plus ce matin qu'une chose : c'est que je m'éloigne de vous. Tandis que M. de Montamy et le baron prennent des arrangemens pour la distribution d'un cabinet d'histoire naturelle qui est resté enfermé dans des caisses depuis dix ans, je m'amuse à causer encore un moment avec vous. Ne trouvez-vous pas singulier que l'histoire naturelle soit la passion dominante de cet ami,

qu'il se soit pourvu à grands frais de tout ce qu'il y a de plus rare en ce genre, et que cette précieuse collection soit restée des années entières dans le fond d'une écurie, entre la paille et le fumier? Les goûts des hommes sont passagers : ils n'ont que des jouissances d'un moment. Ah ! chère femme, quelle différence d'un homme à un autre! mais aussi quelle différence d'une femme à une autre!

Adieu, ma tendre amie; vous n'attendiez pas de moi ce billet : il vous en sera plus doux. Je m'en vais, et je souffre; je ne devinois guère hier au soir mon abattement de ce matin. Que seroit-ce donc si j'allois à mille lieues? que seroit-ce si je vous perdois? Mais je ne vous perdrai pas; il faut bien que je le croie et que je me le dise pour n'être pas fou. Adieu.

XX

9 octobre 1759.

Je suis chez mon ami, et j'écris à celle que j'aime. O vous, chère femme, avez-vous vu combien vous faisiez mon bonheur? Savez-vous enfin

par quels liens je vous suis attaché? Doutez-vous que mes sentimens ne durent aussi longtemps que ma vie? J'étois plein de la tendresse que vous m'aviez inspirée quand j'ai paru au milieu de nos convives : elle brilloit dans mes yeux, elle échauffoit mes discours, elle disposoit de mes mouvemens; elle se montroit en tout. Je leur semblois extraordinaire, inspiré, divin. Grimm n'avoit pas assez de ses yeux pour me regarder, pas assez de ses oreilles pour m'entendre; tous étoient étonnés. Moi-même j'éprouvois une satisfaction intérieure que je ne saurois vous rendre: c'étoit comme un feu qui brûloit au fond de mon âme, dont ma poitrine étoit embrasée, qui se répandoit sur eux et qui les allumoit. Nous avons passé une soirée d'enthousiasme dont j'étois le foyer. Ce n'est pas sans regret qu'on se soustrait à une situation aussi douce. Cependant il le falloit; l'heure de mon rendez-vous m'appeloit : j'y suis allé. J'ai parlé à d'Alembert comme un ange. Je vous rendrai cette conversation au Grandval. Au sortir de l'allée d'Argenson, où vous n'étiez pas, je suis rentré chez Montamy, qui n'a pu s'empêcher de me dire en me quittant : « Ah! mon cher Monsieur, quel plaisir vous m'avez fait! » Et moi, je répondois tout bas à l'homme froid que j'avois remué : « Ce n'est pas moi; c'est elle, c'est elle qui agissoit en moi. » A huit heures, je l'ai quitté. Je suis chez

lui, je l'attends, et en l'attendant je rends compte des momens doux qu'ils vous doivent et que je vous dois. Mais le voilà venu. Adieu, ma Sophie! adieu, chère femme! Je brûle du désir de vous revoir, et je suis à peine éloigné de vous. Demain, à neuf heures, je serai chez le baron. Ah! si j'étois à côté de vous, combien je vous aimerois encore! Je me meurs de passion. Adieu; adieu.

XXI

Au Grandval, 11 octobre 1759.

Je vois, ma tendre amie, que Grimm ne s'est pas acquitté bien exactement de sa commission. Je vous écrivois de chez lui avant-hier au soir; vous pouviez avoir ma lettre hier de bon matin, savoir qu'à neuf heures je serois chez le baron et me dire un petit mot d'adieu.

Nous dînâmes chez Montamy avec la gaieté que je vous ai dit. A six heures, j'étois dans l'allée d'Argenson! Je regardai plusieurs fois sur un certain banc, je regardai aussi aux environs; mais je je ne vis ni celle que je désirois, ni celle que je craignois, et je pensai que le temps incertain et

froid vous auroit retenue à la maison, que vous y causiez avec le gros abbé, et que peut-être il faisoit à votre mère des questions auxquelles vous aviez la bonté de répondre pour elle.

Je vous ai promis le détail de ce qui s'est dit entre d'Alembert et moi : le voici presque mot pour mot. Il débuta par un exorde assez doux : c'étoit notre première entrevue depuis la mort de mon père et mon voyage de province. Il me parla de mon frère, de ma sœur, de mes arrangemens domestiques, de ma petite fortune et de tout ce qui pouvoit m'intéresser et me disposer à l'entendre favorablement; puis il ajouta (car il en falloit bien venir à un objet auquel j'avois la malignité de me refuser) : « Cette absence a dû ralentir un peu votre travail. — Il est vrai; mais depuis deux mois j'ai bien compensé le temps perdu, si c'est perdre le temps que d'assurer son sort à venir. — Vous êtes donc fort avancé? — Mes articles de philosophie sont tous faits : ce ne sont ni les moins difficiles ni les plus courts, et la plupart des autres sont ébauchés. — Je vois qu'il est temps que je m'y mette. — Quand vous voudrez. — Quand les libraires voudront. Je les ai vus; je leur ai fait des propositions raisonnables : s'ils les acceptent, je me livre à l'*Encyclopédie* comme auparavant; sinon, je m'acquitterai de mes engagemens à la rigueur. L'ouvrage n'en sera pas mieux,

mais ils n'auront rien de plus à me demander. — Quelque parti que vous preniez, j'en serai content. — Ma situation commence à devenir désagréable : on ne paye point ici nos pensions ; celles de Prusse sont arrêtées ; nous ne touchons plus de jetons à l'Académie françoise. Je n'ai d'ailleurs, comme vous savez, qu'un revenu fort modique ; je ne dois ni mon temps ni ma peine à personne, et je ne suis plus d'humeur à en faire présent à ces gens-là. — Je ne vous blâme pas : il faut que chacun pense à soi. — Il reste encore six à sept volumes à faire. Ils me donnoient, je crois, 500 francs par volume lorsqu'on imprimoit ; il faut qu'ils me les continuent. C'est un millier d'écus qu'il leur en coûtera : les voilà bien à plaindre ! Mais aussi ils peuvent compter qu'avant Pâques prochain le reste de ma besogne sera prêt. — Voilà ce que vous leur demandez ? — Oui. Qu'en pensez-vous ? — Je pense qu'au lieu de vous fâcher, comme vous fîtes, il y a six mois, lorsque nous nous assemblâmes pour délibérer sur la continuation de l'ouvrage, si vous eussiez fait aux libraires ces propositions, ils les auroient acceptées sur-le-champ ; mais aujourd'hui qu'ils ont les plus fortes raisons d'être dégoûtés de vous, c'est autre chose. — Et quelles sont ces raisons ? — Vous me les demandez ? — Sans doute. — Je vais donc vous les dire. Vous avez un traité avec les libraires ;

vos honoraires y sont stipulés : vous n'avez rien à exiger au delà. Si vous avez plus travaillé que vous ne deviez, c'est par intérêt pour l'ouvrage, c'est par amitié pour moi, c'est par égard pour vous-même : on ne paye point en argent ces motifs-là. Cependant ils vous ont envoyé vingt louis à chaque volume : c'est cent quarante louis que vous avez reçus et qui ne vous étoient pas dus. Vous projetez un voyage à Wesel, dans un temps où vous leur étiez nécessaire ici : ils ne vous retiennent point; au contraire, vous manquez d'argent, ils vous en offrent. Vous acceptez deux cents louis ; vous oubliez cette dette pendant deux ou trois ans. Au bout de ce terme assez long, vous songez à vous acquitter. Que font-ils? Ils vous remettent votre billet déchiré, et ils paroissent trop contens de vous avoir servi. Ce sont des procédés que cela, et vous êtes plus fait, vous, pour vous en souvenir qu'eux pour les avoir. Cependant vous quittez une entreprise à laquelle ils ont mis toute leur fortune ; une affaire de deux millions est une bagatelle qui ne mérite pas l'attention d'un philosophe comme vous. Vous débauchez leurs travailleurs, vous les jetez dans un monde d'embarras dont ils ne se tireront pas sitôt. Vous ne voyez que la petite satisfaction de faire parler de vous un moment. Ils sont dans la nécessité de s'adresser au public ; il faut voir comment ils vous

ménagent et me sacrifient. — C'est une injustice. — Il est vrai, mais ce n'est pas à vous à le leur reprocher. Ce n'est pas tout. Il vous vient en fantaisie de recueillir différens morceaux épars dans l'*Encyclopédie :* rien n'est plus contraire à leurs intérêts; ils vous le représentent, vous insistez, l'édition se fait, ils en avancent les frais, et vous en partagez le profit. Il sembloit qu'après avoir payé deux fois votre ouvrage, ils étoient en droit de le regarder comme le leur. Cependant vous allez chercher un libraire au loin, et vous lui vendez pêle-mêle ce qui ne vous appartient pas. — Ils m'ont donné mille sujets de mécontentement. — Quelle défaite! Il n'y a point de petites choses entre amis. Tout se pèse, parce que l'amitié est un commerce de pureté et de délicatesse; mais les libraires, sont-ils vos amis votre conduite avec eux est horrible; s'ils ne le sont pas, vous n'avez rien à leur objecter. Savez-vous, d'Alembert, à qui il appartient de juger entre eux et vous? Au public. S'ils faisoient un manifeste, et qu'ils le prissent pour arbitre, croyez-vous qu'il prononçât en votre faveur? Non, mon ami : il laisseroit de côté toutes les minuties, et vous seriez couvert de honte. — Quoi! Diderot, c'est vous qui prenez le parti des libraires! — Les torts qu'ils ont avec moi ne m'empêchent point de voir ceux que vous avez avec eux. Après toute cette ostentation de

fierté, convenez que le rôle que vous faites à présent est bien misérable. Quoi qu'il en soit, votre demande me paroît petite, mais juste. S'il n'étoit pas si tard, j'irois leur parler. Demain je pars pour la campagne; je leur écrirai de là. A mon retour, vous saurez la réponse : en attendant, travaillez toujours. S'ils vous refusent les mille écus dont il s'agit, moi je vous les offre. — Vous vous moquez. Vous êtes-vous attendu que j'accepterois? — Je ne sais, mais ils ne vous aviliroient pas de ma main. — Dites que je ne m'engage que pour ma partie. — Ils n'en veulent pas davantage, ni moi non plus. — Plus de préface. — Vous en voudriez faire par la suite que vous n'en seriez pas le maître. — Et pourquoi cela? — Cest que les précédentes nous ont attiré toutes les haines dont nous sommes chargés. Qui est-ce qui n'y est pas insulté? — Je reverrai les épreuves à l'ordinaire, supposez que j'y sois. *Maupertuis est mort. Les affaires du roi de Prusse ne sont pas désespérées.* Il pourroit m'appeler. — On dit qu'il vous nomme à la présidence de son Académie. — Il m'a écrit, mais cela n'est pas fait. — Au temps comme au temps. Bonsoir. »

Il étoit sept heures et demie; l'allée devenoit froide; l'architriclin de monseigneur m'attendoit; j'avois promis à Grimm qu'il m'auroit entre huit et neuf: nous nous séparâmes donc. Je rentrai au

Palais-Royal; je causai environ trois quarts d'heure avec M. de Montamy. Les mœurs furent notre texte; je dis là-dessus bien des choses dont je ne me souviens plus, si ce n'est que les hommes ont une étrange opinion de la vertu : ils croient qu'elle est à leur disposition, et qu'on devient honnête homme du jour au lendemain. Ils gardent leur linge sale tant qu'ils ont des vilenies à faire, et ils en font toute leur vie, parce qu'on ne quitte pas une habitude vicieuse comme une chemise. C'est pis que la peau du centaure Nessus; on ne l'arrache pas sans douleur et sans cris : on a plus tôt fait de rester comme on est. O mon amie ! ne faisons point le mal, aimons-nous pour nous rendre meilleurs, soyons-nous, comme nous l'avons été, censeurs fidèles l'un à l'autre. Rendez-moi digne de vous, inspirez-moi cette candeur, cette franchise, cette douceur qui vous sont naturelles. Il y a plus loin de notre état d'innocence actuelle à une première faute que d'une première faute à une seconde, et que de celle-ci à une troisième. Si je vous trompois une fois, je pourrois vous tromper mille; mais je ne vous tromperai jamais. Vous veillez au fond de mon cœur, vous êtes là, et rien de déshonnête ne peut approcher de vous. M. de Montamy me demanda ce que c'étoit qu'un homme heureux dans ce monde? Et je lui répondis : « Celui à qui la nature a accordé un bon esprit, un

cœur juste et une fortune proportionnée à son état. — Votre réponse, me dit-il, est celle que me fit un jour M. de Silhouette. Il n'étoit pas alors fort opulent : le contrôle général étoit bien loin de lui. Tous ses souhaits se bornoient à 30,000 livres de rente, et il s'écrioit : « Si je les ai jamais, je serai bien plus honnête homme. » Si j'avois entendu ce discours de M. de Silhouette, j'en aurois peut-être conclu qu'il étoit un fripon : il y a de certains aveux sur lesquels on ne risque rien d'enchérir un peu. Tout le monde n'a pas ma sincérité. Quand je médis de moi, je ne ménage pas les termes. Je dis ce qu'on peut dire de pis, je ne laisse rien à ajouter à ceux qui m'écoutent, et je me soucie fort peu qu'ils me prennent au mot. Vous surtout, mon amie, je ne veux pas que vous en rabattiez. Si le vice dont je m'accuse n'est pas dans mon cœur, il faut qu'il y en ait un autre dans mon esprit. Si ce principe vous paroît juste, vous m'apprécierez juste, et vous serez demain, après-demain, dans dix ans, également contente ou mécontente de moi. Faites-vous à mes défauts; je suis bien vieux pour me corriger : il vous sera plus facile d'avoir une vertu de plus qu'à moi un vice de moins. Je vaux quelque chose par certains côtés; par exemple, j'ai de l'esprit à proportion de celui qu'on a. Votre sœur m'en donnoit quelquefois beaucoup. Avec vous, je sens, j'aime, j'é-

coute, je regarde, je caresse, j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre. Si vous me serrez dans vos bras, je jouis d'un bonheur au delà duquel je n'en conçois point. Il y a quatre ans que vous me parûtes belle ; aujourd'hui je vous trouve plus belle encore : c'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus.

Au sortir du Palais-Royal, j'allai chez Grimm. Il n'y étoit pas ; je vous écrivis en attendant qu'il vînt : il ne tarda pas. Nous causâmes de lui, de vous, de votre mère, de moi. Il n'entend rien à cette femme. J'ai apporté ici votre journal ; continuez-le-moi : je vous ferai le mien. Il sera peut-être un peu monotone, surtout pendant que les jours continueront d'être pluvieux ; mais qu'importe? vous y verrez du moins que mes plus doux momens sont ceux où je pense à vous.

J'ai été occupé toute la matinée d'Héloïse et d'Abélard. Elle disoit : « J'aimerois mieux être la maîtresse de mon philosophe que la femme du plus grand roi du monde. » Et je disois, moi : Combien cet homme fut aimé !

Adieu, ma Sophie ; je vous embrasse de tout mon cœur.

XXII

Au Grandval, le 15 octobre 1759.

Voilà pour la troisième fois que j'envoie à Charenton, et point de nouvelles de mon amie. Sophie, pourquoi donc ne m'avez-vous point écrit? Le domestique partit avant-hier à deux heures et demie; je lui avois recommandé de mettre mes lettres dans la commode, à laquelle je laisserois la clef. A six heures, je pensai qu'il pourroit être revenu. Jamais soirée ne me parut plus longue. Je montai, j'ouvris le tiroir : point de lettres. Je descendis, j'avois l'air inquiet; on s'en aperçut, car tout ce qui se passe dans mon âme on le voit sur mon visage. On causa, je pris peu de part à la conversation; on me proposa de jouer, j'acceptai. Au milieu de la partie, je quittai, j'allai voir, et je ne trouvai rien. Je me dis : « Apparemment que ce coquin-là se sera amusé à boire, et qu'il ne viendra que bien tard. Tant mieux : je me retirerai de bonne heure, je serai seul, je me coucherai et je lirai la tête sur mon oreiller. »

C'étoit un grand plaisir que je me promettois; j'étois impatient qu'on eût servi, qu'on eût soupé et qu'on remontât. Ce moment enfin ar-

riva ; je courus à la commode : je ne doutai point d'y trouver ce que je cherchois, et je fus vraiment chagrin d'être trompé dans mon attente.

Qu'est-ce qui vous a empêchée de vous servir de l'adresse que je vous ai laissée? Vos lettres se seroient-elles égarées? Vous vengeriez-vous de mon silence? Votre dessein seroit-il de me faire éprouver par moi-même la peine que vous avez soufferte? Y auroit-il quelque chose de plus étrange que je ne conçois pas? Je ne sais que penser. Nous attendons ce soir un commissionnaire. Il vient de Paris il passera par Charenton. On lui a recommandé de voir à la poste s'il n'y auroit rien pour le Grandval. Il sera ici sur les sept heures. Il en est quatre ; je patienterai donc encore trois heures. En attendant, je causerai avec mon amie. comme si j'étois fort à mon aise, quoiqu'il n'en soit rien.

Hier, je perdis toute ma matinée, ou plutôt je l'employai bien. Je reçus un billet qui m'appeloit à Sussy ; il étoit d'un pauvre diable qui a imaginé un projet de finance sur lequel il vouloit avoir mon avis. C'est une combinaison ingénieuse de loteries et d'actions : il n'y a rien d'odieux ; cela pourroit être durable ou momentané. Il en reviendroit au roi cent vingt millions. Les riches ne seroient pas vexés ; les pauvres deviendroient propriétaires d'un effet commerçable sur lequel il y auroit un petit

bénéfice à faire pour eux. On fut assez surpris de me voir habillé et parti de si grand matin. Je ne doute point que nos femmes n'aient mis un peu de roman dans cette sortie. Je revins pour dîner. Il faisoit du vent et du froid qui nous fermèrent. Je fis trois trictracs avec la femme aux beaux yeux d'autrefois; après quoi le père Hoop, le baron et moi, rangés autour d'une grosse souche qui brûloit, nous nous mîmes à philosopher sur le plaisir, sur la peine, sur le bien et le mal de la vie. Notre mélancolique Écossois fait peu de cas de la sienne. « C'est pour cela, lui dit Mme d'Aine, que je vous ai donné une chambre qui conduit de plain-pied de la fenêtre dans le fossé; mais ne vous pressez guère de profiter de mon attention. » Le baron ajouta : « Vous n'aimez peut-être pas vous noyer; si vous trouvez l'eau froide, père Hoop, allons nous battre. » Et l'Écossois : « Très-volontiers, mon ami, à condition que vous me tuerez. »

On parla ensuite d'un M. de Saint-Germain qui a cent cinquante à cent soixante ans, et qui se rajeunit quand il se trouve vieux. On disoit que si cet homme avoit le secret de rajeunir d'une heure, en doublant la dose il pourroit rajeunir d'un an, de dix, et retourner ainsi dans le ventre de sa mère. « Si j'y rentrois une fois, dit l'Écossois, je ne crois pas qu'on m'en fît sortir. »

A ce propos, il me passa par la tête un paradoxe

que je me souviens d'avoir entamé un jour à votre sœur, et je dis au *père* Hoop (car c'est ainsi que nous l'avons surnommé, parce qu'il a l'air ridé, sec et vieillot) : « Vous êtes bien à plaindre ! mais s'il étoit quelque chose de ce que je pense, vous le seriez bien davantage. — Le pis est d'exister, et j'existe. — Le pis n'est pas d'exister, mais d'exister pour toujours. — Aussi je me flatte qu'il n'en sera rien. — Peut-être. Dites-moi, avez-vous jamais pensé sérieusement à ce que c'est que vivre ? Concevez-vous bien qu'un être puisse jamais passer de l'état de non vivant à l'état de vivant ! Un corps s'accroît ou diminue, se meut ou se repose ; mais s'il ne vit pas par lui-même, croyez-vous qu'un changement, quel qu'il soit, puisse lui donner de la vie ? Il n'en est pas de vivre comme de se mouvoir : c'est autre chose. Un corps en mouvement frappe un corps en repos, et celui-ci se meut ; mais arrêtez, accélérez un corps non vivant, ajoutez-y, retranchez-en, organisez-le, c'est-à-dire disposez-en les parties comme vous l'imaginerez : si elles sont mortes, elles ne vivront non plus dans une position que dans une autre. Supposer qu'en mettant à côté d'une particule morte une, deux ou trois particules mortes, on en formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très-forte, ou je ne m'y connois pas. Quoi ! la particule A placée à gauche

de la particule B n'avoit point la conscience de son existence, ne sentoit point, étoit inerte et morte; et voilà que, celle qui étoit à gauche mise à droite, et celle qui étoit à droite mise à gauche, le tout vit, se connoît, se sent! Cela ne se peut. Que fait ici la droite ou la gauche? Y a-t-il un côté et un autre dans l'espace? Cela seroit, que le sentiment et la vie n'en dépendroient pas. Ce qui a ces qualités les a toujours eues et les aura toujours. Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu et vivra sans fin. La seule différence que je connoisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que, dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail. — Dans vingt, ans c'est bien loin! »

Et Mme d'Aine : « On ne naît point, on ne meurt point; quelle diable de folie! — Non, Madame. — Quoiqu'on ne meure point, je veux mourir tout à l'heure si vous me faites croire cela. — Attendez: Thisbé vit, n'est-il pas vrai? — Si ma chienne vit, je vous en réponds; elle pense, elle aime, elle raisonne, elle a de l'esprit et du jugement. — Vous vous souvenez bien du temps où elle n'étoit pas plus grosse qu'un rat? — Oui. — Pourriez-vous me dire comment elle est devenue si rondelette? — Pardi! en se crevant de mangeaille comme vous et moi. — Fort bien, et

ce qu'elle mangeoit vivoit-il, ou non? — Quelle question ! Pardi ! — non, il ne vivoit pas. Quoi ! une chose qui ne vivoit pas, appliquée à une chose qui vivoit, est devenue vivante, et vous entendez cela? — Pardi! il faut bien que je l'entende. — J'aimerois tout autant que vous me dissiez que si l'on mettoit un homme mort entre vos bras, il ressusciteroit. — Ma foi, s'il étoit bien mort, bien mort... Mais laissez-moi en repos; voilà-t-il pas que vous me feriez dire des folies ! »

Le reste de la soirée s'est passé à me plaisanter sur mon paradoxe... On m'offroit de belles poires qui vivoient, des raisins qui pensoient, et moi je disois : « Ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent! que sais-je? Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état. Peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme. Nous jugeons de la vie des élémens par la vie des masses grossières; Peut-être sont-ce des choses bien diverses. On croit qu'il n'y a qu'un polype! Et pourquoi la nature entière ne seroit-elle pas du même ordre? Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif et générateur n'est plus, mais tous ses

principes sont vivans. O ma Sophie ! il me resteroit donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous quand nous ne serons plus, s'il y avoit pour nos principes une loi d'affinité, s'il nous étoit réservé de composer un être commun, si je devois dans la suite des siècles refaire un tout avec vous, si les molécules de votre amant dissous avoient à s'agiter, à s'émouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans la nature ! Laissez-moi cette chimère, elle m'est douce, elle m'assureroit l'éternité en vous et avec vous.

Mais il est sept heures, et ce maudit commissionnaire ne paroît pas. Je suis d'une inquiétude extrême. Il est sûr que j'irai demain moi-même à Charenton, à moins qu'un déluge de pluie ne m'en empêche.

Nous avons eu aujourd'hui à dîner Mme d'Houdetot ; elle nous est venue de Paris, elle y retourne, et de là à Épinay. Elle aura fait ses bonnes onze lieues. Cette expédition d'Angleterre la tient dans de cruelles alarmes : c'est une femme pleine d'âme et de sensibilité. On parloit du vent sourd et continu qui fait mugir ici les appartemens. J'ai dit que le bruit ne m'en déplaisoit pas, qu'on en sentoit mieux la douceur de l'abri, qu'il berçoit et qu'il inclinoit à rêver doucement « Cela est

vrai, a-t-elle répondu, mais je ne l'entends point sans penser que peut-être il écarte les Anglois du détroit, et que nous profitons de ce moment pour sortir de nos ports et jeter en Angleterre vingt-deux mille malheureux dont il n'en reviendra pas un. »

Il faut que vous sachiez que parmi ces vingt-deux mille hommes il y a un M. de Saint-Lambert dont vous m'avez entendu parler souvent avec éloge, que la reconnoissance seule a attaché au prince de Beauvau, et qui le suit. Sa perte, si elle arrivoit, nous causeroit à tous bien des regrets, et lui coûteroit à elle bien des larmes !

Il est neuf heures, nous avons fait un piquet à tournei, où, par parenthèse, j'ai essuyé un coup unique : quatorze d'as, quatorze de rois, sixième majeure, repic et capot en dernier. Nous avons soupé. Notre commissionnaire est de retour. Tous ont reçu des nouvelles, excepté moi. Pas un mot ni de Grimm ni de Sophie. Il est impossible que vous ne m'ayez pas écrit. Il faut ou que mon domestique m'ait trompé et ne soit pas allé à Charenton, ou que le directeur de la poste ait refusé mes lettres au commissionnaire, ou qu'il n'ait pas eu de quoi les retirer. Je fais toutes les suppositions qui peuvent me tranquilliser. J'accuse tout, hors vous.

On écrit de Lisbonne à notre voisin M. de Sussy que le roi de Portugal a proposé aux jésuites

de se séculariser ; que cinquante ont acceptés ; que cent cinquante, dont on ignore la distinction, ont été mis sur un bâtiment, on ne sait pour quel endroit, et que quatre, encore détenus dans les prisons, seront suppliciés. Saviez-vous cela ? Mais que les jésuites tuent impunément ou non des rois, qu'eux et les rois deviennent ce qu'ils voudront, et que j'entende parler de mon amie. Où est-elle ? que fait-elle ? Si mes lettres n'ont pas le même sort que les siennes, elle en aura reçu avant-hier deux à la fois ; elle aura celle-ci demain au soir, et peut-être... Mais je n'ose plus me flatter de rien, mon amie. Je suis venu ici pour travailler. Jusqu'à présent j'ai fait assez bien ; mais si la tête n'y est plus, que voulez-vous que je fasse du temps ? Que vais-je devenir ? Si la pluie, dont ce vent bruyant nous menace, pouvoit tomber cette nuit ! Je passerai donc la journée de demain sans un mot de vous ! Le baron me consulte sur des étymologies chimiques. Il voit que je suis en souci ; il me lit des traits d'histoire ; il cherche à m'intéresser, mais cela ne se peut : je suis ailleurs. Je vous conjure, mon amie, de me rendre à la campagne, à mes occupations, à la société, aux amusemens, à mes amis, à moi-même. Je ne saurois sortir d'ici, et il est impossible que j'y vive si vous m'oubliez. Adieu, cruelle et silencieuse Sophie. Adieu.

XXIII

Au Grandval, le 18 octobre 1759.

Il n'y a sorte d'imaginations fâcheuses qui ne me viennent. Seriez-vous indisposée au point de ne pouvoir tenir une plume? La Touche est-il mort ou bien malade? Votre mère vous a-t-elle défendu de m'écrire? Êtes-vous à Paris? êtes-vous en province? Quelque accident survenu à Mme Le Gendre ne vous auroit-il point appelée auprès d'elle? N'auriez-vous point envoyé vos lettres chez Grimm? Ne seroit-il pas à Épinay? Ces lettres ne seroient-elles point retournées à Charenton, à Paris? Le ciel se fond en eau. Il n'y a pas moyen de s'éclaircir ni par soi-même, ni par un autre. Si le baron étoit un homme à qui l'on pût s'ouvrir, on auroit une voiture avec des chevaux, et l'on iroit à Charenton, peut-être même à Paris. Je vous ai écrit deux fois par la poste à l'adresse de M. La Touche, une troisième fois à votre adresse par un exprès, une quatrième aujourd'hui par un commissionnaire. Voilà ma cinquième lettre; mais que m'importe qu'elle vous parvienne ou non, si elle ne doit point avoir de réponse? Je n'entends non plus parler de Grimm que de vous. Je crois que demain je vous

haïrai et je vous oublierai tous les deux : je vous accorde encore vingt-quatre heures pour vous amender. Il nous est venu aujourd'hui de Sussy la compagnie la plus brillante. Il n'a tenu qu'à vous que je fusse charmant. On nous a présenté une Angloise vraiment angloise : de grands yeux, un visage ovale, une petite bouche, de belles dents, la taille la plus menue ; mais cela est bien roide, bien empesé, bien sérieux. Les hommes jouent au billard, les femmes sont autour de la table verte, et moi je ne sais que faire. Sortir ? on ne mettroit pas un chien à la porte. Lire ? je ne m'entendrois pas. Causer ? je ne saurois m'y résoudre. Travailler ? je l'ai essayé inutilement. Je veux lire de vos lettres ; mais il ne m'en viendra point : je me le dis, j'en suis convaincu. Avec cela, j'en attends toujours ; non, je n'en attends plus. Vous me faites passer de cruels momens. Celle-ci vous parviendra par un ami de la maison ; il vous l'enverra. Je vais le charger de prendre votre réponse. Je lui écris pour cela, et voici ce que je lui écris :

« Je vous prie, Monsieur, de faire passer cette « lettre à son adresse. J'espère qu'on y répondra. « En ce cas, vous apporterez vous-même la ré- « ponse si vous venez, ou vous la joindrez aux « lettres de Mme d'Aine, si votre arrivée ici se « différoit de plusieurs jours. »

Je le prie aussi de voir chez le directeur de la

poste de Charenton. En vérité, mon amie, voici ce qui va arriver : l'impatience me prendra ; un beau matin je m'habillerai et je partirai pour Paris. Ne m'aimez-vous plus ? dites-le-moi. Vous seroit-il arrivé quelque chose que vous rougiriez de m'apprendre ? Ne faudra-t-il pas que vous me l'avouiez ? Faites-le plus tôt que plus tard. Mais je suis fou, il n'est rien de tout cela ; c'est autre chose que je n'entends pas, et qui s'éclaircira sans doute. Adieu ! le commissionnaire de Mme d'Aine attend ce billet pour partir. Puisse-t-il être plus heureux que les précédens !

XXIV

Au Grandval, le 20 octobre 1759.

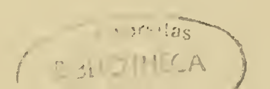
Vous vous portez bien, vous pensez à moi, vous m'aimez, vous m'aimerez toujours. Je vous crois ; me voilà tranquille, je renais ; je puis jouer, me promener, causer, travailler, être tout ce qu'il vous plaira. Ils ont dû me trouver, ces deux ou trois derniers jours, bien maussade. Non, mon amie, votre présence même n'auroit pas fait sur moi plus d'impression que votre première lettre. Avec

quelle impatience je l'attendois! Je suis sûr qu'en la recevant mes mains trembloient, mon visage se décomposoit, ma voix s'altéroit, et que, si celui qui me l'a remise n'est pas un imbécile, il aura dit: « Voilà un homme qui reçoit des nouvelles ou de son père, ou de sa mère, ou de celle qu'il aime. » Au même moment je venois de faire partir un billet où vous aurez vu toute mon inquiétude. Tandis que vous vous amusiez, vous ne saviez pas tout ce que mon âme souffroit.

On nous dit ici que Mlle Arnould étoit une Colette d'opéra maniérée et d'une naïveté point du tout naïve. Cet *on* n'est pas toutefois un homme d'un goût bien difficile. Je prétends, par exemple, que quand le devin leur dit :

La bergère un peu coquette
Rend le berger plus constant,

il ne faudroit pas qu'elle se rengorgeât, qu'elle portât la main à sa coiffure, ni qu'elle rajustât son jupon. Pour moi, je ne sais qu'en penser : cela peut être bien, cela peut être mal. C'est selon la figure, les circonstances, ce qui a précédé le ton, le caractère du jeu dans les choses les plus légères, ainsi que dans les plus importantes. Il n'y a rien de bien que ce qui est un. Pourquoi ces gentillesses de conversation qu'on a entendues avec tant de plaisir s'émoussent-elles quand on les rend? C'est



qu'on les présente isolées, c'est que l'intérêt du moment et de l'à-propos n'y est plus. Je sais bon gré à M. de Prisye de vous cultiver ; vous lui parlez de moi quelquefois sans doute.

Si vous faites des médiateurs où vous gagnez beaucoup de fiches et peu d'argent, en revanche je fais des piquets où je perds beaucoup d'argent et peu de fiches : ce sont les marqués qui me ruinent; ils ont des écarts pusillanimes. Moi, je songe à faire beaucoup de mal; à eux de s'en garantir.

Je l'ai vu, ce papier de Genève; vous le verrez aussi, et vous direz, comme moi, qu'il a le diable au corps, et qu'il vaut mieux le supprimer que de s'exposer au soupçon de l'avoir fait ou publié. L'auteur n'est pas un homme assez sûr; les autres ont payé cent fois pour ses folies: pourquoi cela n'arriveroit-il pas encore une? Qui est-ce qui peut se promettre de la discrétion de celui qui ne s'est jamais tu et qui ne risque rien à parler? où est la précaution qui ne puisse tromper? J'ai appris à me méfier des hasards : il y en a de si bizarres ! Par exemple, je vous prédis (puissé-je être un prophète menteur!) que ce commerce de lettres perdra votre sœur: je ne sais ni quand ni comment cela se fera, mais le temps amène tout ce qui est possible. Les choses se combinent de tant de façons que l'événement fâcheux a lieu tôt ou tard. Encore si elle

aimoit! si cette consolation lui étoit aussi essentielle qu'à nous! si elle avoit un engagement de cœur! s'il s'agissoit d'adoucir les ennuis de deux amans séparés, d'épancher dans un cœur la tendresse dont on est rempli! Mais il n'y a aucun de ces *si*. En vérité, il y a peu de prudence d'un côté et nulle délicatesse de l'autre; vous ne serez quitte ni envers elle ni envers vous-même, si vous ne la prêchez pas fortement là-dessus, et si ce maudit paquet qui court après elle vient à rencontrer son mari. Voyez cependant, rassurez-vous. Les piéges que le sort nous tend sont plus fins, le mal qu'il nous réserve est moins attendu. La circonstance que je crains, c'est celle où elle croira avoir tout prévu et où elle dormira paisiblement sur ces précautions.

Je ne connois pas Mme de Néeps, mais j'ai vu quelquefois son mari, qui est homme de sens et qui a la réputation d'un homme de bien.

Cela est singulier : entre les raisons que j'imaginois de votre silence, l'indisposition de votre baron m'est venue... Il a résolu de mourir à votre insu. Pardonnez-lui cette nuit d'alarmes; mais craignez qu'il nous donne quelque jour un fâcheux réveil.

Il est impossible d'être sobre ici : il n'y faut pas penser. J'arrondis comme une boule; je continue à profiter; vous ne pourrez plus m'embrasser. Votre sœur ne me reconnoîtra plus, et... j'allois

ajouter là une bonne folie que je vous laisse à deviner.....

Adieu, mon amie. Il y a sûrement une de vos lettres à Charenton; demain on me l'apportera, ou on ira la chercher d'ici.

Notre vie est toujours la même : on travaille, on mange, on digère si l'on peut, on se chauffe, on se promène, on cause, on joue, on soupe, on écrit à son amie, on se couche, on dort, on se lève, et l'on recommence le lendemain.

Notre causerie a été fort chaude et fort variée aujourd'hui. M. d'Holbach soutient qu'il ne faut jamais plaisanter au jeu : qu'en pensez-vous ? Autre paradoxe : qu'on ne corrige les hommes de rien. Je vois à cela deux choses : l'une, qu'il se fâche aisément quand il perd, et qu'il voudroit bien s'excuser le peu de succès de l'éducation de ses enfans... Je les ai laissés sur une bonne folie. Ils en ont pour jusqu'à minuit, s'ils le veulent. J'ai dit : « Veut-on semer une graine? on défriche, on laboure, on herse. Veut-on planter un arbre? on choisit le temps, la saison; on ouvre la terre, on la prépare; il y a des soins que l'on prend. Quelle est la fleur qui n'en exige pas? Il n'y a que l'homme qu'on produise sans préparation. On ne regarde ni à sa santé ni à celle de la mère; on a l'estomac chargé d'alimens, la tête échauffée de vin; on est épuisé de fatigue; on est embarrassé

d'affaires, abattu de chagrins. » L'Écossois a dit : « Quand on cherche à les faire sains, on les fait sots. »

Cela est aussi vrai que quand le père et la mère sont innocens tous les deux, on les fait fous. Sans plaisanter, c'est un ouvrage assez important pour y procéder avec quelque circonspection.

Il a fait une après-dînée charmante. Nos jardins étoient couverts d'ouvriers, et vivans. J'ai été voir planter des buis, tracer des plates-bandes, fermer des boulingrins. J'aime à causer avec le paysan : j'en apprends toujours quelque chose. Ces toiles qui couvrent en un instant cent arpens de terre sont filées par de petites araignées dont la terre fourmille : elles ne travaillent que dans cette saison et que certains jours.

A gauche de la maison, nous avons un petit bois qui la défend du vent du nord ; il est coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des branches d'arbres rompues, à travers des ronces, des joncs, de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil en est tout à fait pittoresque et sauvage. C'est là qu'on alloit chercher, il y a deux mois, le frais contre les chaleurs brûlantes de la saison. Il n'y a plus moyen d'en approcher : il faut tourner autour et prendre le soleil.

Nous avons été à Amboile ; nous avons vu la folie d'un homme à qui il en coûte cent mille

écus pour augmenter son château de douze pieds, et nous avons ri. Ce château, avec les eaux qui l'entourent et les coteaux qui le dominent, a l'air d'un flacon dans un seau de glace...

Vous êtes bien hardie de lire deux pages d'une de mes lettres à votre mère; mais cela vous a réussi. A la bonne heure pour cette fois, ma mie ; croyez-moi, n'y revenez plus... Je viens de recevoir votre lettre qui finit par ces mots : « Mercredi, à onze heures. Bonsoir, mon tendre ami : je dors plùs d'à moitié, et je ne vous en aime pas moins. » Je me trompe; c'est, mon amie, que je les ai toutes sous les yeux. La dernière est de jeudi à minuit. Dieu veuille que vous n'en ayez point écrit depuis! M. Hudet m'a fait dire que la première qui lui viendroit sous enveloppe seroit renvoyée à Paris. Je me hâte de vous prévenir, adressez dans la suite : A M. Hudet, pour remettre à M. Diderot; ou bien envoyez chez le baron, ou chez M. d'Aine, maître des requêtes, rue de l'Université, avec mon adresse au Grandval; mais le plus sûr est M. Hudet, pourvu qu'il n'y ait point d'enveloppe : l'enveloppe fait perdre le port au fermier et le bénéfice au directeur. Si ce n'est pas leur compte, ce n'est pas mon intention.

Vos conjectures sur Villeneuve et d'Alembert ne sont pas tout à fait sans fondement. Me voilà hors d'un grand souci. Le paquet errant est arrivé à sa

destination; j'y répondrai, au reste, quand j'en aurai le temps et l'espace. Je ne saurois m'empêcher de vous dire que la fin de celui-ci est de la plus grande beauté. J'en suis touché jusqu'aux larmes. Je coucherai aussi sur cette urne. Adieu, ma tendre, ma respectable amie ; je vous aime avec la passion la plus sincère et la plus forte. Je voudrois vous aimer encore davantage, mais je ne saurois.

XXV

Le 30 octobre 1759.

Voici, mon amie, la lettre que je vous ai promise. Ayez la patience de la lire jusqu'à la fin : vous y trouverez peut-être des choses qui ne vous déplairont pas.

Il fit dimanche une très-belle journée ; nous allâmes nous promener sur les bords de la Marne ; nous la suivîmes depuis le pied de nos coteaux jusqu'à Champigny.

Le village couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs îles couvertes

de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent. Les paysans y ont établi des pêcheries. C'est un aspect vraiment romanesque. Saint-Maur, d'un côté, dans le fond ; Chennevières et Champigny, de l'autre, sur les sommets ; la Marne, des vignes, des bois, des prairies, entre deux. L'imagination auroit peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là. Nous nous sommes proposé d'y retourner, quoique nous en soyons revenus tous écloppés. Je m'étois fiché une épine au doigt; le baron étoit entrepris d'un torticolis, et un mouvement de bile commençoit à tracasser notre mélancolique Écossois.

Il étoit temps que nous regagnassions le salon. Nous y voilà, les femmes étalées sur le fond, les hommes rangés autour du foyer : ici l'on se réchauffe; là on respire. On est encore en silence, mais ce ne sera pas pour longtemps. C'est Mme d'Holbach qui a parlé la première, et elle a dit :

« Maman, que ne faites-vous une partie ? — Non : j'aime mieux me reposer et bavarder. — Comme vous voudrez. Reposons-nous et bavardons. »

Il est inutile que je vous nomme dans la suite les interlocuteurs, vous les connoissez tous.

« Eh bien ! philosophe, où en êtes-vous de votre besogne ? — J'en suis aux Arabes et aux Sarrasins. — A Mahomet, le meilleur ami des

femmes ? — Oui, et le plus grand ennemi de la raison. — Voilà une impertinente remarque. — Madame, ce n'est point une remarque, c'est un fait. — Autre sottise : ces messieurs sont montés sur le ton galant.

— Ces peuples n'ont connu l'écriture que peu de temps avant l'hégire. — L'hégire ! quel animal est-ce là ? — Madame, c'est la grande époque des musulmans. — Me voilà bien avancée ; je n'entends pas plus son époque que son hégire, et son hégire que son époque. Ils ont la rage de parler grec.

— Antérieurement à cette époque, c'étoient des idolâtres grossiers ; celui à qui la nature avoit accordé quelque éloquence pouvoit tout sur eux. Ceux qu'ils honoroient du nom de *chated* étoient pâtres, astrologues, musiciens, poëtes, médecins, législateurs et prêtres, caractères qu'on ne trouve guère réunis dans une même personne que chez les peuples barbares et sauvages. — Cela est juste. Tel fut Orphée chez les Grecs, Moïse chez les Hébreux, Numa chez les Romains. — Point de nouvelles de Paris, mes buis ne seront pas plantés cet automne. Ce Berlize est un baguenaudier. Il m'en faut cent cinquante bottes, et il m'en envoie quatre-vingts. — Ces plates-bandes seront fort bien ; qu'en pensez-vous ? — A merveille. — Je voudrois bien que M. Charon revît son jardin.

— Les premiers législateurs des nations étoient chargés d'interpréter la volonté des dieux, de les apaiser dans les calamités publiques, d'ordonner des entreprises, de célébrer les succès, de décerner des récompenses, d'infliger des châtimens, de marquer des jours de repos et de travail, de lier et d'absoudre, d'assembler et de disperser, d'armer et de désarmer, d'imposer les mains pour soulager ou pour exterminer. A mesure qu'un peuple se police, ces fonctions se séparent...... Un homme commande....., un autre sacrifie....., un troisième guérit...., un quatrième, plus sacré, les immortalise... et s'immortalise lui-même.

— Madame, ce qu'ils disent là est fort beau. — Je me soucie bien de ce qu'ils disent! Je pense à mes buis. Il y a longtemps que nous n'avons vu la *Parfaite-Union*. — Tant mieux. — Ils sont pourtant à Saint-Maur. Qu'ils y restent... — Cette femme-là est plus femme que toutes les autres femmes ensemble. — Jamais elle ne sait ce qu'elle veut. — Pardonnez-moi, mais elle n'est jamais contente de ce qu'elle a. — Je la trouve plus malheureuse que folle. Il n'y a rien de si incommode que le désir, si ce n'est la possession. — Cependant il faut avoir ou manquer. — C'est une assez triste nécessité...

— Ce fut un certain *Moramere* qui inventa l'alphabet arabe, et la nation fut partagée en érudits,

ou gens qui savoient lire, et en idiots. Le saint prophète ne sut ni lire ni écrire. De là la haine des premiers musulmans contre toute espèce de connoissance, le mépris qui s'en est perpétué jusqu'à ce jour, et la plus longue durée garantie à ses impostures... C'est une observation assez générale que la religion perd à mesure que la philosophie gagne. On en conclura tout ce qu'on voudra contre l'inutilité de l'une ou contre la vérité de l'autre.

— Votre Mme de *** nous avoit promis. Que diable fait-elle à Paris ? — Elle enrage. — De quoi? elle ne manque pas de figure; elle a de l'esprit; tout le monde l'aime. — Et, ce qui vaut encore mieux, elle n'aime personne. — Maman, vous riez toute seule. — Je pense à la figure de son petit magot. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au manche d'une basse de viole? Imaginez cet outil-là entre les jambes de sa femme. — Allons, Mesdames, courage! — Pardi, mon gendre, laissez-nous médire un peu de notre prochain. Je suis sûre qu'on en fait autant de nous sans que je m'en chagrine : c'est que je ne me chagrine de rien. — Et puis, comment pardonner aux défauts de ses amis, si on ne les connoît pas ? — Ma femme ! — Qu'avez-vous à dire à cela ? — Que vous alliez prendre votre mandore et que vous nous en jouiez quelques airs. Ce bruit sera moins

désagréable et plus innocent. — Ma fille, je te prie de n'en rien faire ; je ne conçois rien de si maussade que ton mari quand il est malade. C'est comme les autres quand ils se portent bien. Eh ! que diantre, radotez de votre philosophie, et ne vous mêlez pas de nous. Vous étiez dans les sérails, retournez-y. — C'est le plus court...

— Eh bien ! philosophe, vous disiez donc que plus il y aura de penseurs à Constantinople, moins on fera de pèlerinages à la Mecque? — Oui. — Je suis de son avis. — Je pense même que, quand il y a dans une capitale un acte religieux annuel et commun, on peut le regarder comme une mesure assez sûre du progrès de l'incrédulité, de la corruption des mœurs et du déclin de la superstition nationale. — Comment cela ? — Le voici : supposons, par exemple, qu'il y eût en 1700 trente mille pèlerinages à la Mecque, ou trente mille communions sur une paroisse, et qu'en 1750 il ne se fît plus que dix mille pèlerinages et dix mille communions, il est certain que la foi, et tout ce qui y tient, se seroit affoibli de deux tiers.

— Mademoiselle Anselme? — Madame. — Vous avez bien le plus vilain cul qui se puisse. — En vérité, ma belle-mère, vous êtes d'une folie ! — Au sérail, mon gendre ! Oh ! Mademoiselle, un très-vilain cul. — Je ne m'en soucie guère ; je ne le vois pas. — Mais c'est qu'il est noir, ridé, mai-

gre, sec, petit, plissé, chagriné ! Si saint Pierre le savoit, il en rabattroit un peu. — Elle a un si joli visage ! comment auroit-elle un si vilain cul ? — Voilà mon philosophe qui m'a devant lui, et qui conclut du visage au cul. Tant y a que le sien est fort laid et que je m'en crois, car je l'ai vu. — Vous l'avez vu, Madame ? — Oui, je l'ai vu... toute la nuit en rêve.

— Eh bien ! philosophe ? — Je ne sais plus où j'en suis. — Eh ! laissez là ces folles. — Ma foi, elles parlent d'un cul qui m'a tourné la tête. — Vous en étiez à l'acte religieux annuel et au déclin de la superstition nationale. — M'y voilà. Je pense que ce déclin a un terme : les progrès de la lumière sont limités ; elle ne gagne guère les faubourgs. Le peuple y est trop bête, trop misérable et trop occupé : elle s'arrêta là ; alors le nombre de ceux qui satisfont, dans l'année, à la grande cérémonie, est égal au nombre de ceux qui restent au milieu de la révolution des esprits, aveugles ou éclairés, incurables ou incorruptibles, comme il vous plaira. — Ainsi, voilà le troupeau de l'Église. — Il peut s'accroître, mais non diminuer. — La quantité de la canaille est à peu près toujours la même.

— Écoutez, Madame, écoutez. — Je m'ennuie assez sans cela. Il ne me falloit plus que la *Socoplie*... J'étois faite cette année pour voir de vi-

lains culs... Il y a deux mois que j'étois seule ici, je ne savois que devenir ; je me fis mener à Bonneuil, et dare, dare, dare, voilà un homme qui vient en cabriolet, comme si le diable l'emportoit. Vous savez ce tournant vers l'église? il y avoit là une femme montée sur un âne entre deux paniers; et crac, le moyeu du cabriolet accroche un panier, et voilà l'âne les quatre fers en l'air d'un côté, et les paniers et la femme les quatre fers en l'air de l'autre. On s'amasse, on redresse les paniers, on relève l'âne par la queue; cependant on laissoit là cette pauvre femme qui crioit comme une femme troussée. — Mais il y en a qui ne crient pas trop. —Aux sérails? — Là comme ailleurs.

« L'Alcoran fut le seul livre de la nation pendant plusieurs siècles : on brûla les autres, ou parce qu'ils étoient superflus, s'il n'y avoit que ce qui est dans l'Alcoran ; ou parce qu'ils étoient pernicieux, s'ils contenoient autre chose que ce qui y est. Ce fut d'après ce raisonnement qu'on chauffa pendant six mois les bains d'Alexandrie des ouvrages du temps précédent. L'imposteur n'étoit plus, lorsque des fanatiques remplis de son esprit damnoient le calif Almamon pour avoir accueilli la science au détriment de la sainte ignorance des fidèles croyants. Ils disoient : « Si quelqu'un ose l'imiter, il faut l'empaler « et le porter de tribu en tribu, précédé d'un hé- « raut qui criera : C'est ainsi qu'on traitera l'impie

« qui préférera la philosophie profane à la divine « tradition, la raison au miraculeux Alcoran. »

« Cependant les Omméades firent peu de chose pour les savans. Les Abassides osèrent davantage. Un d'entre eux institua des pèlerinages, éleva des temples, prescrivit des prières publiques et se montra si religieux qu'il put, sans irriter les dévots, attacher près de lui un astrologue et deux médecins chrétiens. Il n'y a point de secte que les musulmans haïssent autant que la chrétienne; cependant les lettrés que les derniers Abassides appelèrent à leur cour étoient tous chrétiens. Le peuple n'y prit pas garde. — C'est qu'il étoit heureux sous leur gouvernement. Je dirois volontiers à un prince... — Est-ce qu'on dit quelque chose aux princes? Mais voyons, père Hoop, ce que vous leur diriez. — « Soyez « bons, soyez justes, soyez victorieux, soyez hono« rés de vos sujets et redoutés de vos voisins. » — Rien que cela? — J'ajouterois : « Ayez une armée « nombreuse à vos ordres, et vous établirez la tolé« rance universelle; vous renverserez ces asiles de « l'ignorance, de la superstition et de l'inutilité. » — Voulez-vous vous taire ! vous ne savez donc pas que je veux fonder un couvent au Grandval ? — Beau projet !... Vous réduirez à la simple condition de citoyens ces hommes de droit divin qui opposent sans cesse leurs chimériques prérogatives à votre autorité; vous reprendrez ce qu'ils ont extorqué de

l'imbécillité de vos prédécesseurs ; vous restituerez à vos malheureux sujets la richesse dont ces dangereux fainéans regorgent ; vous doublerez vos revenus sans multiplier les impôts ; vous réduirez leur chef orgueilleux à sa ligne et à son filet ; vous empêcherez des sommes immenses d'aller se perdre dans un gouffre étranger d'où elles ne reviennent plus ; vous aurez l'abondance et la paix, et vous régnerez, et vous aurez exécuté de grandes choses, sans exciter un murmure, sans verser une goutte de sang. — Pardi ! c'est un bel instrument que la langue ; comme il enfile cela ! — Mais il faudroit, avant tout, qu'un souverain fût bien persuadé que l'amour de ses peuples est le seul véritable appui de sa puissance. Si, dans la crainte que les murs de son palais ne tombent en dehors, il leur cherche des étais, il y en a certains qui tôt ou tard les renverseront en dedans. Un souverain prudent isolera sa demeure de celle des dieux. Si ces deux édifices sont trop voisins, le trône sera gêné par l'autel, l'autel par le trône, et il arrivera quelque jour que, portés l'un contre l'autre avec violence, ils s'ébranleront tous les deux. — Il ne seroit pas difficile à un prince politique de soulever le haut clergé contre la cour de Rome, ensuite le bas clergé contre le haut, puis d'avilir le corps entier. — Les voilà-t-il pas qui rêvent comment on pourroit traîner la sainte Église de Dieu dans la boue ! Voulez-vous vous taire,

vilains athées que vous êtes! — Mais, à propos, le petit Croque-Dieu de Sussy ne vient-il pas souper? — Pardi! mon gendre, s'il vient, ménagez un peu ses oreilles : comment voulez-vous qu'il dise la messe, quand il a ri de vos ordures? — Qu'il ne la dise pas. — Il ne lui est pas aussi facile de se passer de la dire qu'à vous de l'entendre. — Je ne doute point que cela n'arrive un jour. — Pardi ! je le voudrois bien ; c'est un bon petit homme ; il rit de si bon cœur! — Il ne s'agit que de persuader aux évêques de se passer du pape, et aux curés de partager avec les évêques. — Si vous me renvoyez là, il a la mine d'attendre longtemps... Mademoiselle Anselme, écoutez tout contre : si vous ne voulez pas que je vous voie avec le vilain cul de mon rêve, montrez-nous celui que vous portez.

— Les musulmans sont divisés en une multitude incroyable de sectes. On en compte jusqu'à soixante-treize. Ils ont des jansénistes, des molinistes, des pyrrhoniens, des sceptiques, des déistes, des spinosistes, des athées. — Les voilà bien lotis !... C'est comme parmi nous. La belle couvée ! — On les vit éclore du mélange de la religion avec la philosophie... — Cette philosophie gâte tout. — Lorsqu'ils quittèrent le glaive tranchant dont ils prouvoient la divinité de l'Alcoran, et qu'ils se mirent à raisonner. — C'est encore une mauvaise chose que la raison : aussi j'en use le moins que je peux...

— Il y paroît quelquefois. — Aux autres il n'y paroît pas tant, mais c'est tout un.

— Ils ont des espèces de manichéens et d'optimistes. Un des premiers disoit un jour à son antagoniste : « Un père eut trois enfans... » — Mesdames, voici un conte : il faut l'entendre. — « L'un de ces « enfans vécut dans la crainte de Dieu... » — Et fit bien. Il n'y en a guère aujourd'hui de ceux-là. On ne sait plus ce que le monde devient; les enfans sont aussi méchans que les vieilles gens. — « Le second « vécut dans le crime, et le troisième mourut tout « jeune. Quel sera leur sort dans l'autre vie ? » L'optimiste répondit que le premier seroit récompensé dans le ciel, le second puni dans les enfers, et que le troisième n'auroit ni châtiment ni récompense. « Mais, reprit le manichéen, si ce dernier disoit à « Dieu : Seigneur, il n'a dépendu que de toi que je « vécusse plus longtemps, et que je fusse assis dans « le ciel à côté de mon frère : cela eût été mieux « pour moi. Que lui répondroit le Seigneur ? — Il « lui répondroit : J'ai vu que si je t'accordois une « plus longue vie, tu tomberois dans le crime, et qu'au « jour de mes vengeances tu mériterois le supplice « du feu. — Mais, ajouta le manichéen, n'entendez- « vous pas le second qui réplique au Seigneur : Eh ! « que ne m'ôtois-tu la vie dans mon enfance ? Pour- « quoi m'accorder les jours malheureux que tu as « refusés à mon frère ? Si je ne me réjouissois pas

« dans le ciel avec mon frère aîné, du moins je « sommeillerois en paix auprès de mon frère cadet : « cela eût été aussi bien pour moi que pour lui. » Comment le Seigneur s'en tira-t-il? — Ma foi, je n'en sais rien : il y a de quoi le faire affoler. Mais nous saurons cela quand nous y serons ; il faut y aller tôt ou tard... Il lui dira : « J'ai prolongé ta « vie afin que tu méritasses la félicité éternelle, et « tu me reproches une faveur que je t'ai faite. — « Si c'étoit une faveur, dira le troisième, que ne « me la faisois-tu donc aussi ? » — Voilà trois enfans bien incommodes; ils ont dû donner bien du chagrin à leurs parens. Mais il faut prendre la charge avec les bénéfices. Allons souper.

— Il y en a qui nient tout rapport du Créateur à la créature. Selon eux, Dieu est juste parce qu'il est tout-puissant. Ses attributs n'ont rien de commun avec les nôtres, et nous ne savons pas par quels principes nous serons jugés à son tribunal. — Maman, tant mieux pour votre amie Mme de ***. — N'en parlons pas. Laissons notre prochain pour ce qu'il est. La fille est noire comme une taupe; mais mon fils dit qu'elle a les pieds blancs. Blancs ou noirs, qu'est-ce que cela me fait ? Pour la mère, elle eût été mieux avisée de garder ses yeux qu'elle avoit beaux et bons, et de laisser assommer son mari; mais ce qui est fait est fait. — Ils disent : « Qu'est-ce qu'un être passager d'un instant, d'un

« point, devant un être éternel, infini ? Que de-
« viendroient les autres hommes pour un de leurs
« semblables à qui Dieu auroit accordé seulement
« une durée éternelle ? Croit-on qu'il eût le moin-
« dre scrupule de s'immoler tout ce qui lui résiste-
« roit? Ne diroit-il pas à ses victimes : Qu'êtes-vous
« en comparaison de moi ? Dans un moment il ne
« sera non plus question de vous que si vous n'aviez
« point été, vous ne jouirez ni ne souffrirez plus;
« mais il s'agit d'une éternité pour moi. Je me dis
« à moi-même et à vous, selon ce que je suis et ce
« que vous êtes : Périssez donc sans murmurer; je
« suis juste..... » — Il est incroyable tout ce qui leur croît dans la tête. En vérité, il y a de quoi déranger la mienne. — Cependant quelle distance plus grande encore de Dieu à un homme que d'un homme, quel qu'on le suppose, à un autre! Qu'il soit immortel, cet homme, je le veux; combien ne lui restera-t-il pas encore d'infirmités qui le rapprocheront de la condition commune ? Toute notion de justice s'anéantit entre un homme et son semblable par le privilége d'un seul attribut divin, et nous osons en supposer entre Dieu et l'homme! Il n'y a que le brachmane qui craignit de blesser la fourmi qui puisse dire à Dieu : « Seigneur, pardonnez-moi
« si j'ai fait remonter mes idées jusqu'à vous : je
« les ai fait descendre jusqu'à la fourmi; traitez-moi
« comme j'ai traité le plus misérable des insectes. »

« Au milieu de ces sectaires, il y en a qui se moquent de tout..... Ils n'en sont ni plus heureux ni plus sages. — Madame de Saint-Aubin, vous avez une femme de chambre qui ne l'est guère. — Qu'est-ce que cela me fait ? — Pardi, cela me feroit à votre place. Je veux croire que ceux qui me touchent ont en tous temps les mains nettes. » Et voilà un éclat de rire qui part en un instant de tous les coins du salon. « Qu'appelez-vous les mains nettes ?... — Oui, Madame, les mains nettes... Je sais ce que j'ai vu, et je m'entends.

— Ils ont des intolérans comme madame. — Pardi, je n'empêche rien de ce que je ne vois pas; c'est comme madame chose... Ma fille, aide-moi donc à trouver son nom. — Maman, il ne faut pas dire cela. — Ils viennent ici, je les loge porte à porte... — Père Hoop, je vous prie de continuer. — Un islamite intolérant avoit attenté à la vie d'un philosophe dont il suspectoit la croyance. Ce philosophe étoit puissant : il auroit pu châtier l'islamite ou le perdre par son crédit; il se contenta de le réprimander doucement et de lui dire : « Tes principes te « commandent de m'ôter la vie, les miens me com- « mandent de te rendre meilleur, si je puis. Viens, « que je t'instruise, et tu me tueras après si tu « veux. » — Ma foi, cela est joli. — Que pensez-vous qu'il apprit ? — Son catéchisme, car, tout prêtre qu'il étoit, il ne le savoit pas. — L'arithmé-

tique et la géométrie... C'est peut-être ainsi qu'il en faudroit user avec tous les peuples à convertir... Faire précéder le missionnaire du géomètre. — Et pourquoi pas du *chimicien* aussi avec ses *curbitudes*? — Madame, cela n'en seroit pas plus mal. Qu'ils sachent d'abord combiner des unités, ensuite on leur fera combiner des idées plus difficiles. — Tenez, voilà la meilleure chose que vous ayez dite de toute la soirée. Si ce projet prend, mon amoureux Montamy partira pour la Cochinchine, et je n'en serai plus ennuyée. Allons souper là-dessus, et que le petit Croque-Dieu, qui ne vient point, s'en aille au diable. »

Et voilà, mon amie, comme le temps se passe. Je n'ai à vous dire que de ma tendresse et de nos entretiens. Au milieu de ces entretiens, moitié sérieux et moitié comiques, je soupire quelquefois, et je dis tout bas : « Ah ! si ma Sophie et sa sœur étoient ici ! » et puis je soupire encore. M. de Berlize partit hier pour Paris ; il vous porte une lettre. Je l'accompagnai jusqu'à Charenton, où j'espérois en prendre une de vous, et je ne fus pas trompé. Je revins à sept heures ; on m'attendoit pour faire un piquet. Je jouai gaiement et heureusement. Nous perdons l'Écossois demain. J'en suis fâché : c'est un homme de bien qui a du sens et des connoissances. Sa mélancolie l'a promené dans tous les coins du monde, et je tirois parti de ses voyages. Mme d'Aine est la meilleure femme du monde : c'est la prévenance en

personne ; mais elle estropie tous les noms : elle appelle un chimiste un *chimicien*, une cucurbite une *curbitude*, l'*Encyclopédie Socoplie*, et ainsi du reste. La *Parfaite-Union* est une Mme de B***, qui a la fantaisie de fonder une coterie femelle sous ce titre. Mme de ***, la mère, est la femme d'un directeur des aides à Bordeaux, à qui elle a sauvé la vie dans une émeute populaire : elle se jeta au milieu des séditieux. Une femme échevelée, qui erroit, qui s'exposoit aux pierres qui voloient de toutes parts, étonna les séditieux et suspendit leur fureur. Elle étoit dans un temps critique, et elle en perdit les yeux, et, depuis, l'infâme époux et son horrible fille se sont ligués pour tourmenter cette infortunée. Il y a des années qu'ils font couler des larmes amères de ces yeux qui ne voient plus. Le petit Croque-Dieu est le *pussatni* de Mme de Sussy. Il dit la messe le dimanche, et le reste de la semaine il fait le bouffon. Il avoit été de la promenade ; il devoit être du souper, mais il ne vint qu'après. Nous avions dévoré, les femmes surtout ; nous étions en train de dire des folies et d'en faire lorsque le cher petit prêtre arriva. « Ah ! te voilà, l'abbé ? Sais-tu bien que je n'aime pas qu'on me manque ? — Madame n'y est-elle pas encore faite ? — Point du tout. » Le Croque-Dieu ne hait pas les femmes ; il leur feroit volontiers cet honneur. Mme de *** étoit assise et accoudée sur une table : il alla se

pencher et s'accouder sur la même table, vis-à-vis d'elle, car il est familier. Mme de ***, invitée par la commodité de sa posture et la largeur de sa croupe, prend un fauteuil, l'approche de lui, lui dit : « L'abbé, tiens-toi bien », et d'un saut elle enfourche l'abbé... L'abbé ne se fâcha point et fit bien. C'étoit encore une figure à voir que Mlle Anselme : c'est l'innocence, la pudeur et la timidité mêmes. Elle ouvroit ses grands yeux, elle regardoit à terre une mare énorme, et elle disoit d'un ton de surprise : « Mais, Madame ! — Eh ! mais, oui... C'est moi, c'est l'abbé : des souliers, des bas, des cotillons, du linge. »

Mme de *** est honorable ; le petit prêtre est pauvre. Dès le lendemain il eut l'ordre d'acheter un habit complet. Comment trouverez-vous cela, mesdames de la ville ? Pour nous, grossiers habitans du Grandval, il ne nous en faut pas davantage pour nous amuser et le jour et le lendemain.

Oui, mon amie, oui, j'ai reçu toutes vos lettres ; je suis tranquille ; je suis heureux autant qu'on peut l'être loin de celle qu'on aime bien. Je souhaite que la lecture de *l'Esprit* continue de vous plaire. Si l'auteur n'a pas eu le suffrage de Grimm et qu'il vous connût, il s'en consoleroit un peu par le vôtre. Je vous vois, vous et votre mère ; j'entends d'ici les mots qui rompent par intervalle le silence de votre retraite. Vous vous trompez ; Mme de Saint-Aubin

ne pense plus à moi ; elle a découvert, au bout de trente ans, que le bruit du trictrac lui faisoit mal à la tête, et nous n'y jouons plus. Je vous rends tout ce qui se fait ici mot à mot, et vous vous en amuserez parce que c'est votre ami qui vous parle.

Il est vrai que j'attendois M. de Berlize avec impatience. Il a mis de l'importance et du mystère à sa fonction : il m'a donné la lettre de Grimm devant tout le monde, et il a attendu que nous fussions seuls pour me remettre la vôtre. Encore un petit moment, et j'accourrai, et je vous porterai une bouche innocente, des lèvres pareilles et des yeux qui n'ont rien vu depuis un mois. Que nous serons contens de nous retrouver !...

XXVI

Le 1er novembre 1759.

On se promène presque en tout temps à la campagne. S'il fait un rayon de soleil, on en profite. Je travaille beaucoup, et avec agrément. Je vois ma besogne tirer à sa fin. D'un assez grand nombre de morceaux de philosophie, il ne m'en reste que trois à faire, mais longs et difficiles : c'est l'examen du

platonisme et du pythagorisme, avec l'histoire de la philosophie chez les Étrusques et les Romains. Je sors des Arabes et des Sarrasins, où j'ai trouvé plus de choses intéressantes que je n'en espérois. Ces peuples ont un caractère particulier. Vous avez entendu parler de ces dévots orientaux, dont la pratique religieuse se réduit à pirouetter sur un pied jusqu'à ce qu'ils tombent par terre sans connoissance, sans sentiment, étourdis et presque morts. Croyez-vous que cette extravagance est le résultat d'un système théosophique très-suivi, très-lié et parsemé de vérités les plus sublimes? Ils prétendent que, le vertige suspendant toutes les distractions de la particule divine, elle s'en rejoint plus intimement à l'être éternel dont elle est émanée. Dans cet état de stupidité tranquille, simple, pure et une comme lui, elle entend sa voix et jouit d'un bonheur inconnu aux profanes qui ne l'ont point éprouvé. La vénération que les musulmans ont pour les idiots est la conséquence de ce privilége. Ils les regardent comme des êtres privilégiés en qui la nature a opéré la bienheureuse imbécillité que les autres n'acquièrent que par le saint vertige. Je vous détaillerois tout cela si j'en avois le temps : vous verriez que l'islamite qui est assis immobile au fond d'une caverne obscure, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête penchée sur ses mains, les yeux attachés au bout de son nez, passant des journées entières dans

l'attente de la vision béatifique, est un aussi grand philosophe que l'Européen dédaigneux qui le regarde en pitié, et qui se promène tout fier d'avoir découvert que nous ne voyons rien qu'en Dieu.

Le saint prophète pressentit que la passion des femmes étoit trop naturelle, trop violente et trop générale, pour tenter avec succès de la refréner; il aima mieux y conformer sa législation que d'en multiplier les infractions en l'opposant à la pente la plus utile et la plus douce de la nature. Quand il encourageoit les hommes à la vertu par l'espérance future des voluptés corporelles, il leur parloit d'une félicité qui ne leur étoit pas étrangère. Il prescrivoit des ablutions et quelques pratiques frivoles, dont le peuple a besoin, qui sont arbitraires, telles qu'il y en a dans toutes les religions du monde, et qui ne signifient rien pour les hommes d'une piété un peu solide, comme de tourner le dos au soleil pour pisser, parmi les musulmans, ou de porter un scapulaire, parmi nous, parce qu'il faisoit un culte pour la multitude. Il prêcha le dogme de la fatalité, qui inspire l'audace et le mépris de la mort, le péril étant aux yeux du fataliste le même pour celui qui manie le fer sur un champ de bataille et pour celui qui repose dans un lit, l'instant de périr étant irrévocable, et toute prudence humaine étant vaine devant l'Éternel qui a enchaîné toutes choses d'un lien que sa volonté même ne peut ni resserrer ni relâcher.

Jugez si mes occupations sont ingrates par cette lettre et par ce morceau du poëte Sadi que je vais vous traduire! Il vous fera plaisir, parce qu'il m'en a fait, parce qu'il est beau, parce qu'il est plein de sentiment, de pathétique et de délicatesse.

« Une nuit, je me rappelai la mémoire des jours que j'avois passés. Je vis combien j'avois perdu de momens, et j'en fus affligé, et je versai des larmes, et, à mesure que mes larmes couloient, il me sembla que la dureté de mon cœur s'amollissoit, et j'écrivis ces vers, qui convenoient à ma condition.

« A chaque instant une partie de moi-même s'envole. Hélas! qu'il m'en est peu resté! Malheureux, tu as cinquante ans, et tu dors encore! Éveille-toi; la nature t'a imposé une tâche : t'en iras-tu sans l'avoir faite? Le bruit du tambour et de la trompette s'est fait entendre, et le soldat négligent n'a pas préparé son bagage. L'aurore est levée, et les yeux du voyageur paresseux ne sont pas encore ouverts. Veux-tu ressembler à ces insensés? Celui qui étoit venu a commencé un édifice, et il a passé; un autre le continuoit, lorsqu'il a passé; un troisième s'occupoit aussi du monument de vanité, lorsqu'il a passé comme les premiers. L'opiniâtreté de ces hommes, dans une chose de néant, ne doit-elle pas te faire rougir? Tu ne prendrois

pas un homme trompeur pour ton ami, et tu ne vois pas que rien ne trompe comme le monde! Le monde s'en va, la mort entraîne indistinctement le méchant et le bon; mais la récompense attend celui-ci. L'infortuné, c'est celui qui va mourir sans se repentir. Repens-toi donc, amende-toi, hâte-toi de déposer dans ton sépulcre la provision de ton voyage. Le moment presse; la vie est comme la neige : à la fin du mois d'août, qu'en est-il resté sur la terre? Il est tard, mais tu peux encore si tu veux, si tu ne permets pas aux charmes de la volupté de te lier. Allons, Sadi, secoue-toi. »

Le poëte ajoute : « J'ai pesé mûrement ces choses; j'ai vu que c'étoit la vérité, et je me suis retiré dans un lieu solitaire. J'ai abandonné la compagnie des hommes; j'ai effacé de mon esprit tous les discours frivoles que j'avois entendus. Je me suis proposé de ne rien dire à l'avenir d'inutile, et j'avois formé cette résolution en moi-même, et je m'y conformois, lorsqu'un ancien camarade, avec qui j'avois été à la Mecque sur un même chameau, fut conduit en mon ermitage. C'étoit un homme d'un caractère serein et d'un esprit plein d'agrément. Il chercha à m'engager de conversation. Inutilement : je ne proférai pas une parole. Dans les momens qui suivirent, si j'ouvris la bouche, ce fut pour lui révéler mon dessein de passer ici, loin des hommes, tranquille, obscur, ignoré,

le peu qui me restoit de jours à vivre, adorant Dieu dans le silence, et ordonnant toutes mes actions à la dernière; mais l'ami séduisant me peignit avec tant de douceur et de force l'avantage d'ouvrir son cœur à l'homme de bien, lorsqu'on l'avoit rencontré, que je me laissai persuader. Je descendis avec lui dans mon jardin; c'étoit au printemps : les roses étoient écloses, l'air étoit embaumé du parfum qu'elles exhalent sur le soir. Le jour suivant, nous allâmes nous promener et converser dans un autre jardin. Il étoit aussi planté de roses et embaumé de leur parfum; nous y passâmes la nuit. Au point du jour, mon ami se mit à cueillir des roses, et il en remplissoit son sein. Je le regardois, et son amusement m'inspiroit des pensées sérieuses; je me disois : Voilà le monde, voilà ses plaisirs, voilà l'homme, voilà la vie, et je méditois un ouvrage que j'appellerois *le Rosier*, et je confiai cette idée à mon ami, et il l'approuva, et je commençai mon ouvrage, qui fut achevé avant que les roses ne fussent fanées dans le sein de mon ami. »

Les Sarrasins ont des maximes d'une énergie et d'une délicatesse peu communes. Aucune nation n'est aussi riche en proverbes; leurs fables sont d'une simplicité qui me charme.

Voilà, mon amie, ceux avec qui je converse de-

puis quelques jours. Auparavant c'étoit avec les Phéniciens, auparavant avec les habitans du Malabar, auparavant avec les Indiens.

J'ai vu toute la sagesse des nations, et j'ai pensé qu'elle ne valoit pas la douce folie que m'inspiroit mon amie. J'ai entendu leurs discours sublimes, et j'ai pensé qu'une parole de la bouche de mon amie porteroit dans mon âme une émotion qu'ils ne me donnoient pas. Ils me peignoient la vertu, et leurs images m'échauffoient ; mais j'aurois encore mieux aimé voir mon amie, la regarder en silence et verser une larme que sa main auroit essuyée ou que ses lèvres auroient recueillie. Ils cherchoient à me décrier la volupté et son ivresse, parce qu'elle est passagère et trompeuse, et je brûlois de la trouver entre les bras de mon amie, parce qu'elle s'y renouvelle quand il lui plaît, et que son cœur est droit, et que ses caresses sont vraies. Ils me disoient : « Tu vieilliras, » et je répondois en moi-même : « Ses ans passeront avec les miens. — Vous mourrez tous deux, » et j'ajoutois : « Si mon amie meurt avant moi, je la pleurerai, et serai heureux la pleurant. Elle fait mon bonheur aujourd'hui ; demain elle fera mon bonheur, et après-demain, et après-demain encore, et toujours, parce qu'elle ne changera point, parce que les dieux lui ont donné le bon esprit, la droiture, la sensibilité, la franchise, la vertu, la vérité, qui ne

change point. » Et je fermai l'oreille aux conseils austères des philosophes; et je fis bien, n'est-ce pas, ma Sophie?

XXVII

Au Grandval, le 2 novembre 1759.

Le père Hoop nous a quittés; mais, en revanche, il nous est arrivé une dame. Elle n'est point mal de figure. A juger par le son de sa voix, le tour de ses idées et le ton de son expression, elle a du naturel dans l'esprit et de la douceur dans le caractère. Je suis fort trompé, ou elle a déjà bien souffert, quoiqu'elle soit jeune. Ceux qui ont éprouvé la peine ont un signe auquel ils se reconnoissent.

Les dernières nouvelles qu'on nous a apportées de Paris ont rendu le baron soucieux. Il a des sommes considérables placées dans les papiers royaux... Il disoit à sa femme : « Écoutez, ma femme, si cela continue, je mets bas l'équipage, je vous achète une belle capote avec un beau parasol, et nous bénirons toute notre vie M. de Silhouette, qui nous a délivrés des chevaux, des laquais, des cochers, des femmes de chambre, des cuisinières,

des grands dîners, des faux amis, des ennuyeux et de tous les autres priviléges de l'opulence..... » Et moi je pensois que pour un homme qui n'auroit ni femme, ni enfant, ni aucun de ces attachemens qui font désirer la richesse, et qui ne laissent jamais de superflu, il seroit presque indifférent d'être pauvre ou riche. Pauvre, on s'expatrieroit, on subiroit la condamnation ancienne portée par la nature contre l'espèce humaine, et l'on gagneroit son pain à la sueur de son front... Ce paradoxe tient à l'égalité que j'établis entre les conditions et au peu de différence que j'émets, quant au bonheur, entre le maître de la maison et son portier... Si je suis sain d'esprit et de corps, si j'ai l'âme honnête et la conscience pure, si je sais distinguer le vrai du faux, si j'évite le mal et fais le bien, si je sens la dignité de mon être, si rien ne me dégrade à mes propres yeux, si, loin de mon pays, je suis ignoré des hommes dont la présence me feroit peut-être rougir, on peut m'appeler comme on voudra, *milord* ou *sirrah* (sirrah, en anglois, c'est un faquin en françois, la qualité qu'un petit-maître en humeur donne à son valet). Faire le bien, connoître le vrai, voilà ce qui distingue un homme d'un autre : le reste n'est rien. La durée de la vie est si courte, ses vrais besoins sont si étroits, et, quand on s'en va, il importe si peu d'avoir été quelqu'un ou personne! Il ne faut à la fin qu'un

mauvais morceau de toile et quatre planches de sapin... Dès le matin, j'entends sous ma fenêtre des ouvriers. A peine le jour commence-t-il à poindre qu'ils ont la bêche à la main, qu'ils coupent la terre et roulent la brouette. Ils mangent un morceau de pain noir, ils se désaltèrent au ruisseau qui coule; à midi, ils prennent une heure de sommeil sur la terre; bientôt ils se remettent à leur ouvrage. Ils sont gais, ils chantent; ils se font entre eux de bonnes grosses plaisanteries qui les égayent; ils rient. Sur le soir, ils vont retrouver des enfans tout nus autour d'un âtre enfumé, une paysanne hideuse et malpropre, et un lit de feuilles séchées, et leur sort n'est ni plus mauvais ni meilleur que le mien... Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune : dites-moi, le temps présent vous paroît-il plus dur que le temps passé? Je me suis tourmenté toute la matinée à courir après une idée qui m'a fui... Je suis descendu triste; j'ai entendu parler des misères publiques; je me suis mis à une table somptueuse sans appétit : j'avois l'estomac chargé des alimens de la veille; je l'ai surchargé de la quantité de ceux que j'ai mangés; j'ai pris un bâton et j'ai marché pour les faire descendre et me soulager; je suis revenu m'asseoir à une table de jeu et tromper des heures qui me pesoient. J'avois un ami dont je n'entendois point parler; j'étois loin d'une amie que je regrettois. Peines à la campa-

gne, peines à la ville, peines partout. Celui qui ne connoît pas la peine n'est pas à compter parmi les enfans des hommes... C'est que tout s'acquitte, le bien par le mal, le mal par le bien, et que la vie n'est rien.

Nous irons peut-être demain au soir ou lundi matin passer un jour à la ville : je verrai donc cette amie que je regrettois ; je recouvrerai donc cet ami silencieux dont je n'entendois point parler. Mais je les perdrai le lendemain, et plus j'aurai senti le bonheur d'être à côté d'eux, plus je souffrirai de m'en séparer. C'est ainsi que tout va : tournez-vous, retournez-vous, il y aura toujours une feuille de rose pliée qui vous blessera... J'aime ma Sophie ; la tendresse que j'ai pour elle affoiblit à mes yeux tout autre intérêt. Je ne vois qu'un malheur possible dans la nature, mais ce malheur se multiplie et se présente à moi sous cent aspects. Passe-t-elle un jour sans m'écrire, qu'a-t-elle? seroit-elle malade ? Et voilà les chimères qui voltigent autour de ma tête et qui me tourmentent. M'a-t-elle écrit, j'interpréterai mal un mot indifférent, et je suis aux champs. L'homme ne peut ni améliorer ni empirer son sort : son bonheur et sa misère ont été circonscrits par un astre puissant. Plus d'objets, moins de sensibilité pour chacun ; un seul, tout se rassemble sur lui : c'est le trésor de l'avare...

Mais je m'aperçois que je digère mal et que

toute cette triste philosophie naît d'un estomac embarrassé. Crapuleux ou sobre, mélancolique ou serein, Sophie, je vous aime également; mais la couleur du sentiment n'est pas la même... On est allé à Charenton vous porter un volume de moi et chercher une ligne de vous. En attendant, je piétine et je maudis la longueur du messager. Amour et mauvaise digestion. J'ai beau dire : « Ce coquin s'est amusé dans un cabaret; il n'a pu voir une couronne de lierre pendue à une porte sans entrer », je ne m'en crois pas moi-même. Qu'est-ce donc que cette raison qui siége là, que rien ne corrompt, qui m'accuse et qui absout mon valet? Est-ce qu'on est sage et fou dans un même instant?

Je n'ai presque rien fait aujourd'hui; la matinée s'est échappée je ne sais comment, et je vous écris un mot ce soir pour me raccommoder avec moi-même. Je n'aurai pas perdu la journée, si j'en ai employé un quart d'heure à causer avec vous. Adieu, ma Sophie! A demain au soir ou à lundi matin, s'il fait beau et si les projets du baron ne se dérangent point. Gardez-moi les lettres de votre sœur, et, quand vous lui écrirez, ne m'oubliez pas. Serrez la main pour moi à M. de Prisye. Présentez mon dévouement et mon respect à Mlle Boileau. Laissez-moi oublier de votre mère, puisque c'est son projet. Mais voilà notre nouvelle arrivée qui passe en chantant par mon corridor. Il

me semble qu'elle a de la voix. Adieu, mon amie! Soyez toujours bien sage. Pour moi, je suis les conseils que je donne. Je vous l'ai dit souvent, et plus je vais, mieux je sens que je vous l'ai bien dit: il n'y a et il n'y aura jamais qu'une femme au monde pour moi. Et cette femme, qui est-elle? C'est ma Sophie; c'est elle qui pense à moi, mais qui ne m'écrit point, car voilà mon messager revenu de Charenton sans lettres. J'ai de l'humeur; je vais me coucher de peur de gronder mal à propos et de mériter toutes les épithètes que je donnerois à mon valet : car, après tout, ce n'est pas sa faute si l'on n'écrit point à Paris et si cela me fâche.

XXVIII

Au Grandval, le 3 novembre 1759.

LES *IL FAUT*

Il faut penser : sans quoi l'homme devient,
Malgré son âme, un franc cheval de somme.
Il faut aimer : c'est ce qui nous soutient,
Car, sans aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps
Pour son bonheur on écoute, on consulte,
Qui sache rendre à notre âme en tumulte
Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.

Il faut le soir un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on puisse en repos
Goûter gaîment les bons mets, les bons mots,
Et sans être ivre il faut sortir de table.

Il faut la nuit dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que notre cœur adore,
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y songer encore.

Mes chers amis, convenez que voilà
Ce qui seroit une assez douce vie.
Ah! dès le jour que j'aimai ma Sylvie,
Sans plus chercher, j'ai trouvé tout cela.

A la place de ma Sylvie, mettez ma Sophie, si vous voulez. Ces vers m'ont paru jolis, et je vous les envoie pour vous, pour Mme Le Gendre et pour madame votre mère. J'ai vu la réponse que vous avez faite à un certain billet. Elle a ajouté ce qui manquoit à ma peine! Il seroit bien plus simple de me dire : « Le sentiment que j'avois est usé; j'ai pesé la peine et le plaisir... et le plaisir m'a paru léger. Comme je n'aimois plus, j'ai

conçu que ma sœur avoit raison. Je vous estimerai toujours. » Et j'entendrois tout cela bien mieux que : « Je ne veux point le gêner, je ne veux point l'être; je n'empêche point qu'il saisisse l'amusement qui se présente, et j'espère qu'il approuvera que je le cherche. » On a tant d'indulgence quand on n'a plus d'amour! Avec l'habitude que vous avez de regarder au fond de votre âme, voilà ce que vous y devez voir; avec l'habitude de dire ce que vous voyez, c'est ainsi que vous auriez dû me parler. Si vous saviez le mal que vous m'avez fait!... Mais, quand vous le sauriez, qu'est-ce que cela vous feroit? Je ne rappellerois point en vous des sentimens qui n'y sont plus, et j'éloignerois peut-être une vérité qu'il faudra pourtant que je sache. Parlez-moi vrai, n'est-ce pas que vous n'aimez plus?

XXIX

A Paris, le 15 janvier 1760.

Il est neuf heures sonnées. Je perds l'espérance de vous voir. J'ai lu toutes les lettres de notre sœur, qui m'ont fait grand plaisir. Voilà un

griffonnage qu'elles m'ont suggéré. Vous le lui enverrez, si vous croyez qu'il en vaille la peine. Je m'en retournerai donc sans vous avoir embrassée; je remporterai l'envie de vous faire une petite caresse. Il y a cependant longtemps que je l'ai, cette envie, et qu'elle me peine. Adieu, portez-vous bien; aimez-moi comme je vous aime. Je ne sais quand je vous verrai. Demain j'ai un rendez-vous d'affaires à six heures du soir. Dimanche je vais dîner à l'École militaire, où je devois dîner jeudi; mais nous en fûmes rappelés dans la matinée par l'accouchement de Mme d'Holbach, qui nous a donné une petite créature un mois plus tôt qu'elle n'étoit attendue. Lundi je suis invité, je ne sais où, à une représentation d'une tragédie de M. de Ximènes. Grimm exige que j'aille avec lui. Je ferai de mon mieux pour vous apercevoir dans cet intervalle; mais de quoi me plains-je? Depuis un mois fais-je autre chose que de vous apercevoir? Cela me paroît dur. Je ne me fais point, je ne me ferai jamais à l'austérité de ce régime. Pour le coup, votre mère a trouvé le secret de nous désespérer... Je m'en console un peu en imaginant qu'elle ne s'en doute pas. Bonsoir, bonsoir, voilà dix heures à votre pendule, c'est-à-dire neuf heures et demie au moins par toute terre.



XXX

A Paris, le 1er juillet 1760.

Jè ne sais pas précisément combien il y a de temps que je vous ai vue; mais ce temps m'a bien duré! Je ne sais pas précisément ce que j'ai fait : si j'avois fait quelque chose qui m'eût intéressé, je m'en souviendrois. Je venois passer aujourd'hui la journée avec vous. Il étoit environ cinq heures; vous veniez de sortir; vous étiez toutes allées à *Spartacus*. Quand vous ne m'auriez pas attendu, cette pièce ne vous aura pas fait grand plaisir: on n'y est ni transporté d'admiration, ni ému d'une commisération forte, ni touché d'horreur. On ne sait pour qui s'intéresser. Ce n'est ni pour le consul, ni pour sa fille, ni pour Noricus, ni pour les Romains, ni pour Spartacus : il ne court aucun péril. Il y a des événemens, mais ils ne sont pas enchaînés. Par exemple, au premier acte, Noricus est jaloux de Spartacus; les Romains forcent la

mère de Spartacus à se tuer; on prend la fille de Crassus. Le poëte pouvoit tout aussi bien commencer par où il a fini, et finir par où il a commencé. En se défaisant, tout en commençant, de la mère de Spartacus, et en renvoyant la fille de Crassus, il s'est privé des seules ressources de pathétique qu'il pouvoit avoir. Lorsqu'il a rendu Émilie à son père, à la fin du second acte ou du troisième, la pièce est finie. Faire revenir le consul comme père d'Émilie et comme député du sénat, c'est une espèce de pléonasme déplaisant. La fille du consul sortir de la maison de son père et entrer dans un camp ! Il eût fallu bien du génie pour pallier l'indécence de cette action. N'est-il pas aussi bien étrange que Crassus trouve sa fille à l'entrée de la tente de Spartacus sans en être surpris? Et cette fille qu'on vient de prendre à la fin du premier acte et qui n'en est non plus émue au commencement du second que si elle étoit en sûreté dans Rome ! Je trouve qu'il n'y a point de jugement dans la conduite, rien de sublime dans les détails. Le seul moment où l'on soit affecté, c'est celui où Spartacus demande pardon à Noricus de l'injure qu'il lui a faite. Mais à quoi cela tient-il? Qu'est-ce que cela fait à l'action? Il y a du mérite à avoir imaginé la déclaration d'Émilie à Spartacus. Le dénoûment a déplu, parce que c'est, je crois, une imitation de la mort d'Aria et de Pœtus. Je ne

blâme pas qu'on cherche son dénoûment dans l'histoire : alors il est impossible qu'il soit faux; mais il ne faut pas que le spectateur s'aperçoive de cet emprunt. Il se rappelle le trait historique, et il n'est plus étonné. Il y a une scène entre Spartacus et Crassus, député des Romains, dont le commencement m'a paru dialogué : c'est l'endroit où Spartacus répond à l'offre qu'on lui fait d'une place au sénat :

> Au temps des Scipions j'aurois pu l'accepter.

Vous venez me proposer des conditions : c'est, ce me semble, prendre le rôle du vainqueur. Que parlez-vous de sénat? C'est à moi de décider s'il doit encore y avoir un sénat ou non. Le poëte a beaucoup travaillé; mais il n'avoit pas le génie, sans lequel le travail coûte beaucoup et ne produit rien. Je vous dirois encore là-dessus beaucoup d'autres choses, mais vous les aurez senties comme moi. Pourquoi Crassus ne voit-il pas sa fille avant Spartacus? Croyez-vous que cette scène n'eût pas été très-intéressante ? Le poëte a tout sacrifié au rôle de Spartacus, et en cela il a bien fait; mais il ne s'est pas aperçu que ce n'étoit pas assez de le montrer grand, il falloit encore le montrer malheureux. Vous ajouterez à cela tout ce qu'il vous plaira.

J'avois espéré que vous n'entendriez pas la petite

pièce; mais je vois que je me suis trompé. Je ne vous verrai donc qu'un instant. Bonsoir, mon amie. J'ai encore eu de la tracasserie d'auteur jusque par-dessus les oreilles depuis que je ne vous ai vue. Imaginez qu'avant-hier, au moment que j'étois incertain si j'irois dîner chez le baron, où je n'ai pas paru depuis quinze jours, ou au Jardin du Roi, où j'étois invité avec mon évêque, Le Breton m'a enlevé pour aller travailler chez lui depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir. C'est toujours la maudite histoire de nos planches. Ces commissaires de l'Académie sont revenus sur leur premier jugement : ils s'étoient arraché les yeux à l'Académie, ils se sont dit hier toutes les pouilles de la halle. Je ne sais ce qu'ils auront fait aujourd'hui. Cela m'ennuie beaucoup, presque autant que de vous attendre après avoir été longtemps sans vous voir. J'espère vous voir et vous aimer demain un petit moment dans la matinée; je serois trop content si je pouvois me promettre de venir passer avec vous un petit reste de soirée; mais, si je quitte le baron, comment prendra-t-il cela? O la sotte vie que je mène! A quoi me sert donc d'aimer et d'être aimé? Mlle Clairet m'a dit que madame votre mère étoit malade, et moi j'ai demandé tout de suite : « Et mademoiselle? » Qu'elle avoit eu l'estomac dérangé, et j'ai ajouté : « Et mademoiselle? » Mais

j'entends une voiture. Dieu veuille que ce soit la vôtre! Il est neuf heures sonnées, et je meurs de froid aux pieds. Je vais me chauffer en vous attendant et donner au diable toutes les tragédies, toutes les comédies du monde. C'est mercredi qu'il falloit y aller. Nous y étions, Grimm et moi. Je parcourois toutes les secondes avec une lorgnette; mais je n'y voyois point ce que j'y cherchois.

XXXI

A Paris, le 2 août 1760.

Je conçois, mon amie, qu'il n'y a aucune espérance de vous voir ce soir. Je ne vins point hier parce que j'avois été invité, la semaine passée, par le comte Oginski, à l'entendre jouer de la harpe, ce qui se fit hier en secret : nous n'étions que Mme d'Épinay, le comte et moi. Je ne connoissois point cet instrument. C'est un des premiers que les hommes ont dû inventer. Rien n'est plus simple que des cordes tendues entre trois morceaux de bois. Le comte en joue d'une légèreté étonnante. Il ne laisse pas imaginer, par l'extrême facilité qu'il a, qu'il exécute les morceaux les plus difficiles. La

harpe me plaît; elle est harmonieuse, forte, gaie dans les dessus, triste et mélancolique dans le bas, noble partout, du moins sous les doigts du comte, mais moins pathétique que la mandore : c'est peut-être que le comte Oginski, jeune, badin, folâtre, n'a pas encore le goût des chants tendres et touchans, et malheureusement ce sont les seuls qui m'émeuvent, m'agitent et m'enlèvent à moi-même. Le comte vint à sept heures; il joua pour nous trois jusqu'à dix. A dix survinrent les acteurs différens d'un concert arrangé qui a duré jusqu'à trois heures du matin. Vous vous doutez bien que je ne restai pas. J'étois couché entre dix et onze. Je venois ce soir vous rendre compte de mon temps, et je ne vous trouve pas. Cela me fâche un peu; mais qu'y faire? Demain je vous verrai sûrement dans la matinée, et dans la soirée si je le peux. Vous auriez bien dû me dire un mot de votre santé. Bonsoir, ma tendre amie. A demain. J'aime à croire que vous n'avez point été indisposée; j'ai bien des choses à vous dire : n'oubliez pas de m'en faire ressouvenir. Mais où êtes-vous à l'heure qu'il est, qu'il ne fait plus de jour pour écrire ni apparemment pour choisir des étoffes ?

XXXII

Paris, le 31 août 1760.

Voici ma quatrième. La première m'a fort inquiété. J'ai cru qu'elle avoit été interceptée, et par qui encore? Vous l'avez reçue à Châlons. Les deux suivantes vous ont été écrites, à Vitry, à l'adresse de M. de M***: l'une sous le contre-seing de M. de Courteilles, où je vous souhaitois une bonne fête et vous priois de m'indiquer comment et par quelle voie je vous ferois passer sûrement le petit bouquet que je vous avois destiné; l'autre tout simplement par la poste, où je vous rendois compte de ma vie depuis le jour que je vous ai perdue. Hier, samedi au soir, Damilaville m'envoya vos n°s 4 et 5. Croyez-vous que, par le besoin que j'ai d'entendre parler de vous, je ne conçoive pas tout celui que vous avez d'entendre parler de moi? Je ne serois pas assez aimé si les jours de poste n'étoient pas pour vous et pour moi des jours de fête, et je n'aimerois pas assez. Mais, puisqu'il est si doux pour nous de nous écrire, puisque c'est la seule consolation que nous puissions avoir, puisque ce reste de commerce doit nous tenir lieu de tout pendant deux mois au moins, tâ-

chons, s'il se peut, de mettre quelque arrangement dans notre correspondance. Comme vous vous êtes servie alternativement de l'adresse de M. Grimm et de celle de M. Damilaville, quand je ne trouve rien sur le quai des Miramionnes, je cours vite rue Neuve-du-Luxembourg. L'intervalle est honnête, du cul-de-sac de l'Orangerie à la porte Saint-Bernard; cependant je ne regrette jamais mes pas, et si quelquefois je me sens fatigué, c'est quand je reviens les mains vides. Tout bien considéré, mon amie, je crois qu'il vaut mieux s'en tenir pour quelque temps à la seule adresse de Damilaville. M. Grimm est à la Chevrette. Qu'il seroit heureux là, si on lui envoie de Paris toutes les lettres qui viennent à son adresse! Les miennes pourroient aisément suivre les siennes, et ce petit voyage les retarder pour moi d'un ou de deux jours: or, il ne faut pas que cela soit. Vous vous portez donc bien? Point de mal au sein? plus d'enflure aux jambes? plus de lassitude? Cela est bien heureux. Conservez-moi cette santé. J'espère, moi, que j'en aurai de reste pour mon travail et pour mes peines, et que vous me trouverez à votre retour fort amoureux et fort tendre. Je ne reprendrai pas l'histoire de mes momens que je ne sache si ce que je vous en ai écrit vous est parvenu. Il paroît une foule de petits papiers satiriques que je vous ferai passer, lorsque vous aurez le temps de

vous asseoir dans votre solitude et d'y souhaiter des nouvelles du monde que vous avez quitté. Je vous en recueillerai de toutes couleurs; j'y ajouterai toutes nos bagatelles courantes, et j'espère vous donner auprès de vos oisifs circonvoisins toute l'importance que vous ambitionnez. Je vous dirai, par exemple, en attendant, qu'il y a ici un enfant de cinq ans au plus qu'on promène de maison en maison, d'académie en académie, qui entend passablement le grec et le latin, qui sait beaucoup de mathématiques, qui parle sa langue à merveille et qui a une force de jugement peu commune : vous en jugerez par sa réponse à M. l'évêque du Puy. Il lui fut présenté à table. Le prélat, après quelques momens d'entretien, prit une pêche et lui dit : « Mon bel enfant, vous voyez bien cette pêche? je vous la donnerai si vous me dites où est Dieu. — Et moi, Monseigneur, lui répondit l'enfant, je vous en promets douze plus belles si vous pouvez me dire où il n'est pas. » Je serois désolé que ce prodige m'appartînt : cela sera, à l'âge de quinze ans, mort ou stupide.

D'Alembert a prononcé, à la clôture de l'Académie française, un discours sur la poésie, fort blâmé des uns, fort loué des autres. On m'a dit que l'*Iliade* et l'*Énéide* y étoient traitées d'ouvrages ennuyeux et insipides, et la *Jérusalem délivrée* et *la Henriade* préconisées comme les deux seuls

poëmes épiques qu'on pût lire de suite. Cela me rappelle ce froid géomètre qui, las d'entendre vanter Racine, qu'il ne connoissoit que de réputation, se résolut enfin à le lire. A la fin de la première scène de *Psyché* : « Eh bien! dit-il, qu'est-ce que cela prouve? »

Il paroît une Épître de Satan et de Voltaire. Je ne vous en dis rien : vous la verrez et les autres brochures du jour. Si le marquis de Ximènes me tient parole, j'espère vous faire passer, acte par acte, ou peut-être tout à la fois, la tragédie de *Tancrède*. Vous voyez, chère amie, avec quelle exactitude je me conforme à vos intentions ; il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous trouve fort aimable en province. Je ne vous parlerai plus de l'histoire de mon cœur que quand les anecdotes de la ville me manqueront. Vous mériteriez bien que je fermasse cette lettre sans vous dire seulement que je vous aime; mais je ne saurois. Ne m'en sachez point de gré : c'est pour moi et non pour vous que je vous dis que je vous aime de toute mon âme, que vous m'occupez sans cesse, que vous me manquez à tout moment, que l'idée que je ne vous ai plus me tourmente même quelquefois à mon insu. Si d'abord je ne sais ce que je cherche, à la réflexion je trouve que c'est vous; si je veux sortir sans savoir pourtant où aller, à la réflexion je trouve que c'est où vous étiez ; si je suis avec des

gens aimables et que je sente l'ennui me gagner malgré moi, à la réflexion je trouve que c'est que je n'ai plus l'espérance de vous voir un moment, et que c'étoit apparemment cette espérance qui me rendoit le temps supportable. Je vous en dirois bien davantage, mais vous n'êtes pas digne seulement de savoir ceci, que j'avois bien résolu de vous celer. Ma mie, n'allez pas au moins avoir la bêtise de prendre une plaisanterie au sérieux. Vous m'êtes chère, et, si vous imaginez quelque moyen d'abréger l'éternité de votre campagne, apprenez-le-moi vite, afin que je vous satisfasse. Si je pouvois vous assoupir d'un sommeil de deux mois, je le ferois d'autant plus volontiers que le pouvoir de vous envoyer le sommeil supposeroit un peu celui de vous faire faire des rêves, et que vous en feriez de jolis, rarement pourtant. Pour Dieu, dites-moi si vous avez reçu mes lettres; dites-moi comment je vous enverrai votre boîte. Adieu.

XXXIII

Paris, le 2 septembre 1760.

J'attendois ce soir un mot de vous qui me rassurât sur le sort de mes deux dernières lettres. Il est sept heures : on a ouvert ici les dépêches, et il n'y a rien chez M. Grimm. Que faut-il que je pense ? La curiosité, la méchanceté, l'infidélité, des contre-temps, que sais-je ? quoi encore ? Tout s'oppose donc à la douceur de notre commerce, et nous ravit le seul bien qui nous reste, l'unique consolation que nous ayons et qui nous est si nécessaire ! Je vous ai envoyé l'*Épître du Diable;* je vous envoie *Tancrède,* qu'on joue demain. Si vous croyez que cette lecture puisse amuser quelques heures notre chère sœur, faites-lui-en ma cour ; ne m'oubliez jamais auprès d'elle, ni auprès de madame votre mère.

Je reçois à présent le nº 7, et je n'apprends rien de mes lettres ; voici pourtant la cinquième. Ces délais me désespèrent, mais il faut espérer que la personne qui a mis à la poste la lettre que je lis vous rapportera un paquet des miennes. Non, chère amie, tranquillisez-vous : il ne m'est rien arrivé de fâcheux depuis votre départ. Vos in-

quiétudes sont les seules peines nouvelles que j'aie ressenties. Je n'ai point écrit à Châlons : votre mère avoit dit en ma présence qu'elle ne vouloit pas y séjourner plus de vingt-quatre heures. J'ai cru pouvoir compter sur la fermeté avec laquelle elle refusoit un jour de plus à Mme Le Gendre, qui la sollicitoit bien tendrement. Vous avez bien fait de consulter votre goût et votre santé sur la promenade qu'on vous proposoit. Continuez, mettez-vous à votre aise, à présent que vous en avez des raisons ou des prétextes, afin qu'on y soit tout accoutumé dans la suite, et qu'on perde peu à peu le droit de vous mener à la lisière : n'y a-t-il pas assez longtemps qu'on abuse de vous? Aimez votre mère, supportez ses humeurs, prêtez-vous à toutes ses fantaisies, allez au-devant de ses goûts, faites par raison tout ce que l'estime vous inspireroit; mais conservez-vous. Supposons que la fatigue du voyage vous eût brisée et que vous fussiez restée entre la vie et la mort dans quelque misérable chaumière, croyez-vous que votre condescendance déplacée n'eût pas été autant à blâmer que l'inadvertance ou la dureté des autres? Vous faites tout ce que vous pouvez pour me réconcilier avec votre sœur : cela est fort bien ; mais répondez-moi. Vous dirai-je, comme vous disoit votre mère dans une autre circonstance : « Répondez-moi avec cette belle franchise que vous professez? » Si

la petite Émilie eût été réduite dans un état pareil au vôtre, auroit-elle jamais souffert qu'on la déplaçât de son lit? On a cherché à contrister madame votre mère, au hasard de vous faire périr. Ma bonne amie, laissons tout cela.

Mais, à propos du pauvre Vialet, seriez-vous une femme à m'excuser auprès de lui? Croiriez-vous bien que je n'ai pas encore répondu à sa confiance? Je le ferai, mais il faut que j'aie la tête plus libre; et puis, je serai vrai; mais le moyen de rien dissimuler et de ne pas empirer son mal? Dites-lui tout ce que vous voudrez, promettez-lui une réponse de ma part, et cherchez tout ce qui pourra lui faire pardonner mon silence.

Vous vous plaignez des lieux que vous habitez, des occupations qui prennent votre temps, des gens que vous voyez; et croyez-vous qu'on soit mieux ici? Non, chère amie, tout y est aussi mal que là-bas, parce que vous n'êtes pas ici, parce que je ne suis pas là-bas. Rien ne manqueroit où vous êtes, je n'aurois rien à désirer où je suis, si j'y étois, si vous y étiez. Comptons les jours écoulés, et tâchons d'oublier ceux qui sont encore à passer, vous loin de moi, moi loin de vous. Le discours de votre sœur à madame votre mère est excellent; mais elle se fera haïr. Combien de gens avec qui nous n'avons jamais eu d'autres torts que d'avoir remarqué leurs sottises!

Il n'y a plus d'apparence que je reprenne mon journal; il vaut mieux que je l'achève ici en quatre mots. J'ai vu d'Argental, qui m'a encore parlé du projet des comédiens sur *le Père de Famille*. J'ai dîné avec l'abbé Sallier, chez moi; madame a très-bien fait les honneurs, elle a même dit à l'abbé un mot assez plaisant. Mme d'Épinay et M. Grimm sont venus aujourd'hui à Paris. Le projet étoit d'assister à la première représentation de *Tancrède;* mais un mal de dents a tout dérangé. On s'en retournera vendredi à la Chevrette avec une dent de moins, au lieu d'aller au Grandval; pour moi, je resterai : on désespère de m'avoir, et je ne m'engage pas trop. Je travaille beaucoup moins cependant que je n'espérois : mes collègues me font enrager par leurs lenteurs.

Adieu, ma tendre amie, vous me rendez justice; tout ce qui est autour de vous peut changer, excepté mes sentimens : ils sont à l'épreuve du temps et des événemens. Quand mon estime croît pour vous de jour en jour, dites, est-il possible que ma tendresse diminue? Je disois autrefois à une femme que j'aimois et en qui je découvrois des défauts : « Madame, prenez-y garde, vous vous défigurez dans mon cœur; il y a là une image à laquelle vous ne ressemblez plus : si vous n'êtes plus celle qui m'engageoit malgré moi, je cesserai d'être ce que je suis. » Si j'avois à dire de ma Sophie, ce

seroit ceci : « Plus je vis avec elle, plus je lui vois de vertus, plus elle s'embellit à mes yeux, plus je l'aime, plus elle m'attache; et puis il y a bientôt cinq ans que je lui prouve que le système de sa sœur est faux. » Patience, chère amie, patience! ils reviendront ces momens où vous reverrez mon ivresse, où je vous forcerai de prononcer au fond de votre cœur que les faveurs d'une honnête femme sont toujours précieuses, et que c'est elle dont les charmes ne passent jamais. Adieu, adieu. Le 2 septembre, le jour de la naissance du joli enfant. Que n'est-il de vous! Adieu encore une fois.

XXXIV

Paris, le 5 septembre 1760.

Je ne sais comment cela se fait, mais vous avez encore trois ou quatre de mes lettres à recevoir, et toutes les vôtres me viennent deux à deux. Ce dérangement double mon plaisir quand on me les remet, et mon impatience quand je les attends. Je ne saurai donc jamais exactement comment ce voyage s'est fait? Dites-moi de votre santé ce qu'il vous plaira, je n'y saurois avoir de foi : ne lisois-je

pas que vous êtes encore enrhumée et que vous n'avez pas assez de voix pour lire haut? Ne craignez rien de Damilaville : c'est un homme qui fait tout bien. Continuez de vous servir de cette voie, mais rassurez-moi sur votre M. Gillet. Je n'ai pas encore été à portée de faire entendre à M. Bucheley qu'il avoit été joué par ses collègues : cela se fera. Je suis charmé que la situation de M. Desmarets ne soit pas aussi mauvaise que je me plaisois à la peindre. J'ai voulu vous faire entendre de M. de Saint-Geny que sa santé étoit déplorable, et que ses camarades, dont il est aimé, et ses supérieurs, qui l'estiment, le regrettent comme un sujet excellent qu'ils ont peu de temps à garder. Mon amie, ce sont les bons qui s'en vont et les méchans qui restent. Prenez garde à vous.

Voici un *si* que je n'entends pas; il vient à la suite des soins que votre sœur a pris de vous : achevez-moi cette phrase sans dissimuler.

Il y avoit un temps infini que je n'avois vu ni Mme d'Épinay ni M. Grimm, lorsque M. Grimm est venu pour voir *Tancrède,* et Mme d'Épinay pour se faire arracher une dent. Le hasard a voulu que j'assistasse à l'opération le matin, et la complaisance m'a conduit au spectacle l'après-midi. Je vous entretiendrai de cela, si j'en ai le temps.

Je n'ai plus d'idée ni des *Fastes*, ni des *Tristes*, ni des *Héroïdes* d'Ovide ; quant à ses *Métamor-*

phoses, elles m'ont toujours fait plaisir : il y a du feu, de l'imagination, de la passion, et de temps en temps des choses sublimes. Voyez la dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille : Euripide, Sophocle, Homère et Virgile n'auroient pas mieux fait. C'est aussi une belle chose que la tête d'Orphée portée sur les flots de l'Hèbre, sa langue qui fait encore des efforts pour prononcer le nom d'Eurydice, et les ondes qui frappent les cordes de sa lyre et qui en tirent je ne sais quoi de tendre et d'harmonieux que les rivages répètent et dont les forêts retentissent. Ne viendra-t-il jamais ce temps où je serai tout à ma Sophie et à ces hommes divins, alternativement occupé de vous aimer et de les lire ? Un beau morceau d'éloquence, un bel écart de poésie, un regard, un sourire, un mot doux de ma Sophie, peuvent m'enivrer presque également. Tout ce qui porte un caractère de vérité, de grandeur, de fermeté, d'honnêteté, me touche et me transporte.

Je vais reprendre mon journal depuis ma dernière lettre. J'étois venu ici, je vous avois écrit, il étoit tard. Damilaville m'invita à souper chez lui, j'acceptai ; je suis un glouton : je mangeai une tourte entière ; je mis là-dessus trois ou quatre pêches, du vin ordinaire, du vin de Malaga, avec une grande tasse de café. Il étoit une heure du matin quand je m'en retournai : je brûlois dans

mon lit, je ne pus fermer l'œil; j'eus l'indigestion la mieux conditionnée. Je passai la journée à prendre du thé. Le lendemain je me trouvai assez bien pour aller à *Tancrède*. Voici ce que j'en ai jugé. C'est un ouvrage fondé sur la pointe d'une aiguille, mais où les défauts de conduite sont rachetés par mille beautés de détail. Le premier acte est froid; cependant on y conçoit le germe d'un grand intérêt. Le second est encore froid. Le troisième est une des plus belles choses que j'aie jamais vues : c'est une suite de tableaux grands et pathétiques; il y a un moment où la scène est muette et où le spectateur est désolé : c'est celui où Aménaïde, traînée au supplice par des bourreaux, reconnoît Tancrède; elle pousse un cri perçant, ses genoux se dérobent sous elle, elle succombe, on la porte vers une pierre sur laquelle elle s'assied : il faut y être pour concevoir l'effet de cette situation; et puis imaginez quarante personnes sur la scène : Tancrède, Argire, les paladins, le peuple, Aménaïde et des bourreaux. Le quatrième est vide d'action, mais plein de beaux morceaux. On ne sait ce que c'est que le cinquième : il est long, froid, entortillé, excepté la dernière scène, qui est encore très-belle. Je ne sais comment le poëte a pu se résoudre à faire mourir Tancrède et à finir sa pièce par une catastrophe malheureuse. Il est sûr que j'aurois rendu tous ces gens-là heureux.

M. Saurin me disoit que ce n'auroit plus été une tragédie, et Grimm lui répondit : « Qu'est-ce que cela fait ? » Il est sûr que cela eût été mieux. Damilaville n'aime pas qu'on cherche la mort parce qu'on s'est attaché à une infidèle ; il me disoit : « Si vous aimiez et qu'on vous trompât, que feriez-vous ? — D'abord, lui répondis-je, j'aurois bien de la peine à le croire ; quand j'en serois assuré, je crois que je renoncerois à tout ce qui me plaît, que je me retirerois au fond d'une campagne, et que j'irois attendre là ou la fin de ma vie ou l'oubli de l'injure qu'on m'auroit faite. La nature, qui nous a condamnés à éprouver toutes sortes de peines, a voulu que le temps les soulageât malgré nous : heureusement pour la conservation de l'espèce malheureuse des hommes, presque rien ne résiste à la consolation du temps. C'est là ce qui quelquefois me fait désirer sans scrupule une grande maladie qui m'emporte. Je me dis à moi-même : « Je cesserois de souffrir, et, au bout de quelques « années (et c'est beaucoup donner à la douleur « amère de mes amis), ils trouveroient une sorte de « douceur à se ressouvenir de moi, à s'en entretenir « et à me pleurer. »

Je joins à cette lettre le *Discours sur la Satire des philosophes*. On l'attribue à M. de Saint-Lambert : c'est un ouvrage plein de modération et sur lequel il n'y a eu ici qu'un jugement.

M. de Voltaire avoit lu à M. Grimm son *Tancrède*, lorsque celui-ci étoit à Genève, et il lui disoit, à propos des choses simples et des tableaux : « Vous voyez, mon cher, que j'ai fait bon usage des préceptes de votre ami »; et il lui disoit la vérité. Je ne sais si je n'irai pas la semaine prochaine passer quelques jours à la Chevrette. Ils veulent tous que je raccommode *le Joueur* et que je le donne aux François. Ce sera là mon occupation. Adieu, ma tendre amie. Je vous aime de toute mon âme : c'est un sentiment que rien ne peut affoiblir; au contraire, je le crois quelquefois susceptible d'accroissement. Quand je suis à côté de vous, quand je vous regarde, il me semble que je ne vous ai jamais tant aimée que dans ce moment. Mais c'est une illusion. Comment se pourroit-il faire que la mémoire du bonheur ne le cédât pas à la jouissance? Quelle comparaison entre le transport passé et l'ivresse présente? Je vous attends pour juger cela. Nous ne sommes qu'au 5 septembre. Que le temps me dure! Adieu.

XXXV

Le 10 septembre 1760.

N'imaginez point cela, ma chère amie, ce n'est ni la faute des postes ni la mienne : je suis exact et les courriers vont leur train. Mais mes lettres traînent des trois ou quatre jours sur le bureau de M. le substitut, et cependant vous vous plaignez, et je me désespère. Je crois que vous auriez été bien contente dimanche au soir, si vous m'eussiez entendu maudire le contre-seing de M. de Courteilles, et tenir à M. Damilaville des propos d'une extravagance qui en auroit offensé tout autre, mais qui ne lui faisoient que pitié, parce qu'il connoît un peu ma folie. Voilà, par exemple, de ces choses qui sont mal, et dont je ne saurois me repentir; quand je reviens de sang-froid sur ce qu'ils appellent des emportemens déplacés, je me trouve comme je dois être, et je leur dirois volontiers : « Rompez tout commerce avec les hommes passionnés, ou attendez-vous à ces incartades : il faut ou se renfermer, ou s'attendre à avoir de la poussière dans les yeux, si l'on se promène quand il fait du vent. »

Je suis à la Chevrette, où je reçois votre n° 11.

Je devois y arriver samedi au soir : j'en avois fait une promesse solennelle; mais le moyen de fuir devant le mot que j'attendois dimanche? Je restai. Le mot vint, j'y répondis, et lundi au soir je me rendis ici, où l'on ne m'espéroit plus. Nous nous croisâmes, Grimm et moi, sur la route. J'ai donc passé les deux jours suivans en tête-à-tête avec son amie. Voici quelle a été notre vie : des conversations, tantôt badines, tantôt sérieuses; un peu de jeu, un peu de promenade ensemble ou séparés; beaucoup de lecture, de méditations, de silence, de solitude et de repos. Mercredi, Grimm revint à onze heures du soir; nous eûmes deux heures d'inquiétude : la nuit étoit très-obscure, et nous craignions qu'il ne lui fût arrivé quelque chose. Nous voilà trois pour jusqu'à lundi prochain. Que fais-je? que font-ils? Le matin, il est seul chez lui où il travaille. Elle est seule chez elle où elle rêve à lui. Je suis seul chez moi où je vous écris. Nous nous voyons avant dîner un moment. Nous dînons. Après le dîner, la partie d'échecs ; après la partie d'échecs, la promenade ; après la promenade, la retraite ; après la retraite, la conversation ; après la conversation, le souper; après le souper, encore un peu de conversation ; et c'est ainsi que finira une journée innocente et douce, où l'on sera amusé et occupé, où l'on aura pensé, où l'on se sera instruit, estimé et aimé,

et où l'on se sera dit : « Mais vous aurez donc toujours de la peine, et il ne dépendra pas de moi de vous rendre heureuse ? » Une chose me plaît-elle et me la proposé-je, il faut absolument qu'il survienne un contre-temps qui la gâte. J'avois une certaine joie à penser que vous lisiez *Tancrède* tandis que je le verrois. Je me disais : « Quel plaisir elle aura dans cet endroit ! Elle n'entendra jamais cet *Eh bien! mon père?* sans fondre en larmes. J'unissois mes sensations aux vôtres ; j'étois enchanté que, séparés par une distance de soixante lieues, nous éprouvassions un plaisir commun, et voilà que vous n'avez pas encore reçu cet envoi !

Je trouve du courage dans les aveux et les réponses que vous faites à madame votre mère. Peut-être, si vous eussiez osé plus tôt, en aurions-nous été mieux. On laisse aller ce qu'on désespère d'arrêter.

Un paquet que M. Gillet avoit reçu le matin ! le matin ! ah ! chère amie, cela ne se peut. Je ne veux faire injure à personne, mais il me vient, malgré que j'en aie, des soupçons d'infidélité. Je vous prie de voir si les cachets sont entiers. En vérité, nos fripons de Paris sont, dans le courant des procédés, plus droits que nos honnêtes gens de province : une misérable petite curiosité suffit à ceux-ci pour les porter à une action vile que les premiers ne feroient que par quelque grand intérêt qu'on a rarement. Si je vous en ai écrit

bien d'autres, en doutez-vous ? Vous en avez trois ou quatre à recevoir, sans compter celle-ci. Mais comment puis-je remédier aux délais qui vous affligent ? Mon rôle est de ne laisser aller aucun courrier à vide, et vous y pouvez compter.

Ce que je pense de cette épître ? Que c'est un tissu d'atrocités écrites avec facilité. A la place de Voltaire, vous en sentiriez toute la platitude, mais vous en seriez mortifiée. Il y a par-ci et par-là des reproches qu'on n'entend pas de sang-froid. Au reste, ne craignez aucune suite fâcheuse de ces papiers-là. Qui est-ce qui les lit ? et puis l'idole est si décriée ! Les enfans lui crachent au visage.

M. Gaschon envoya samedi savoir ce que je faisois ; je ne l'ai point vu et je me le reproche : c'est un très-galant homme, qui se jette beaucoup en avant, mais qui ne recule jamais.

Vous l'aurez incessamment, votre boîte ; mais que je sache à qui je l'adresserai.

Mon amie, ne me louez pas trop votre sœur, je vous prie, cela me fait du mal ; je ne sais pas pourquoi, mais cela est.

J'ai passé la journée du samedi à mettre un peu d'ordre dans mon coffret. J'ai emporté ici *la Religieuse,* que j'avancerai, si j'en ai le temps. J'y trouverai *le Joueur,* qu'ils m'exhortent tous à ajuster à nos mœurs. C'est une grande affaire. M. Grimm l'a lu enfin, et il en est transporté.

Nous avons eu mercredi M. de Saint-Lambert et Mme d'Houdetot. M. de Saint-Lambert est un homme d'un sens exquis; on n'a ni plus de finesse ni plus de sensibilité que Mme d'Houdetot. Ces heures-là se sont échappées. Mme d'Houdetot me disoit, à propos d'une tête de Platon que j'ai donnée pour une tête de Sapho, que j'étois bien vieux, et qu'à dix-huit ans je n'aurois pas fait cet échange-là.

Ma sœur garde le silence avec moi : elle est honteuse ou fâchée. Est-ce contre elle ou contre moi qu'elle boude? Mme Diderot en reçoit de temps en temps des lettres qu'elle serre. On crie tous les jours aux oreilles de l'abbé convalescent que, sans les soins de sa sœur, il ne seroit plus; il faut espérer qu'il rougira d'en user mal avec elle, du moins jusqu'à ce que les services rendus soient assez éloignés pour que l'humeur puisse se montrer sans l'ingratitude.

Mes collègues me font sécher : ils ne me rendent rien, et je ne travaille point. Mais dites-moi donc, M. Gaschon vous a-t-il écrit? Ira-t-il, n'ira-t-il pas à Isle? Est-ce que vous n'avez pas encore vu l'abbé Dumoncet? Le général et le procureur de son ordre viennent de perdre, contre un simple religieux, un procès qui les déshonore. J'aurois une infinité de choses à vous dire de Grimm, de Mme d'Épinay, de Saurin, du baron, de Damilaville, de M. de Saint-Gény, de Voltaire; mais je

n'en ai ni le temps ni la place. Ce dernier vient de publier le Recueil des satires du jour, revu, corrigé et augmenté ; je vous l'enverrai aussitôt que nous l'aurons. Je n'ai point encore vu Mlle Boileau. Je rencontrai hier dans nos jardins M. l'échevin, qui me dit qu'elle avait toujours été à la campagne. Mais, si je continue, je finirai sans avoir dit que je vous aime. Le détail que je vous fais de mes instans prouve bien que je sens tout l'intérêt que vous prenez à moi ; mais il ne montre pas autant celui que je prends à vous. Chère amie, supposez-le tel qu'il vous plaira, et craignez encore de demeurer au-dessous de ce qu'il est. Adieu.

XXXVI

15 septembre 1760.

C'étoit hier la fête de la Chevrette. Je crains la cohue : j'avois résolu d'aller à Paris passer la journée ; mais M. Grimm et Mme d'Épinay m'arrêtèrent. Lorsque je vois les yeux de mes amis se couvrir et leurs visages s'allonger, il n'y a répugnance qui tienne et l'on fait de moi ce qu'on veut.

Dès le samedi au soir, les marchands forains s'étoient établis dans l'avenue, sous de grandes toiles tendues d'arbre en arbre. Le matin, les habitans des environs s'y étoient rassemblés, on en-

tendoit des violons ; l'après-midi, on jouoit, on buvoit, on chantoit, on dansoit : c'étoit une foule mêlée de jeunes paysannes proprement accoutrées et de grandes dames de la ville avec du rouge et des mouches, la canne de roseau à la main, le chapeau de paille sur la tête et l'écuyer sous le bras. Sur les dix heures, les hommes du château étoient montés en calèche et s'en étoient allés dans la plaine. A midi, M. de Villeneuve arriva.

Nous étions alors dans le triste et magnifique salon, et nous y formions, diversement occupés, un tableau très-agréable.

Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, M. Grimm se faisoit peindre et Mme d'Épinay étoit appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait.

Un dessinateur, assis plus bas, sur un placet, faisoit son profil au crayon. Il est charmant, ce profil; il n'y a point de femme qui ne fût tentée de voir s'il ressemble.

M. de Saint-Lambert lisoit dans un coin la dernière brochure que je vous ai envoyée.

Je jouais aux échecs avec Mme d'Houdetot.

La vieille et bonne Mme d'Esclavelles, mère de Mme d'Épinay, avoit autour d'elle tous ses enfans, et causoit avec eux et avec leur gouverneur.

Deux sœurs de la personne qui peignoit mon ami brodoient, l'une à la main, l'autre au tambour.

Et une troisième essayoit au clavecin une pièce de Scarlatti.

M. de Villeneuve fit son compliment à la maîtresse de la maison et vint se placer à côté de moi. Nous nous dîmes un mot. Mme d'Houdetot et lui se reconnoissoient. Sur quelques propos jetés lestement, j'ai même conçu qu'il avoit quelque tort avec elle.

L'heure du dîner vint. Au milieu de la table étoit d'un côté Mme d'Epinay et de l'autre M. de Villeneuve; ils prirent toute la peine, et de la meilleure grâce du monde. Nous dînâmes splendidement, gaiement et longtemps. Des glaces! ah! mes amies, quelles glaces! c'est là qu'il falloit être pour en prendre de bonnes, vous qui les aimez.

Après dîner, on fit un peu de musique. La personne, dont je vous ai déjà parlé, qui touche si légèrement et si savamment du clavecin, nous étonna tous, eux par la rareté de son talent, moi par le charme de sa jeunesse, de sa douceur, de sa modestie, de ses grâces et de son innocence. Sans exagérer, c'étoit Émilie à quinze ans. Les applaudissemens qui s'élevèrent autour d'elle lui faisoient monter au visage une rougeur, et lui causoient un embarras charmant. On la fit chanter, et elle chanta une chanson qui disoit à peu près :

Je cède au penchant qui m'entraîne,
Je ne puis conserver mon cœur.

Mais je veux mourir si elle entendoit rien à cela. Je la regardois, et je pensois au fond de mon cœur que c'étoit un ange, et qu'il faudroit être plus méchant que Satan pour en approcher avec une pensée déshonnête. Je disois à M. de Villeneuve : « Qui est-ce qui oseroit changer quelque chose à cet ouvrage-là ? Il est si bien ! » Mais nous n'avons pas, M. de Villeneuve et moi, les mêmes principes. S'il rencontroit des innocentes, lui, il aimeroit assez à les instruire : il dit que c'est un autre genre de beauté.

Il étoit assis à côté de moi, nous parlâmes de vous, de madame votre mère, de Mme Le Gendre. Il m'apprit qu'il avoit passé trois mois à la campagne où vous êtes. « *Trois mois, c'est bien plus de temps qu'il n'en faut pour devenir fou de Mme Le Gendre.* — Il est vrai, mais elle se communique si peu ! — *Je ne connois guère de femmes qui se respectent autant qu'elle.* — Elle a raison. — *Mme Volland... est une femme d'un mérite rare.* — Et sa fille aînée .. — *Elle a de l'esprit comme un démon.* — Elle a beaucoup d'esprit, mais c'est sa franchise surtout qui me plaît. Je gagerois presque qu'elle n'a pas fait un mensonge volontaire depuis qu'elle a l'âge de raison. »

Nos chasseurs revinrent sur les six heures. On fit entrer les violons et l'on dansa jusqu'à dix; on sortit de table à minuit; à deux heures au plus

tard nous étions tous retirés; et la journée se passa sans l'ennui que j'en redoutois. Cependant si j'avois été à Paris, une lettre de mon amie, que Damilaville m'auroit remise et que j'attends encore, m'auroit fait plus de plaisir mille fois. Il faut espérer que quelqu'un me l'apportera dans le jour, ou qu'au pis aller M. Grimm, qui part, me l'enverra ce soir.

Où êtes-vous? Est-ce à Châlons ? M'oubliez-vous là dans le tumulte des fêtes et dans les bras de votre sœur ? Madame, ménagez un peu sa santé, et songez que le plaisir a aussi sa fatigue.

Combien de temps resterez-vous encore à Châlons ? Si par hasard cette lettre ne vous y trouvoit plus, que deviendroit-elle ?

Eh bien, ils se sont vus ? Que se sont-ils dit ? De quoi sont-ils convenus ? Je vous avois prié d'excuser mon silence auprès de lui, y aurez-vous pensé ?

Si vous trouvez un moment favorable, saisissez-le pour offrir tout mon dévouement et tout mon respect à madame votre mère. Ne m'oubliez pas auprès de M. Le Gendre.

J'ai demandé à M. de Villeneuve des nouvelles de M. de S..., et il m'a répondu qu'il se portoit à merveille et qu'il attendoit madame sur la fin d'octobre. Je lui disois de Mme B... : « Il faut convenir que ces maris-là sont de gros butors. Aller faire un enfant à cette petite femme qui n'a qu'un souffle de

vie ! Cette aventure ne lui seroit jamais arrivée avec un amant. » Cependant il me regardoit avec attention ; mais j'étois du sérieux le plus ferme et le plus bête. Je suis sûr qu'il s'y est trompé, et qu'il en a ri.

Le baron dut arriver hier soir à Paris, et nous pourrions l'avoir à dîner aujourd'hui. S'il nous restoit jusqu'à mercredi, je m'en retournerois avec lui, et nous passerions la grande ville sans mettre pied à terre. Au reste, les mesures sont prises, et vos lettres, toujours adressées à Damilaville, me parviendront sûrement au Grandval.

J'ai vu toute la famille d'Épinay. Avec quelques différences dans les caractères, ils ont plusieurs excellentes qualités communes. M. d'Épinay est l'affabilité même. Ce sera un jour bien triste pour Grimm et pour son amie que celui qui m'en séparera. Pour moi, je ne distingue plus ni les lieux, ni les temps, ni les circonstances : votre absence a tout mis de niveau ; je porte partout sur la poitrine un poids qui me presse sans cesse et qui m'étouffe quelquefois. O mon amie ! si vous souffriez seulement la moitié de mon ennui, vous n'y résisteriez pas. Si c'est votre retour qui me doit soulager, quand donc revenez-vous? Lorsque Daphnis revit sa Chloé, après un long et cruel hiver qui les avoit séparés, la première fois sa vue se troubla, ses genoux se dérobèrent sous lui ; il

chanceloit, il alloit tomber, si Chloé ne lui avoit tendu les bras pour le soutenir. Mon amie, si par quelque enchantement je vous retrouvois tout à coup à côté de moi, il y a des momens où j'en pourrois mourir de joie. Il est sûr que je ne connois ni bienséance ni respect qui puisse m'arrêter. Je me précipiterois sur vous, je vous embrasserois de toute ma force, et je demeurerois le visage attaché sur le vôtre jusqu'à ce que le battement fût revenu à mon cœur et que j'eusse recouvré la force de m'éloigner pour vous regarder. Je vous regarderois longtemps avant que de pouvoir vous parler; je ne sais quand je retrouverois la voix, et quand je prendrois une de vos mains et que je la pourrois porter à ma bouche, à mes yeux, à mon cœur. J'éprouve, à vous entretenir de ce moment et à l'imaginer, un frissonnement dans toutes les parties de mon corps, et presque la défaillance. Ah! chère amie, combien je vous aime, et combien vous le verrez lorsque nous serons rendus l'un à l'autre!

N'êtes-vous pas une cruelle femme? Si j'étois à côté de vous, je crois.....— Eh bien! que feriez-vous? — Je devrois vous gronder, et je vous baiserois... Imaginez que ma dernière est à Châlons, contre-signée Courteilles (c'est encore un paquet), et que celle-ci y alloit aussi, et que de quinze jours vous n'auriez entendu parler de moi,

si M. Grimm n'avoit été arrêté par l'envie d'entendre encore notre petite claveciniѐre : d'où il est arrivé qu'il est parti tard, que j'ai reçu votre douzième, que je lui ai recommandé la mienne, et que la voilà qui, changeant d'enveloppe et d'adresse, s'en va chez M. Gillet. Ne faites plus de ces fautes-là, je vous en prie. Eh bien ! vous ne me dites rien ni du *Discours sur la Satire des philosophes* ni de la tragédie de *Tancrède*. Bonsoir, mon amie, bonsoir.

XXXVII

17 septembre 1760.

Je vous écris à la hâte : un de nos peintres s'en retourne dans un quart d'heure, et il faut qu'il se charge de ce billet pour l'hôtel de Clermont-Tonnerre. J'y renferme un mot de grimoire. Je ne vous demande plus rien sur l'arrangement qui s'est fait entre le philosophe et notre chère sœur. J'avois ployé toutes vos lettres sur mon bureau, j'allois répondre à ce que je pouvois avoir laissé en arrière ; mais depuis cinq ou six jours cette maison

est si tumultueuse que la nuit est fort avancée lorsqu'on pourroit disposer d'un moment.

Il vient de m'arriver un petit accident. J'étois allé me promener autour d'une grande pièce d'eau sur laquelle il y a des cygnes. Ces oiseaux sont si jaloux de leur domaine qu'aussitôt qu'on en approche ils viennent à vous à grand vol. Je m'amusois à les exercer, et quand ils étoient arrivés à un des bouts de leur empire, aussitôt je leur apparoissois à l'autre : pour cet effet il falloit que je courusse de toute ma vitesse. Ainsi faisois-je, lorsque je rencontrai devant un de mes pieds une barre de fer qui servoit de clef à ces ouvertures qu'on pratique dans le voisinage des eaux renfermées, et que l'on appelle des regards. Le choc a été si violent que l'angle de la barre a coupé en deux, ou peu s'en faut, la boucle de mon soulier; j'ai eu le cou-de-pied entamé et presque tout meurtri. Cela ne m'a pas empêché de plaisanter sur ma chute, qui me tient en pantoufle, la jambe étendue sur un tabouret. On a pris ce moment de prison et de repos pour me peindre; on refait de moi un portrait admirable. Je suis représenté la tête nue, en robe de chambre, assis dans un fauteuil, le bras droit soutenant le gauche, et celui-ci servant d'appui à la tête, le cou débraillé, et jetant mes regards au loin, comme quelqu'un qui médite. Je médite en effet sur cette toile; j'y vis, j'y respire, j'y suis

animé ; la pensée paroît à travers le front. On peint Mme d'Épinay en regard avec moi : c'est vous dire en un mot à qui les deux tableaux sont destinés. Elle est appuyée sur une table, les bras croisés mollement l'un sur l'autre, la tête un peu tournée, comme si elle regardoit de côté; ses longs cheveux noirs relevés d'un ruban qui lui ceint le front; quelques boucles se sont échappées de dessous ce ruban : les unes tombent sur sa gorge ; les autres se répandent sur ses épaules, et en relèvent la blancheur. Son vêtement est simple et négligé. Je comptois retourner ce soir à Paris, mais mon accident et ces portraits me retiendront ici jusqu'à dimanche. Dimanche nous partirons tous. M. Grimm ira le mardi à Versailles; Mme d'Épinay, le lundi au Grandval; moi je resterai à Paris. Je suis arrivé à la Chevrette au moment où Saurin en partoit pour aller à Montigny, chez M. Trudaine; nous en avons reçu deux ou trois lettres charmantes, moitié vers et moitié prose. Il y en a une, la dernière, où, sous prétexte de me donner des conseils sur le danger qu'il y a à regarder de trop près de grands yeux noirs, il y fait une déclaration très-fine à Mme d'Épinay. Cela l'a rendue d'abord un peu soucieuse. Son souci a fait le sujet d'une de nos conversations, où, de plusieurs excellents propos qu'elle m'a tenus, je n'en ai retenu qu'un que je vous prie de rendre à votre sœur. Je lui disois,

comme m'avoit dit cette sœur au Palais-Royal, un jour que je lui conseillois d'arrêter tout de suite celui qu'on ne vouloit point engager, qu'on s'exposoit à un ridicule quand on refusoit des avances qu'on pouvoit nier et qui n'avoient point été faites. Elle me répondit qu'il valoit mieux s'exposer à un ridicule que de compromettre le bonheur d'un honnête homme. Voilà une phrase bien entortillée, mais vous l'entendrez. Adieu, ma tendre amie ; je vous embrasse de tout mon cœur. Mes sentimens les plus tendres sont pour vous, mes sentimens les plus respectueux pour Mme Le Gendre.

P. S. On m'obsède, et je ne sais ce que j'écris. Je ne perdrai aucune occasion de vous donner de mes nouvelles. Je vous demande, dans quelques-unes de mes lettres que vous n'avez point encore reçues, l'explication d'un *si* suivi de plusieurs points ; vous me direz aussi ce qui a pu déranger votre voyage à Châlons. Je vois, par la lettre en grimoire, que Mme Le Gendre est ou sera incessamment avec vous. Je suis devenu si extravagant, si injuste, si jaloux ; vous m'en dites tant de bien, vous souffrez si impatiemment qu'on lui remarque quelque défaut, que... je n'ose achever ! Je suis honteux de ce qui se passe en moi, mais je ne saurois l'empêcher. Madame votre mère prétend que votre sœur aime les femmes aimables, et il est sûr qu'elle vous aime beaucoup. Adieu ! je suis fou.

Voudriez-vous que je ne le fusse pas? Adieu, adieu. Ai-je longtemps encore à dire ce triste mot?

XXXVIII

Le . . septembre 1760.

J'éprouve le même ennui que vous. L'abbé Galiani vient d'arriver. Ses contes ne m'amusent plus comme auparavant; j'étois mieux entre M. Grimm et son amie. Grimm a un peu déplu à Mme d'Épinay : il ne désapprouvoit pas assez le propos d'un homme de notre connoissance, appelé M. Venel, qui disoit qu'il falloit garder la probité la plus scrupuleuse avec ses amis, mais que c'étoit une duperie d'en user mieux avec les autres qu'ils n'en useroient avec nous. Nous soutenions, elle et moi, qu'il falloit être homme de bien avec tout le monde sans distinction. L'abbé Galiani m'a beaucoup déplu, à moi, en confessant qu'il n'avoit jamais pleuré de sa vie, et que la perte de son père, de ses frères, de ses sœurs, de ses maîtresses, ne lui avoit pas coûté une larme. Il m'a paru que cet aveu n'avoit pas moins choqué Mme d'Épinay.

M. de Saint-Gény a la poitrine faible, et il est

assujetti à un travail de bureau qui le tuera. Voilà tout. Le *si* dont je vous parle n'est point un doute; il ressemble plutôt à un souhait : c'est la suite d'un grand éloge de votre sœur. Ne m'exhortez plus à la sobriété : depuis plusieurs jours, je mange très-peu. Le *Discours sur la Satire des philosophes* n'est pas de M. de Saint-Lambert, ni l'*Épître de Satan à Voltaire* de Palissot, mais d'un M. de Resseguier qui s'est fait mettre à la Bastille, il y a quelques années, pour des vers très-violens et très-bien faits contre le roi et Mme de Pompadour. C'est l'abbé d'Olivet qui a été l'éditeur de cette mauvaise épître, et M. de Pompignan le censeur. On a découvert cela par les femmes.

Votre jeune mariée de Sandrin est une folle. On disoit hier au soir deux choses qui m'ont frappé. La première, c'est qu'assez communément, à l'âge de dix-huit ans, temps fixé pour les vœux religieux, les jeunes personnes des deux sexes tomboient dans une mélancolie profonde; la seconde, qu'on ne savoit tendrement aimer que dans les contrées superstitieuses. J'aurois décidé comme la Sorbonne. Me voilà revenu à cette tirade de votre sœur contre les hommes, ou plutôt contre moi. Le correctif qui la termine ne signifie rien. La politesse excepte toujours celui à qui l'on parle; mais la sottise seroit à se tenir pour excepté. Cette femme est injuste et vaine. Il lui faudroit un amant; il

faudroit que cet amant fût parfait, il faudroit qu'il lui fût entièrement dévoué, et il faudroit qu'il se trouvât suffisamment récompensé de l'honneur de la servir. La religion exige moins de nous.

Nous avons eu ici les quatre sœurs, toutes charmantes, mais surtout Jeannette : c'est celle qui chante, qui peint et qui joue du clavecin comme un ange! Je voudrois que vous la vissiez. On peut avoir vu au clavecin autant et plus de talent, mais rarement autant d'innocence et de modestie. On la regarde avec plus de plaisir encore qu'on ne l'entend. Mais ce qui passe, c'est l'indifférence pour les éloges que ses talens lui méritent. On diroit qu'elle se prise au dedans d'elle-même de quelque qualité secrète qu'on ignore et qui mériteroit bien autrement l'admiration. C'est comme une belle femme qui porte une grande âme et qu'on loue de sa beauté. Elle vous remercie d'une manière si froide, si dédaigneuse! C'est comme si elle nous disoit : « Vous vous en tenez à l'écorce; ce n'est pas cela. » Je gage que, si vous lisez cet endroit à votre sœur, elle s'y reconnoîtra. Cette femme est vaine, vous dis-je ; j'avouerai cependant que cela lui ressemble un peu et que je ne saurois me le dissimuler. Qu'elle dise de Philémon et de Baucis ce qu'il lui plaira : je lui prouverai, avec le temps, que les amans fidèles et constans seroient

plus communs si les pareilles de ma Sophie se rencontroient plus souvent:

Gardez-vous bien de juger mon ami d'après les apparences. Je ne saurois accepter la préférence que vous m'accordez sur lui.

Vous vouliez donc qu'Aménaïde et Tancrède fussent heureux. Eh bien ! écoutez. J'ai soutenu à Saurin que cela devoit être, et que le cinquième acte, comme le poëte l'a fait, étoit à contre-sens. Grimm pensa avec moi qu'on auroit pu arracher du spectateur des larmes de joie comme on lui en a fait répandre de tristesse. *Le Joueur* est entre les mains de M. d'Argental, qui en a désiré la lecture. Nous verrons ce qu'il en dira. Je ne crois pas que les changemens que notre goût présent exige fussent aussi considérables que vous l'imaginez. Voilà le spectateur bien préparé à celui des décorations.

Dieu soit loué ! mes lettres vous parviennent, et les dates doivent vous reprocher la tracasserie que vous m'avez faite avec Mme Le Gendre, que vous servez selon son esprit en lui donnant occasion de dire du mal de moi et de m'envelopper dans la classe nombreuse de ceux qu'elle a juste raison de mépriser. Il est vrai qu'à la suite d'une page d'invectives adressées à tous, il vient un petit mot qui me sépare ; mais quel effet a ce petit mot froid après la chaleur d'une longue déclamation ? Il reste au fond du cœur que c'est ainsi que sont les hommes,

et j'en suis un. En attendant que vous sachiez si vous irez ou non à Châlons, je vous écrirai toujours par Vitry.

Mme d'Épinay reçoit des lettres charmantes de M. de Voltaire. Il disoit, dans une des dernières, que le diable avoit assisté à la première représentation de *Tancrède* sous la figure de Fréron, et qu'on l'avoit reconnu à une larme qui lui étoit tombée des loges sur le bout du nez et qui avoit fait *pish!* comme sur un fer chaud.

Je ne fais rien ; j'ai l'âme malade et le pied brisé. Le portrait de Mme d'Épinay est achevé : elle est représentée la poitrine à demi nue, quelques boucles éparses sur sa gorge et sur ses épaules, les autres retenues avec un cordon bleu qui serre son front, la bouche entr'ouverte ; elle respire, et ses yeux sont chargés de langueur. C'est l'image de la tendresse et de la volupté.

Nous avons eu aujourd'hui à dîner une femme en homme. C'est une Mme Gondoin, jolie comme un cœur. J'étois assis à côté d'elle, et nous avons beaucoup causé. J'ai cru qu'elle mourroit de rire d'un mot naïf que j'ai dit à notre curé, qui est un des plus gros garçons qui se voient : c'est qu'on pourroit le baiser pendant trois mois de suite sans baiser deux fois dans le même endroit ; et d'un autre, à propos de quelqu'un qui disoit qu'il y avoit plus de sots dans ce monde-ci que partout ailleurs:

j'ajoutai que cet homme avoit beau les compter, il en oublioit toujours un. On a l'esprit si libre à la campagne qu'il ne faut presque rien pour amuser beaucoup, surtout quand on n'a pas l'âme chagrine.

Vous attendez donc Mme de Solignac vers le commencement d'octobre ? Je crains bien que vous ne vous mécomptiez, et qu'elle n'arrive que dans les premiers jours de novembre. Pour moi, je ne vous attends pas plus tôt. Il nous est venu quelques virtuoses, entre lesquels M. de Lalive. Mon portrait étoit sur le chevalet : ils en ont tous parlé comme d'une très-belle chose, et pour la ressemblance, et pour la position, et pour le dessin, et pour la couleur, et pour la vie. Cependant la sœur aînée de celle qui l'a peint étoit debout dans un coin et pleuroit de joie des éloges qu'on donnoit à sa cadette.

Nous partons tous ce soir pour Paris. J'accompagnerai lundi Mme d'Épinay, qui va passer au Grandval les jours que Grimm s'éloigne d'elle pour aller à la cour. Nous reviendrons mercredi, elle pour regagner la Chevrette, moi pour arranger mes paquets et ramasser de la besogne pour le reste de la saison, que je passerai chez Mme d'Aine. Continuez de vous bien porter. Aimez-moi : dites-le-moi ; aimez-moi tendrement : dites-le-moi souvent. La douleur s'est emparée de mon âme, et, si vous souffrez

qu'elle s'y loge, je crains bien que ce ne soit à demeure. Quand j'aurois été coupable, comme votre sœur l'a cru, n'y avoit-il pas un rôle plus doux, plus honnête à faire, que celui de m'accuser? Adieu! Mon respect à madame votre mère. Ah! Sophie, la vie est une bien mauvaise chose pour les âmes sensibles : elles sont entourées de cailloux qui les choquent et les froissent sans cesse.

XXXIX

Le .. septembre 1760.

Me voilà aux mêmes lieux où j'étois l'an passé : ysuis-je plus heureux ? Non. Quoi donc! trente ans d'expérience du passé ne suffisent pas pour nous désabuser de l'avenir! La peine me surprend toujours, et, lorsque le plaisir vient, il semble que je m'y sois attendu.

Nous avons tous quitté la Chevrettre dimanche au soir, et nous sommes arrivés, Mme d'Épinay et moi, lundi, entre une heure et une heure et demie, au Grandval, où nous avons trouvé le père Hoop, le baron, M. d'Alinville, Mme d'Aine et Mme d'Holbach.

Mme d'Aine est toujours la même. Nous avons

dîné comme vous savez qu'on dîne ici : c'est la seule maison où il me faille un grand exercice le soir et du thé le matin.

Après dîner, les femmes sont rentrées ; nous les avons abandonnées à leurs petites confidences, car c'est un besoin qui les presse quand elles ont été quelque temps sans se voir, et nous avons tenté une longue promenade, quoique la terre fût molle et que le ciel, qui se chargeoit vers le couchant, nous menaçât d'un orage.

Je les ai revus, ces coteaux où je suis allé tant de fois promener votre image et ma rêverie, et Chenevières qui couronne la côte, et Champigny qui la décore en amphithéâtre, et ma triste et tortueuse compatriote, la Marne.

On nourrit à Chenevières les deux filles de Mme d'Holbach. L'aînée est belle comme un chérubin : c'est un visage rond, de grands yeux bleus, des lèvres fines, une bouche riante, la peau la plus blanche et la plus animée, des cheveux châtains qui ceignent un très-joli front. La cadette est un peloton d'embonpoint où l'on ne distingue encore que du blanc et du vermillon.

Sur les sept heures nous étions revenus et reposés. Nos dames s'étoient déshabillées. Nous avons commencé le piquet d'institution. Après le souper, elles se sont retirées, et nous avons un peu philosophé, debout, le bougeoir à la main.

La bonne conversation que je vous rendrois si j'en avois le loisir ! Il s'agissoit des Chinois. Le père Hoop et le baron en sont enthousiastes, et il y a de quoi l'être, si ce que l'on raconte de la sagesse de ces peuples est vrai ; mais j'ai peu de foi aux nations sages.

Entre autres choses, imaginez un pleuple où les lois auroient assigné des récompenses aux actions vertueuses, et où le monarque seroit surbordonné à un conseil de censeurs qui le gourmanderoient quand il feroit mal et qui écriroient son histoire de son vivant.

Ce conseil, à la Chine, est composé de douze mandarins. Ils s'assemblent tous les jours. Il y a dans le lieu de leur assemblée un grand coffre cerclé de fer et percé en dessus d'une couverture par laquelle on jette les mémoires paraphés qui serviront à l'histoire du règne. Ces mémoires forment déjà une collection de trois à quatre cents volumes.

Le père de celui qui gouverne à présent voulut savoir comment il étoit traité dans ces mémoires. Cette curiosité est d'un méchant : un homme de bien ne l'auroit point eue. Il fit ouvrir le coffre sacré, et il trouva que l'injustice de son administration y étoit peinte des couleurs les plus fortes. Aussitôt il entre en fureur; il appelle le chef du conseil, lui reproche sa témérité et lui fait couper la tête. Cette atrocité ne fut pas oubliée dans les

mémoires déposés le jour suivant, et le nouveau président du conseil eut encore la tête coupée. Celui qui succéda subit le même sort. Le quatrième se transporta devant la bête féroce; il étoit précédé d'un esclave qui portoit son cercueil, et voici comment il parla : « Tu vois que je ne crains pas la mort, car voilà la bière et ma tête. C'est en vain que tu espères imposer silence à la vérité : il restera toujours une voix qui parlera malgré toi. Ordonne qu'on me frappe : j'aime mieux être mort que de vivre sous un maître qui a résolu d'égorger tous les honnêtes gens de son empire. »

Le monarque, frappé de l'intrépidité de ce mandarin, s'arrêta et devint meilleur; et, quand il fut meilleur, je gage qu'il ne fit plus ouvrir le coffre.

C'est à vous, chère amie, que je rapporte mes actions les plus indifférentes. Si j'entends quelque chose qui me plaise, il me semble que ce soit pour vous en faire part que ma mémoire veut bien s'en charger.

On dit encore, à l'honneur des Chinois, d'autres choses qu'on ne me trouva pas disposé à croire. Je prétendis que les hommes étoient presque les mêmes partout, qu'il falloit s'attendre aux mêmes vices et aux mêmes vertus.

(*Le reste de la lettre manque.*)

XL

Le 27 septembre 1760.

(Les huit premières pages de la lettre manquent.)

Si le portrait admirable est plus ressemblant que celui que vous avez ! Il n'y a pas de comparaison. J'ai dans le vôtre un petit air fade, doucereux et malade ; dans celui qu'on a fait, je vis, je pense, je réfléchis. Ceux qui me connoissent se récrient ; ceux qui ne me connoissent pas en font autant. C'est que c'est une belle chose, dont le mérite de la ressemblance, qui est parfaite, est pourtant le moindre. La tête est tout entière hors de la toile, elle est nue ; vous seriez tentée d'aller passer vos bras par derrière pour l'embrasser et la baiser. Ces yeux pleins de feu regardent au loin. Oui, il est en grand, on m'y voit jusqu'au milieu du corps ; une main posée contre le visage soutient la tête, et le bras de cette main est soutenu par l'autre bras, dont la main est placée sous le coude du premier. Hélas ! non, je ne l'aurai pas, celui de mon ami ! On en a fait deux, un grand et un petit : on garde le petit, et l'on regrette l'autre, qui est destiné pour un frère qui est à Francfort ou à Vienne. Je

crois vous avoir déjà dit tout cela, mais vous n'y entendez rien. Ce n'est pas lui qui se fait peindre pour elle, c'est elle qui le fait peindre pour elle et elle pour lui.

Nous arrivons à cinq heures; mais lui n'étoit pas encore arrivé à onze heures : il avoit oublié le rendez-vous. J'ai su cela le lendemain; on en avoit la larme à l'œil, et tout en pleurant on disoit : « C'est que ses affaires l'occupent si fort qu'il ne peut penser à rien; c'est qu'il est bien à plaindre, et moi aussi. » Et on l'excusoit avec une bonté qui me touchoit infiniment. Pour moi, je me taisois, et elle disoit : « Mais vous ne me dites rien, philosophe! Est-ce que vous croyez qu'il ne m'aime pas? » Que diable voulez-vous qu'on réponde à cela? Dire la vérité, cela ne se peut; mentir, il le faut bien. Laissons-la du moins dans son erreur : le moment qui la détromperoit seroit peut-être le dernier de sa vie. C'est cette Sophie-là d'Isle qui est aimée! c'est cet homme-là de la rue Neuve-du-Luxembourg qui est aimé! Adieu. Je vous embrasse. Je vais écrire un mot à M. Gillet. Dieu veuille que vous puissiez déchiffrer ce griffonnage, du moins aux endroits où je vous peins ma tendresse! Laissez là les autres, ils ne valent pas la peine que vous vous usiez les yeux. En présentant mon respect à madame votre mère, dites-lui que je lui prépare un cadeau : c'est un mémoire d'expériences sur le blé

noirci qui ont été faites par un laboureur du Vexin, et que le gouvernement a fait imprimer à ses frais. L'histoire du czar Pierre va paroître ; incessamment nous en aurons des exemplaires. Dites-moi si vous voulez que je vous en envoie un.

A propos des Chinois, j'ai oublié de vous dire dans ma dernière lettre qu'il étoit permis d'y avoir de la religion, pourvu que ce ne fût pas de la chrétienne ; toutes les autres sont tolérées, entendez-vous, tolérées, les autres? Pour le christianisme, il est défendu sous peine de vie. On trouve que nous sommes des boute-feux dangereux, et puis ils n'ont jamais pu s'accommoder d'un Dieu tout-puissant qui laisse crucifier son fils, et d'un fils tout aussi puissant que son père qui se laisse lui-même crucifier ; et puis ils disent : « Si votre religion est nécessaire à tous les hommes, il est bien singulier que Dieu ne nous l'ait pas fait connoître plus tôt, car nous sommes des hommes, et nous sommes ses enfans comme vous ; et puis, s'il n'y a que les chrétiens qui soient sauvés, nos pères sont donc damnés, nos pères qui étoient si honnêtes gens? Oh! nous aimons mieux être damnés avec nos pères que sauvés sans eux. » Que sais-je quoi encore ?

J'ai beau vous dire du mal de votre sœur, il faut, tout bien considéré, que ce mal soit au bord de mes lèvres et qu'il n'y en ait rien du tout au fond de mon cœur : car je sens que c'est pour elle

que j'écris tout ceci. Est-ce que, si je n'étois pas rempli d'amitié, d'estime, d'attachement pour elle, si je n'avois pas les mêmes sentimens que vous, j'aimerois tant à causer avec elle ? Non, Madame, je vous hais, je ne veux plus causer avec vous. Qu'est-ce que cela vous fait ? Je suis un homme, et vous les méprisez tous. Oh ! quelque jour j'aurai mon tour, et je ferai aussi une bonne sortie contre les femmes; mais il faut que je sois à mon aise et que je n'aie rien de mieux à vous dire. Peut-être faudroit-il que, ce jour-là que j'aurai choisi pour dire du mal des femmes, j'oublie que vous en êtes une; mais je ne l'oublierai jamais. Je me vengerai de votre sœur plus cruellement, et je satisferai mon cœur en même temps : je ferai l'éloge de son sexe. Adieu : je ne sais plus ce que j'écris; je veux être gai, et je ne saurois. J'écris de mauvaise grâce. Réponse sur-le-champ, s'il vous plaît.

XLI

Le 30 septembre 1760.

Tenez, mon amie, votre Dem.... n'étoit bon à rien : il n'y avoit pas assez d'étoffe ni pour faire

un honnête homme ni pour faire un fripon. S'il n'est pas encore complétement stupide, cela ne tardera pas à venir. Au reste, un coup d'œil sur les conséquences et les contradictions des hommes, et l'on voit que la plupart naissent moitié sots ou moitié fous, sans caractère comme sans physionomie : ils ne sont décidés ni pour le vice ni pour la vertu ; ils ne savent ni immoler les autres ni se sacrifier, et, soit qu'ils fassent le bien, soit qu'ils fassent le mal, ils sont malheureux, et j'en ai pitié. Ces idées tiennent à d'autres que j'établissois hier à table assez imprudemment, car la pâture étoit forte pour nos petits estomacs. C'est que je ne pouvois m'empêcher d'admirer la nature humaine, même quelquefois quand elle est atroce. « Par exemple, disois-je, on a condamné un homme à mort pour des placards, et le lendemain de son exécution on en trouve aux coins des rues de plus séditieux. On exécute un voleur, et dans la foule d'autres volent et s'exposent au supplice même qu'ils ont sous les yeux. Quel mépris de la mort et de la vie ! Si les méchans n'avoient pas cette énergie dans le crime, les bons n'auroient pas la même énergie dans la vertu. Si l'homme affoibli ne peut plus se porter aux grands maux, il ne pourra plus se porter aux grands biens : en cherchant à l'amender d'un côté, vous le dégradez de l'autre. Si Tarquin n'ose violer Lucrèce, Scævola ne tiendra

pas son poignet sur un brasier ardent. Cela est singulier : on est en général assez mécontent des choses, et l'on n'y toucheroit pas sans les empirer. » En suivant la conversation sur la nature humaine, on en vint à cette question : Comment il arrivoit que des sots réussissoient toujours, et des gens de sens échouoient en tout, en sorte qu'on diroit que les uns sembloient de toute éternité avoir été prédestinés au bonheur, et les autres à l'infortune? Je répondis que la vie étoit un jeu de hasard, que les sots ne jouoient pas assez longtemps pour recueillir le salaire de leur sottise, ni les gens sensés celui de leur circonspection; ils quittent les dés lorsque la chance alloit tourner : en sorte que, selon moi, un sot fortuné et un homme d'esprit malheureux sont deux êtres qui n'ont pas assez vécu. Et puis voilà comme nous causons ici. Vous avez reçu deux de mes lettres à la fois, et moi deux des vôtres. Un écart d'imagination, dites-vous? une vivacité non réfléchie? Fort bien; mais des esprits mal faits qui en voudroient à notre bonheur ne s'y prendroient pas autrement. C'est ainsi qu'ils réussiroient à me rendre indifférent à ma Sophie, et ma Sophie odieuse à sa mère; et où est la délicatesse? C'est un mot vide de sens, si elle ne consiste pas à pressentir les petites choses qui pourroient offenser, blesser, affliger, humilier, desservir, et à avoir pour ses amis et à leur dérober

tous ces ménagemens légers qu'ils ne sont pas en droit d'exiger des indifférens, et qu'ils attendroient inutilement de la grosse et ronde bienveillance de gens épais qui en sont incapables... Il faut que vous sachiez toutes deux que je vous rapproche sans cesse de l'idée que je me suis formée de votre esprit et de votre caractère, et que cette mesure n'est pas commune. La plupart des autres s'y trouveroient bien petits. Ces riens, que je ne ferai pas l'honneur à la foule de remarquer en elle, je vous les reprocherai durement, et je serois fâché que vous n'eussiez pas pour moi la même sévérité. Je veux que vous attendiez de moi tout ce que vous attendriez de Dieu s'il avoit ma bonté ou si j'avois sa puissance, et que vous soyez surprise toutes les fois que je tromperai votre attente. Si je suis quelquefois amant ombrageux et difficile, c'est que je meurs de passion pour vous; si je me fâche si vite contre elle, c'est que personne au monde ne l'estime plus que moi. O femmes! vous me serez bien indifférentes le jour que je vous laisserai dire et faire tout ce qu'il vous plaira! J'aime ceux qui me grondent, et je gronde volontiers ceux que j'aime; et, quand je ne gronde plus, je n'aime plus. De tous ceux qui me touchent de près, je suis celui que je gourmande le plus sévèrement et le plus fréquemment; si je me préfère en ce point à mes amis, c'est, tout bien considéré, que je suis

encore plus curieux de me rendre bon moi-même que de rendre les autres meilleurs.

Je suis bien aise pourtant que vous ne la reconnoissiez pas aux couleurs dont je l'ai peinte. Vous voyez que je vous réponds à présent à votre seconde lettre. C'est apparemment que, la colère conduisant le pinceau, les traits auront été exagérés. Cela me rappelle un mot plaisant du peintre Greuze contre Mme Geoffrin, qui l'avoit, bien ou mal à propos, contristé. « *Mort-Dieu!* disait-il, *si elle me fâche, qu'elle y prenne garde, je la peindrai.* » Moi, je dis le contraire de Greuze : « Mort-Dieu! si elle me fâche encore, qu'elle y prenne garde, je ne la peindrai plus. » Dites tout ce qu'il vous plaira de l'innocence de sa conduite avec le bon Marzan et l'honnête Violet. J'en appelle à son cœur, qui sait mieux que vous pourquoi je me comprends dans sa déclamation : c'est qu'elle s'adresse à tous les hommes et que j'en suis un; et, si vous voulez en convenir, pendant que vous la lisiez, vous ne distinguiez personne; il a fallu que la réflexion et la justice vous ramenassent sur vos pas, que vous réclamassiez en faveur de votre ami, et que vous dissiez en vous-même : « Ah! chère sœur! grâce pour celui-là! il n'en est pas. » Il s'établissoit donc entre elle et vous un dialogue où elle m'accusoit et me jugeoit, où vous me défendiez et appeliez de la sentence; j'étois

donc condamné, et vous travailliez à m'absoudre d'une impression méditée par elle et peut-être même par vous. Celui qui blesse l'espèce humaine me blesse; celui qui décrie l'amitié, en général, tend à m'indisposer secrètement contre mes amis; celui qui se joue de la sincérité des sermens passionnés devant celle que j'aime cherche à lui rendre ma conduite et mes sentimens suspects, et m'indigne. Mais laissons cela.

Je suis à présent à la Chevrette, c'est de là que je vous écris. Demain je serai de retour à Paris : nous avons trop de monde pour être bien. Dans les cohues on se mêle, les indifférens s'interposent entre les amis, et ceux-ci ne se touchent plus. Hier j'étois à souper à côté de Mme d'Houdetot, qui disoit: « Je me mariai pour aller dans le monde et voir le bal, la promenade, l'Opéra et la Comédie; et je n'allai point dans le monde, et je ne vis rien, et j'en fus pour mes frais. » Ces frais firent rire, comme vous pensez bien, et elle ajouta : « C'est mon voisin qui boit le vin, et c'est moi qui m'enivre. » En effet, j'avois à côté de moi un vin blanc délicieux que je ne dédaignois pas. Les voilà qui partent ce matin pour la chasse. Dieu soit loué! ils feront de l'exercice; nous serons un peu plus ensemble, et tout en ira mieux pour eux et pour nous.

Je n'ai point vu Mlle Boileau; mais peu s'en est

fallu que M. de Villeneuve ne m'ait enlevé en cabriolet pour me conduire ici. M. Grimm, qui l'avoit rencontré à Paris, je ne sais où, lui en avoit donné la commission, qu'il avoit acceptée. Si M. Gillet a été un peu diligent, vous devez avoir votre boîte; je m'acquitterai de mes dettes à votre retour. Combien je vous embrasserai! j'en ai d'avance le cœur serré et j'en pleure de joie. Il y a peu de jours où je ne me transporte de la pensée à ce moment; il est impossible que je vous peigne ce que je deviens dans cette espèce de délire où je vous vois, où je cherche si vous vous êtes bien portée, si c'est vous, si c'est toujours ma Sophie, si elle est heureuse de retrouver celui qui l'aime si tendrement et qui l'a si longtemps attendue. Je vous dévore des yeux; mes lèvres tremblent; je voudrois vous parler : je ne saurois. Mais que deviens-je lorsque cette illusion disparoît et que je me trouve seul? Je suis fâché que Mlle Clairet soit indisposée; je vous prie de lui dire qu'il est impossible que je l'oublie tant qu'elle aura de l'attachement pour vous. Je n'espérois pas Mme de Salignac sitôt. Est-ce que madame votre mère ne se montrera pas empressée d'aller chercher sa chère fille? Je gage que Mme Le Gendre en a perdu le sentiment. Vous ne donnez pas, vous, dans ces mines-là. Cela échappe à l'évêque. Ils se battoient, les bonnes gens qu'ils étoient. Demain ou plutôt

aujourd'hui lundi à Paris; demain, mes paquets se font; après-demain, je suis établi au Grandval pour six semaines. Mme d'Épinay en a le cœur un peu serré et moi aussi . nous étions faits l'un à l'autre; nous nous comprenions sans mot dire; nous blâmions, nous approuvions du coin de l'œil : cette conversation muette va lui manquer. Vous adresserez toujours vos lettres sur le quai des Miramionnes, d'où elles iront contre-signées à Charenton, et j'enverrai les retirer le plus assidûment qu'il sera possible. Vous savez que les maîtres n'ont plus de domestiques où je suis. Ce M. Damilaville est un galant homme qui aime à faire le bien et qui sait y mettre la grâce. Il y a deux ou trois honnêtes hommes et deux ou trois honnêtes femmes dans ce monde, et la Providence me les adresse. En vérité, si je mérite ce présent, j'en sentirai toute la valeur, et, si j'en sens toute la valeur, je n'aurai plus envie de me plaindre d'elle; si elle prenoit la parole, et si elle me disoit : « Je t'ai donné Grimm et Uranie pour amis; je t'ai donné Sophie pour amie; je t'ai donné Didier pour père et Angélique pour mère; tu sais ce qu'ils étoient et ce qu'ils ont fait pour toi; que te reste-t-il à me demander? » je ne sais ce que je lui répondrois. Oui, chère amie, je retrouverai au Grandval ceux que j'y ai laissés, excepté d'Alinville; mais je n'y ferai rien de ce que vous conjecturez : je boirai, je mangerai, je

dormirai, je philosopherai le soir, je vous regretterai tous les matins, et mainte fois dans la journée je soupirerai indiscrètement. Mme d'Holbach s'en apercevra, et en rira. Mme d'Aine dira que, si cela dure, il faudra qu'elle me fasse noyer par pitié. Je n'y ferai pas une panse d'a et je m'en reviendrai, à la Saint-Martin, à Paris, où je mourrai de douleur si je ne vous retrouve pas. Je tremble toujours que votre chère sœur ne fasse la folie d'aller à Isle. Nous avons encore ici nos peintres et nos musiciens et Jeannette, et Jeannette aussi, da! Hélas! la pauvre enfant me fend le cœur, surtout quand elle se livre à la gaieté, et qu'elle rit : elle a perdu sa mère, et elle n'en sait encore rien. Je suis sûre que, si elle regardoit les visages qui sont autour d'elle, elle devineroit, à l'impression de tristesse que cause sa joie, qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire qu'on lui cache. Mais n'est-ce pas un phénomène bien singulier que nous éprouvons tous la même chose, et qu'il n'y ait pas un de nous que sa joie ne contriste? Ah! chère amie! il y a bien des données, et bien des données fines pour celui qui sait les saisir et les appliquer à la connoissance du cœur. C'est une caverne, mais dans les ténèbres de laquelle il luit par intervalles des rayons passagers qui l'éclairent et pour les autres et pour nous.

Après les cygnes? Ne craignez rien, je n'y

courrai de ma vie, ni le cher abbé Galiani non plus; il s'est amusé à les agacer, ils l'ont pris en grippe, et, d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent, ils s'élèvent sur les ailes, ils arrivent au grand vol, le cou tendu, le bec entr'ouvert, et poussant des cris: il n'oseroit approcher du bassin. Ils ont presque dévoré *Pouf*. Pouf est un petit chien de Mme d'Épinay, qui n'a pas son pareil pour l'esprit et la gentillesse; c'est un prodige pour son âge : aussi nous ne croyons pas qu'il vive. Ces cygnes ont l'air fier, bête et méchant, trois qualités qui vont fort bien ensemble. Je disois des arbres du parc de Versailles qu'ils étoient hauts, droits et minces, et l'abbé Galiani ajoutoit : « comme les courtisans. » L'abbé est inépuisable de mots et de traits plaisans; c'est un trésor dans les jours pluvieux. Je disois à Mme d'Épinay que si l'on en faisoit chez les tabletiers, tout le monde en voudroit avoir un à sa campagne. Je voudrois que vous lui eussiez entendu raconter l'histoire du *porco sacro*. Il y a à Naples des moines à qui il est permis de nourrir aux dépens du public un troupeau de cochons, sans compter la communauté. Ces cochons privilégiés sont appelés, par les saints personnages auxquels ils appartiennent, les *cochons sacrés*. Ils se promènent, respectés, dans toutes les rues, ils entrent dans les maisons, on les y reçoit, on leur fait politesse. Si une truie est pressée de

mettre bas, on a tout le soin possible d'elle et de ses pourcelets ; trop heureux celui qu'elle a honoré de ses couches ! Celui qui frapperoit un *porco sacro* feroit un sacrilége. Cependant des soldats peu scrupuleux en tuèrent un ; cet assassinat fit grand bruit : la ville et le sénat ordonnèrent les perquisitions les plus sévères. Les malfaiteurs, craignant d'être découverts, achetèrent deux cierges, les placèrent allumés aux deux côtés du *porco sacro* sur lequel ils étendirent une grande couverture, mirent un bénitier avec le goupillon à sa tête et un crucifix à ses pieds ; et ceux qui faisoient la visite les trouvèrent à genoux et priant autour du mort. Un d'eux présenta le goupillon au commissaire ; le commissaire aspersa, se mit à genoux, fit sa prière et demanda qui est-ce qui étoit mort ? On lui répondit : « Un de nos camarades, honnête homme ; c'est une perte. Voilà le train des choses du monde : les bons s'en vont et les méchans restent. » Mais je n'ai pas le courage d'achever, Ce n'est pas moi, c'est l'abbé qu'il faudroit entendre. Le fond est misérable en lui-même, mais il prend entre ses mains la couleur la plus forte et la plus gaie, et devient une source inépuisable de bonnes plaisanteries et même quelquefois de morale.

C'est lui qui m'a amené ici. Nous y attendons Saurin, qui n'est pas encore venu ; cela me fait

craindre que Mme Helvétius ne soit fort mal : elle a quitté la campagne pour faire ses couches à Paris, et la voilà non accouchée et attaquée d'une fièvre putride. C'est une femme très-aimable, qui s'est fait un caractère qui l'a affranchie au milieu de ses semblables, toutes esclaves. Saurin m'a consulté sur le plan d'une pièce. Je l'ai renversé d'un bout à l'autre. M. Grimm et Mme d'Épinay disent que ce que j'ai imaginé est de toute beauté, mais que personne n'en peut exécuter un mot. Si ce plan a lieu, vous verrez au quatrième acte une foule de citoyens, condamnés à mort pour avoir trop bien défendu leur ville, briguer l'honneur de la préférence et tirer au sort. Le sort se tirera sur la scène. Imaginez le spectacle et les cris des pères, des mères, des parens, des amis, des enfans, à mesure que le billet fatal sort ; imaginez la contenance diverse, forte ou faible, de celui que le sort a condamné ; imaginez que celui qui tient le casque d'où les billets sont tirés est le gouverneur de la ville, qu'on en doit tirer six, et qu'après qu'on en a tiré cinq il se condamne lui-même et dit : « Le sixième est le mien, » sans qu'on puisse jamais lui faire changer d'avis. Imaginez ce que deviennent sa femme, sa fille, qui sont présentes. O Voltaire ! vous qui savez à présent l'effet de ces tableaux, vous n'auriez garde de vous refuser à celui-là !

Mais, à propos de Grimm, ne serez-vous pas un peu surprise que je vous aie déjà écrit sept à huit pages, sans presque vous en dire un mot? C'est, mon amie, qu'il arrange si bien ses voyages qu'il sort de la Chevrette au moment que j'y arrive. En vérité, quand il auroit le dessein de me rendre amoureux de sa maîtresse, il ne s'y prendroit pas autrement. Vous concevez bien que je plaisante : il est trop honnête pour avoir cette vue, et je le suis trop, moi, pour qu'elle lui réussît, quand il l'auroit. Et puis, il est si enfoncé dans la négociation et les mémoires, qu'on ne lui voit pas le bout du nez. Il ne lui reste presque pas un instant pour l'amitié; et je ne sais quand l'amour trouve le sien. Nous nous sommes un peu promenés, elle et moi, ce matin. Je lui avois trouvé l'air soucieux hier au soir. Je lui en ai demandé le sujet. « C'étoit une de ces minuties auxquelles, lui disois-je, vous êtes trop heureux tous les deux d'être sensibles au bout de quatre ans. Vous vous examinez donc de bien près? Vous en êtes donc comme au premier jour? Eh! mes amis, tâchez de n'épouser jamais. » L'après-dîner, nous nous sommes encore promenés, lui et elle, Mme d'Houdetot et moi. J'oubliois de vous dire que j'avois un peu enivré ma voisine, c'est-à-dire que j'avais trouvé mon vin blanc fort bon, que j'en avois usé peu sobrement, et que ma voisine étoit fort gaie. Mme d'Houdetot fait de

très-jolis vers; elle m'en a récité quelques-uns qui m'ont fait grand plaisir. Il y a tout plein de simplicité et de délicatesse. Je n'ai osé les lui demander; mais si je puis lui arracher un *hymne aux tetons* qui petille de feu, de chaleur, d'images et de volupté, je vous l'enverrai. Quoiqu'elle ait eu le courage de me le montrer, je n'ai pas eu celui de le demander. Le soir nous avons laissé rentrer les femmes, et nous avons fait le tour du parc, Grimm et moi. Il y avoit longtemps que nous ne nous étions vus; nous avons été fort aises de nous retrouver. Je l'aime sûrement, et j'en suis, je crois, autant aimé que jamais. Au milieu de ces amusemens, des idées tristes m'obsèdent, je ne fais rien, le temps s'enfuit, et je ne vous ai pas. Je viens de recevoir un paquet de Damilaville. Je ne savois ce que c'étoit, car il étoit bien gros. J'espérois y trouver un mot de vous. Rien. A la place les deux Romontrances du parlement d'Aix, qui sont très-belles, mais qui ne me dédommagent pas. Je brûle de m'en retourner à Paris. Je ne saurois dissimuler ma joie ; et Mme d'Épinay dit que cela n'est pas honnête d'être gai quand on quitte les gens. Il seroit donc plus honnête de l'être ni plus ni moins et de paroître triste. N'y a-t-il encore rien d'arrêté sur votre retour? Votre sœur revient-elle avec vous? Si j'avois été bien avisé, j'aurois fait ce voyage de province tant projeté. Je vous aurois

du moins vue en passant. Je crains que vous ne trouviez mon caractère un peu changé. On dit que j'ai l'air d'un homme qui va toujours cherchant quelque chose qui lui manque. Au reste, c'est l'air que je dois avoir. Quand vous étiez ici, votre présence me soutenoit. Avois-je du chagrin, j'allois voir mon amie, et je l'oubliois. Pourquoi m'avez-vous abandonné? La mélancolie a trouvé mon âme ouverte, elle y est entrée, et je ne pense pas qu'on puisse l'en déloger tout à fait. Elle ne me déplaît pas trop; et puis qu'importe? Je serai moins gai, ou plus triste, comme il vous plaira, mais je n'en aimerai pas moins. Ma tendresse sera d'une couleur brune qui ne sied pas mal à ce sentiment. Mon amie, tout peut s'altérer au monde : tout, sans vous en excepter; tout, excepté la passion que j'ai pour vous. Quand je vous reverrai, comme je vous embrasserai! comme je me reposerai sur vous! comme je chercherai celle que j'aime! Ah! s'il n'y avoit personne qui me contraignît! mais il ne faut pas compter là-dessus. Je ne finirai pas encore cette lettre. Nous partirons de bonne heure. Grimm me descendra à la rue de Fourcy. De là il n'y a qu'un pas sur le quai des Miramionnes. Si j'y trouvois une lettre de vous, je remplirois la demi-page qui me reste et qui ne me resteroit pas, car je l'aurois remplie tout en disant que je ne voulois pas en dire plus long, si l'on ne m'invitoit pas à

descendre. Je vais voir ce qu'on me veut... C'est Saurin qui vient d'arriver. Adieu, ma tendre amie. Ce soir, s'il n'est pas trop tard, nous causerons encore un moment, et puis il faut faire mon sac; je n'aime point à faire attendre après moi.

Nous avons eu deux convives sur lesquels nous ne comptions guère, excellens tous deux, Saurin et le curé de la Chevrette. Vous connoissez Saurin, je ne vous en dis rien. Pour notre pasteur, c'est un des meilleurs esprits qu'il y ait bien loin : il n'y a pas d'homme dont les passions se peignent plus vivement sur son visage; c'est peut-être le seul qui ait le nez expressif; il loue du nez, il blâme du nez, il décide du nez, il prophétise du nez. Grimm dit que celui qui entend le nez du curé a lu un grand traité de morale. La conversation a été fort diverse. Mme d'Houdetot m'a demandé du bout de la table où en étoit ma bouteille. Je lui ai répondu qu'elle devoit le savoir mieux que moi. On a trouvé que je n'étois pas trop malheureux de boire de bon vin, et d'enivrer ma voisine. Et puis on a parlé nouvelles. On a dit que le roi de Portugal introduisoit le jansénisme dans ses États : cela m'a déplu. J'ai dit que, religion pour religion, quand un monarque faisoit tant que d'en adopter une, il valoit mieux la choisir plaisante et gaie que triste et maussade; que la mélancolie religieuse inclinoit au fanatisme et à l'intolérance; et Mme d'Épinay

me faisoit des yeux; et à la fin, quand j'ai eu tout dit, j'ai compris que je désobligeois Mme d'Esclavelles, sa mère, qui est janséniste jusqu'à la pointe de ses cheveux blancs. On parla tendresse. Le curé, qui n'est déplacé dans aucun sujet, dit que les amans malheureux disoient tous qu'ils en mourroient, mais qu'il étoit rare d'en rencontrer qui tinssent parole; qu'il en avoit cependant vu un : c'étoit un jeune homme de famille appelé *Soulpse*. Il s'éprit d'une fille belle et sage, mais sans biens et d'une famille déshonorée. Son père étoit alors aux galères pour faux seings. Ce jeune homme, qui prévoyoit toute l'opposition et toute la raison de l'opposition qu'il rencontreroit dans ses parens, fit ce qu'il put pour se détacher; mais quand il se fut bien assuré de l'inutilité de ses efforts, il osa s'en ouvrir à ses parens, qui alloient s'épuiser en remontrances lorsque notre amant les arrêta tout court et leur dit : « Je sais tout ce que vous avez à m'opposer, je ne saurois désapprouver des raisons que j'opposerois moi-même à mon fils si j'en avois un. Mais voyez si vous m'aimez mieux mort que mésallié : car il est sûr que si je n'ai pas celle que j'aime, j'en mourrai. » On traita ce propos comme il le méritoit; l'événement n'y fait rien. Le jeune homme tomba, dépérit de jour en jour, et mourut. Le curé ajouta : « C'est un fait dont j'ai été témoin. — Mais, curé, lui dis-je, à la place

du père, qu'auriez-vous fait ? —Monsieur, me répondit le curé, je ne saurois me mettre à cette place ; les sentimens d'un père ne se devinent point et ne peuvent se suppléer. — Cela est vrai ; mais enfin vous auriez pris un parti d'après ce que vous êtes : dites-nous quel il eût été ? — Volontiers. J'aurois appelé mon fils ; je lui aurois dit : « *Soulpse* a été « votre nom jusqu'à présent ; souvenez-vous bien « qu'il ne l'est plus. Appelez-vous comme il vous « plaira. Voilà votre légitime. Allez vous marier « avec celle que vous aimez, si loin d'ici que je n'en- « tende plus parler de vous, et que Dieu vous bé- « nisse ! » — Pour moi, dit Mme d'Esclavelles, qui craignoit peut-être que la décision du curé ne fît impression sur son petit-fils, si j'avois été la mère de ce jeune fou, j'aurois fait comme son père, je l'aurois laissé mourir ». Et puis voilà les avis partagés, et un bruit à faire retentir les voûtes du salon, qui a duré longtemps, et qui dureroit encore si le curé n'avoit rompu la dispute par une autre histoire que voici. Un jeune curé, mécontent de son état, se sauve en Angleterre, apostasie, se marie selon la loi, et a des enfans de sa femme. Au bout d'un certain temps, il regrette son pays : il revient en France avec sa femme et ses enfans. Au bout encore d'un certain temps, il a du remords : il revient à sa religion, prend du scrupule sur son mariage, et songe à se séparer de sa femme. Il s'en

ouvre à notre curé, qui trouve le cas fort embarrassant, et qui, n'osant rien prendre sur lui, le renvoie aux casuistes et aux jurisconsultes. Tous décident qu'il ne peut en sûreté de conscience rester avec sa femme. Lorsque leur séparation, à laquelle la femme s'opposoit de toute sa force, alloit s'entamer par voie de justice, mais un peu contre le gré du curé, l'époux tomba malade et assez dangereusement pour qu'il n'en revînt pas. Il envoie chercher le curé : « Mon ami, lui dit-il, vous connoissez mes intentions : je touche au dernier moment; je veux montrer du moins qu'elles étoient sincères. Je veux faire amende honorable publique, et recevoir les sacremens, et mourir à l'hôpital : ayez la bonté de m'y faire transporter. — Je m'en garderai bien; cette femme est innocente; elle vous a épousé selon la loi; elle ne connoissoit rien des empêchemens qui ne lui permettoient pas d'accepter votre main. Et ces enfans, quelle part ont-ils à votre faute? Vous êtes le seul coupable, et ce sont eux qui vont être punis! Votre femme sera déshonorée, vos enfans seront déclarés naturels; et où est le bien de tout cela? La raison est pour eux, certainement, et, jusqu'à ce que la loi ait prononcé, nous ignorons si elle seroit contre eux. Attendons, et en attendant, mon ami, demeurez dans le lit de celle que vous appelez votre femme et qui l'est, et où vous avez eu d'elle ces enfans

qui vous ont appelé leur père et qui sont vos enfans ». Jamais le curé n'en voulut démordre. Il confessa son homme; le mal empira, il lui administra les derniers sacremens. Il mourut, et la fem.. et les enfans restèrent en possession des titres qu'ils avoient. Nous avons tous approuvé la sagesse du curé. Grimm l'a fait peindre; il prétend en faire quelque jour un personnage de roman. Nous sommes revenus un peu tard; cet homme singulier et ses histoires aussi singulières que lui nous ont défrayés en chemin.

A propos, je ne vous ai pas dit que M. le comte de Bissy avoit envoyé au marquis de Ximenès pour moi une tragédie angloise en un acte, tout à fait dans le goût du *Joueur*. Elle est intitulée l'*Extravagance fatale*. Un homme de naissance a été conduit par la dissipation à l'extrême misère. Il ne peut supporter l'idée de l'avilissement où il va tomber, lui, sa femme et ses enfans. Il se persuade qu'il vaut mieux qu'il meure. Mais si la mort est meilleure pour lui que la vie, pourquoi la vie vaudroit-elle mieux que la mort pour sa femme et ses enfans? Il vient à bout de se persuader qu'il leur manqueroit d'une manière indigne, s'il ne les associoit pas à un sort qu'il croit préférable à celui dont il est menacé. Il se défait donc de lui-même, de sa femme et de ses deux enfans. Cette catastrophe est d'une atrocité qui révolte; cependant la

dernière scène est d'un pathétique qui déchire. Imaginez que cet homme étoit sur le point d'être saisi et précipité dans une prison. Sa femme vient à lui, et lui propose de prendre ses enfans entre ses bras et de se sauver avec lui en quelque lieu de sûreté. Toute la dernière scène roule sur la double acception des termes de voyage, d'asile, de demeure paisible, d'éloignement des hommes, de dernier terme des revers et des maux, de repos, qui conviennent à une fuite réelle ou à la mort. La femme les entend toujours de la fuite, et 'époux les lui dit toujours de la mort. L'ignorance de cette femme, qui a reçu le breuvage fatal de son époux et qui l'a donné de sa propre main à ses deux enfans, la tendresse de ses discours, la présence de ses enfans en qui la mort circule, font un effet plus terrible mille fois que le spectacle d'Œdipe qui a les yeux crevés et qui se baisse pour chercher ses enfans. Cependant, si vous avez le père Brumoy, voyez cette scène au cinquième acte de l'*Œdipe* de Sophocle.

Je viens de recevoir votre numéro 21. Je n'ai point la tête trop mauvaise. Quant à mon pied, il est guéri. Nous avons joué; le baron a oublié son serment, mais, comme la fortune a été assez égale, je ne saurois vous dire comment il soutiendroit son caprice. Il faut qu'il y ait une espèce de contre-coup à ma chute, car j'ai eu la tête étonnée pendant

les deux premiers jours. Les jours suivans j'ai senti une douleur passagère au côté opposé, et depuis j'éprouve comme des envies de moucher, et la sensation comme de quelque chose d'arrêté au-dessus du nez et qui voudroit tomber. Ils m'ont conseillé le sel ammoniac. Mais je bois, je mange, je dors, je n'ai ni chaleur ni fièvre, et tout ira bien.

O femme! serez-vous toujours femme par quelque endroit? Jamais la fêlure que nature vous fit ne reprendra-t-elle entièrement? Je n'ai pu m'empêcher de rire de tous les mouvemens que vous vous êtes donnés pour un colifichet. Je sais bien ce que vous répondrez à cela; mais je sais bien aussi comment on s'en impose. Je le voudrois bien que vous en fussiez de nos causeries, et vous et la chère sœur. A propos de ces Chinois, savez-vous que l'illustration remonte chez eux et ne descend jamais? Ce sont les enfans qui illustrent et anoblissent leurs aïeux, et non pas les aïeux leurs enfans. Ma foi, cela est encore bien sage. Nous sommes plus grands poëtes, plus grands philosophes, plus grands orateurs, plus grands architectes, plus grands astronomes, plus grands géomètres que ces peuples-là; mais ils entendent mieux que nous la science du bon sens et de la vertu; et si par hasard cette science étoit la première, ils auroient raison de dire qu'ils ont deux yeux, et que nous en avons un, et que le reste de la terre est aveugle.

Oui, je connois vos *Intérêts de la France mal entendus*. C'est un livre qui a du succès. M. Gaschon m'a fait dîner une fois avec l'auteur. Cet homme connoît assez bien le mal, mais il n'entend rien aux remèdes. Il a des observations assez justes qui marquent un homme instruit, mais sans génie. Il a un monde de choses dont il ne sait rien faire; et le génie sait faire un monde de rien.

Non, non, mon ami vaut mieux que moi; personne ne peut lui être comparé, soit qu'il plaisante, soit qu'il raisonne, soit qu'il conseille, soit qu'il écrive, soit qu'il...

(*La suite manque.*)

XLII

Le 7 octobre 1760.

Pas un moment de repos, comme vous disiez à la fin d'une de vos lettres; non, pas un moment! J'arrive, je jette en passant mon sac de nuit à ma porte, et je vole sur le quai des Miramionnes: j'y trouve une de vos lettres; j'en achève une que j'ai commencée à la Chevrette. Je m'en retourne chez moi à minuit. Je trouve ma fille attaquée de la fièvre et d'un grand mal de gorge; je n'ai pas osé

m'informer de sa santé. Les questions les plus obligeantes amènent des réponses si dures de la part de la mère, que je ne lui parle jamais sans une extrême nécessité ; mais j'ai interrogé l'enfant, qui m'a très-bien répondu ; j'ai donné des ordres qui marquent l'attention et l'intérêt. Voilà ce que c'est que de se brûler le sang à crier et à travailler. Je devois partir demain pour le Grandval : voilà un accident qui pourroit bien retarder mon voyage. Nous avons dîné, M. Grimm et moi, sous un des chevaux des Tuileries. Longue promenade avant dîner ; dîner d'appétit ; longue promenade après dîner, et, dans cet intervalle, de la morale et de l'amour, et de l'amour et de la morale ; et le résultat, de se rendre meilleur, de pardonner aux méchans, assez punis par leur méchanceté même ; de faire le bonheur de tous et surtout de son ami et de son amie. Je quitte M. de Montamy ; je l'ai trouvé avec une grosse dondon, dont je vous dirois volontiers, comme du curé de la Chevrette, qu'on la baiseroit pendant deux mois sans la baiser deux fois au même endroit : c'est une amie de Mme Riccoboni ; nous en avons causé. Celle-ci vous régalera cet hiver de deux nouveaux romans. Je les verrai sûrement avant qu'on les imprime, et vous aussi, si vous êtes à Paris. Mais dites-moi donc que vous y serez, si vous ne voulez pas que je périsse. J'avois deviné, comme vous verrez par

la précédente, et la possibilité du voyage de Mme de Solignac, et les inquiétudes de Mme Le Gendre, et votre indifférence.

Toutes ces dates ne m'apprennent rien; je voulois savoir s'il n'y avait eu aucune de mes lettres d'égarée. Voici l'histoire de ma chute. J'ai connu chez Le Breton un ex-oratorien, homme d'esprit dont je suis devenu la passion, mais non pas la plus forte ni l'unique. Cet homme s'appelle M. Destouches : il est secrétaire de la ferme générale; il y demeure; il s'étoit engagé à m'introduire à l'endroit où l'on fabrique le tabac, afin que je pusse connoître et décrire cette manœuvre; j'étois allé avec mon dessinateur le sommer de sa parole. Il étoit de bonne heure. Il est jeune. Je le trouve engagé de conversation avec une fille : je renvoie mon dessinateur; je m'assieds, et je me mets à causer avec ces fous-là. Le temps se passe; l'heure du dîner vient; nous allions dîner, Destouches et moi, chez Le Breton. Chemin faisant, nous devions jeter sa demoiselle rue des Prouvaires. Mais crac, à l'entrée de la rue voilà une des soupentes qui casse, et Destouches qui va donner de la tête contre celle de sa fille, et moi de la tête contre un des côtés du carrosse. Destouches descend par le côté renversé, moi et la demoiselle par l'autre côté, et cela à la vue de la compagnie la plus nombreuse et la moins choisie. Heureusement

la demoiselle avoit l'air plus honnête que peut-être elle ne l'étoit; je vous ai dit le reste. J'ai encore de temps en temps des sensations au haut du nez comme de quelque chose qui voudroit tomber par là; mais ce symptôme se dissipera comme les autres. Je vous demande en grâce de prêcher l'indulgence à notre chère sœur. Si, par hasard, nous n'occupions que le milieu entre les êtres les plus parfaits et les êtres les plus imparfaits, en regardant avec mépris ceux que la nature a placés au bas de la grande échelle, n'accorderions-nous pas le même droit à ceux qu'elle a placés au premier échelon, et qui sont autant au-dessus de nous que les objets de notre dédain sont au-dessous? Dans une machine où tout est lié, comme il n'y a rien d'inutile, pas même le gros ventre, le gros appétit et les fréquents besoins de Mme Gillet, s'il y a quelque chose d'indifférent et d'abject, c'est une suite de notre ignorance. Quelquefois je m'amuse à attacher tous ces objets sur une toile et à m'en faire un spectacle. Je ne saurois vous dire combien l'imbécilité, l'impertinence, la sottise, les airs de la coquette, les pirouettes du petit-maître, etc., etc., m'amusent sous ce coup d'œil.

Cette jalousie d'ami à ami, de sœur à sœur, de mère à fille, de fille à mère, me passe; je n'y entends rien. Si je connoissois quelque être au monde qui pût, en m'éclipsant à vos yeux, contribuer in-

finiment mieux que moi à votre bonheur, quel mérite plus grand me resteroit-il à ambitionner après celui d'être ce qu'il seroit, sinon de vous le procurer? S'il n'est pas en moi d'être le mieux qu'il est possible pour vous, faut-il que je me prive de l'avantage de vous présenter ce mieux, si je le connois ailleurs! Voilà des raisons que l'amour n'entend pas; mais je ne conçois pas que l'amitié puisse s'y refuser.

Mlle Clairon joua mal à la première représentation de *Tancrède*. Ses fanatiques mêmes en conviennent; mais ils disent qu'elle s'est bien corrigée dans les suivantes. Je n'en sais rien. Nous nous aimons tous de toutes nos forces. Il y a bien peu de gens à qui nous ne nous préférions; il n'y a personne au monde avec qui nous voulussions changer de sort. M. Vialet est comme les autres qui laissent un peu moins percer leur impertinence. Vous êtes à peu près contente de mes lettres, surtout des endroits où je vous dis que je vous aime : tant mieux, je ne m'intéresse qu'à ceux-ci; et comment seroient-ils mal? le modèle d'après lequel je peins est si bien! Tous nos portraits de la Chevrette ont réussi, excepté celui de Mme d'Épinay. M. Grimm prend cet accident comme un autre. Je vous ai dit que nous avions été peints et dessinés; je lui ai demandé une copie des deux dessins, et je les aurai. Les dix lignes où vous me dites qu'il n'y

a rien dans vos lettres valent mieux que toutes les miennes; si je vous avois dit les choses que j'y lis, et que j'eusse eu le bonheur de vous les persuader de moi comme je les crois de vous, je n'aurois plus qu'un souhait à faire : c'est que le temps et ma conduite vous entretinssent à jamais dans cette douce opinion. Le bonheur ou le malheur de votre vie est entre mes mains, dites-vous? Ce n'est pas comme cela : le bonheur de votre vie est entre mes mains; le bonheur de la mienne est entre les vôtres : c'est un dépôt réciproque confié à d'honnêtes gens. Uranie ne veut donc pas croire que je la haïsse? Absolument elle ne le veut pas. J'en ai pourtant bien des raisons, et, quand il n'y auroit que celle de m'humilier souvent aux yeux de la personne que j'aime, c'en seroit bien assez pour me faire croire. Pardonnez ! qu'avez-vous dit là? Elle n'a pas vu ce mot, j'en suis sûr. Je serois trop fier qu'elle se fût avouée coupable. M. Gaschon a été faire sa cour à Mme de Solignac. M. de Prisye ira. Que j'y aille aussi! ma foi, je n'en ai ni le temps, ni la volonté, ni le courage. Quoi qu'en dise Mme de Solignac, il est sûr que je n'ai jamais eu l'honneur de la voir.

Si cependant la maladie duroit, si mon voyage étoit renvoyé à la semaine prochaine, par exemple, je ne répondrois de rien. Je n'aime point les occasions de balbutier, et balbutie toujours de timidité

la première fois que je vois, et puis tout se réduit alors à des phrases d'usage dont on se paye réciproquement. Je n'ai pas un sou de cette monnaie. Adieu, ma tendre amie. Je ne vous recommande plus votre santé : il y a quelqu'un à présent qui en aura soin pour vous. Il y avoit avec ma dernière lettre un papier d'agriculture pour madame votre mère : le lui avez-vous remis? Adieu, encore une fois; mon dévouement et mon respect à madame votre mère. Dites à Mme Le Gendre..., dites-lui que vous m'aimez à la folie, et vous verrez que ce petit mensonge la fera pâlir... Et je ne la haïrois pas!... Hélas! non...

XLIII

Le 8 octobre 1760.

Je pars demain pour aller au Grandval passer le reste de l'automne. Je ne saurois vous dire, chère amie, combien il m'en coûte pour m'arracher d'ici. Si cette force que les philosophes appellent d'inertie est commune à tous les êtres, j'en ai ma bonne part. Comment vos lettres me parviendront-elles? Comment recevrez-vous les miennes? Quel

circuit ! Je me rendois ici les mardi, jeudi, dimanche au soir ; je vous lisois et je vous répondois sur-le-champ ; cela étoit assez commode ; mais il n'y a pas moyen de rester. J'aurois l'air d'abandonner Mme d'Aine, qui m'a si bien accueilli les vacances passées. Je ne suis bien avec moi-même que quand je fais ce que je dois. J'irai donc demain, jour de ma fête, où l'on ne m'attend peut-être plus et où l'on médit de moi. Vous savez que j'ai quelque affaire à l'Hôtel des Fermes : j'y ai été appelé ce matin, et par occasion je me suis rendu rue des Vieux-Augustins. J'ai demandé Mlle Boileau : elle venoit de partir pour Argenteuil avec M. Berger. J'ai laissé chez le portier un billet pour elle. On m'a dit que Mme de Solignac étoit arrivée ; je ne l'ai point vue, mais je me suis fait écrire pour monsieur qui étoit absent. Le portier, à qui j'ai demandé si M. de Villeneuve y étoit, m'a répondu que oui, et même seul. J'ai été tenté de monter ; et puis je me suis dit : « Pourquoi monter ? » et, ne sachant que me répondre, je m'en suis allé. Vous savez apparemment qu'il déloge le 15 de ce mois et qu'il va demeurer rue Sainte-Anne. C'est le portier qui m'a bavardé cela. Vous m'avez fait faire connoissance plus intime que jamais avec M. Damilaville. J'ai soupé plusieurs fois avec lui : c'est un homme de bien. Hier, comme je m'en revenois de chez lui à minuit, par le plus affreux temps du

monde, d'abord j'ai vu, rue des Boucheries, des amans qui se disoient des douceurs de fort près, au coin d'une porte, à minuit, le ciel fondant en eau : cela m'a fort édifié ! Arrivé à ma porte, Jeanneton appelée, en attendant qu'elle descendît, mon fiacre m'a dit qu'un hôtel qui fait le coin de la rue des Saints-Pères, à côté de chez moi, habité par M. de Bacqueville, étoit en feu ; et le tocsin qui sonnoit de tous côtés m'a confirmé qu'il disoit vrai. Le feu y étoit depuis midi ; et aujourd'ui, quand j'ai passé sur le quai, il n'étoit pas encore éteint ; une grande aile de l'hôtel a été brûlée. Ce M. de Bacqueville étoit un fou, car il n'est plus. D'abord, il n'a pas voulu ouvrir ses portes, menaçant le premier qui mettroit le pied dans sa cour de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Il a cru qu'il n'y avoit plus rien ; et, sur les cinq heures, il s'en est allé à l'Opéra. Là, on est venu l'avertir que l'incendie s'étoit renouvelé, et il a répondu : « Eh bien, ce sera une maison de brûlée ; qu'on me laisse en repos. » Après le spectacle, dont il n'a pas perdu un moment, il s'en est allé chez lui ; on vouloit l'empêcher d'entrer ; inutilement : il disoit qu'il se soucioit fort peu que ses meubles fussent brûlés, qu'il en achèteroit d'autres ; moins encore que son or et son argent fussent fondus, qu'on les retrouveroit en lingots dans les décombres ; mais qu'il falloit qu'il sauvât ses papiers. « Mais, Monsieur, vous

périrez. — Je ne périrai point : ma maison a des détours qui ne sont connus que de moi et par lesquels je m'échapperai. Si on ne me voit pas revenir, qu'on n'en soit pas inquiet : je serai avec mes papiers dans un de mes caveaux. » On a visité les caveaux; on y a bien trouvé les papiers, mais point d'homme. Il se faisoit une joie de tromper son fils. « Le coquin, disoit-il, me croira brûlé; il en sera au comble de la joie; il attend ma mort, et je me fais un plaisir de lui apparoître au moment où il s'y attendra le moins. » On raconte de cet homme cent folies; on dit qu'il a fait séduire sa femme par un de ses amis qui devoit se laisser surprendre en flagrant délit avec elle : ce qui s'est fait. En conséquence, la pauvre femme a été enfermée. On dit qu'il avoit fait pendre un cheval vicieux dans son écurie pour servir d'exemple aux autres. On dit qu'ayant voulu faire l'essai d'une machine à voler dans l'air qu'il avoit inventée, il s'étoit cassé une cuisse : au demeurant, c'étoit un vilain avare, très-riche, et qui a vécu jusqu'à quatre-vingts ans.

L'indisposition de ma fille est un mal de gorge accompagné d'une fièvre intermittente. Cela va mieux, point de fièvre aujourd'hui; s'il y a fièvre demain, elle sera saignée. Adieu, mon amie; souvenez-vous, quand vous serez arrivée, quatre ou cinq jours après, de me donner le baiser que j'aurois reçu : je ne veux pas le perdre. Toujours

commémoration de moi à madame votre mère et à madame votre sœur.

Voilà cette lettre, vraie ou supposée, du roi de Prusse au marquis d'Argens, qui fait ici tant de bruit. Il est sûr qu'elle est de son style; mais cette preuve suffira-t-elle contre un grand nombre d'autres qui semblent constater la supposition? Si vous faites de la politique, voilà un excellent sujet.

Je ne saurois m'en aller. Si je restois demain jusqu'au soir, j'aurois une lettre de vous. Combien ce voyage me peine! Adieu. Ma première sera datée du Grandval, et peut-être sera-t-elle un peu moins vide que les précédentes, grâce à la compagnie que je vais trouver.

P. S. On reconnoîtra peut-être à l'écriture d'où vient cette lettre du roi de Prusse, et peut-être que le cœur en palpitera.

Il est certain que, sans m'en parler, il est enchanté de trouver de petites occasions de lui faire sa cour.

Il ne sait pas combien elle est fière, haute, difficile, capricieuse, peu sensible, peu passionnée, et tout le mal qu'il se prépare.

J'aimerois autant me prendre d'un sylphe, ou d'un ange, ou d'une idée honnête.

XLIV

Au Grandval, le 13 octobre 1760.

Pourquoi n'entends-je plus parler de vous? Ah! mon amie, la chère sœur est à côté de vous : vous m'oubliez, vous me négligez!

Je suis parti jeudi dans l'après-midi, pour me rendre au Grandval. Je l'avois bien deviné, qu'on ne m'y attendoit plus et qu'on y médisoit de moi; on en a été d'autant plus content de me voir.

« Eh! vous voilà, philosophe, j'en suis enchantée. Venez, que je vous baise; je ne suis plus jeune, mais je me porte bien et je ne suis pas toujours bon. » Ce *je ne suis pas toujours bon* est bien méchamment dit. Vous comprenez que c'est Mme d'Aine qui a dit comme cela.

Le baron et le père Hoop sont descendus et m'ont embrassé. D'abord nous avons parlé tous à la fois, comme il arrive quand il y a du temps qu'on ne s'est vu, qu'on est bien aise de se retrouver, et qu'on a l'empressement de se le témoigner.

Mme d'Holbach étoit à son métier; je me suis approché d'elle. Oh! qu'elle étoit belle! le beau teint! la belle santé! et puis, quel vêtement! C'est

une coiffure en cheveux avec une espèce d'habit de marmotte d'un taffetas rouge, couvert partout d'une gaze à travers la blancheur de laquelle on voit percer, çà et là, la couleur de rose... « Vous revenez de la Chevrette? — Oui, Madame. — Vous vous y êtes amusé? — Oui, Madame, assez. — Aussi, vous y êtes resté longtemps? — M. Grimm et Mme d'Épinay m'ont retenu un jour, et puis encore un jour, et puis de jour en jour on touche au bout de la semaine. — En attendant que vous vinssiez, maman en a fait de bons contes. — Cela se peut, Madame, mais ce sont des contes. — Pourquoi? Je n'entends pas. — Vous n'entendez pas qu'il y a des choses sacrées dans ce monde? — Eh! oui, a-t-elle ajouté en baissant les yeux et en souriant avec malice, et dont il est bien de se tenir à quelque distance. » Voilà de ces mots qu'elle a appris de M. Le Roy. Entendez-vous celui-là? Le reste de la soirée s'est passé à m'installer; la matinée d'hier à prendre du thé et à arranger mon atelier : car j'ai apporté ici beaucoup d'ouvrages, en me doutant bien que je ne ferai rien. Le baron et M. d'Aine s'en sont allés à Gros-Bois dîner chez l'ancien ministre Chauvelin; nous avons été fort gais sans eux.

Il a beaucoup plu la nuit du vendredi au samedi, beaucoup encore la matinée du samedi; la terre était molle, et nos dames ont mieux aimé demeurer

à la maison que de s'exposer à laisser leurs souliers dans la glaise et à revenir pieds nus. Nous nous sommes donc promenés seuls, le père Hoop et moi, depuis trois heures et demie jusqu'à six. Cet homme me plaît plus que jamais. Nous avons parlé politique. Je lui ai fait cent questions sur le parlement d'Angleterre. C'est un corps composé d'environ cinq cents personnes. Le lieu où il tient ses séances est un vaste édifice ; il y a six à sept ans que l'entrée en étoit ouverte à tout le monde et que les affaires les plus importantes de l'État s'y discutoient sous les yeux mêmes de la nation assemblée et assise dans de grandes tribunes, élevées au-dessus de la tête des représentans. Croyez-vous, mon amie, qu'un homme osât en face de tout un peuple proposer un projet nuisible ou s'opposer à un projet avantageux, et s'avouer publiquement méchant ou stupide ? Vous me demanderez sans doute pourquoi les délibérations se font aujourd'hui à porte fermée : « C'est, me répondit le père Hoop (car je lui fis la même question), qu'il y a je ne sais combien d'affaires dont le succès dépend du secret, et qu'il étoit impossible qu'il fût gardé. Nous avons, ajouta-t-il, des hommes qui possèdent une écriture abrégée et dont la plume devance la plus grande volubilité de la parole. Les discours des Chambres paraissent ici et en pays étranger, mot pour mot, comme ils avoient été tenus. Cela étoit d'un grand inconvénient. »

La politique et les mœurs se tiennent par la main, et conduisent à une infinité de textes intéressans sur lesquels on ne finit point.

A propos du bonheur de la vie, je lui ai demandé quelle étoit la chose qu'il estimoit le plus dans ce monde. Après un petit moment de réflexion : « Celle qui m'a toujours manqué, m'a-t-il dit, la santé. — Et le plus grand plaisir que vous ayez goûté? — Je le sais; mais, pour vous l'expliquer, il faut que je vous entretienne de ma famille. Nous sommes deux frères et trois sœurs. En Écosse, comme en quelques provinces de France, la loi absurde assure tout à l'aîné; mon aîné fut la coqueluche de mon père et de ma mère, c'est-à-dire qu'ils mirent tout en œuvre pour en faire un mauvais sujet, et ils ne réussirent que trop bien. Ils le marièrent le plus tôt et le plus richement qu'ils purent; ils se dépouillèrent en sa faveur de tout ce qu'ils avoient. Mais cet enfant mal né et mal élevé les fit bientôt repentir de l'indépendance totale où ils avoient eu la foiblesse de le mettre. Il leur manqua de respect, les traita durement, s'ennuya d'eux, les fit souffrir, et contraignit son bon vieux père et sa bonne vieille mère à abandonner leur maison, emmenant avec eux leurs filles, et ayant à peine de quoi se nourrir, bien loin d'avoir de quoi marier ces filles déjà grandes. Leur frère avoit encore arrangé les affaires de manière qu'on n'en

pouvoit même exiger leur dot. Le dessein à tous ces malheureux étoit de sortir d'Édimbourg et d'aller cacher en Castille leur misère et l'ingratitude de leur fils. Cependant la mélancolie qui m'a promené presque dans toutes les contrées du monde m'avoit conduit à Carthagène. Ce fut là que j'appris le désastre et la détresse de mes parens. Je tâchai de les consoler et de les tranquilliser pour le présent et sur l'avenir. Je vendis le peu que j'avois, et je leur en envoyai le prix. Jetant ensuite les yeux sur les fortunes rapides qui se faisoient autour de moi, je me mis à commercer. Je réussis : en moins de sept ans, je fus riche. Je me hâtai de revenir; je rétablis mes parens dans l'aisance; je châtiai mon frère, je mariai mes sœurs, et je fus, je crois, l'homme le plus heureux qu'il y eût au monde. »

En achevant ce récit, il avoit l'air fort touché. « Mais à quoi, lui demandai-je, avez-vous employé les premières années de votre jeunesse? — A l'étude de la médecine, me répondit-il. — Mais pourquoi n'avez-vous pas suivi cet état? — Parce qu'il falloit ou rester ignoré dans la foule, ou faire le charlatan pour en sortir. — Il est bien dur de renoncer à son état après en avoir fait tous les frais. — Il est bien plus dur de ramper, de languir dans l'indigence ou de fourber. »

Cette conversation nous conduisit aux moyens les plus sûrs de s'enrichir. Je lui disois que pour

devenir quelque chose dans la suite il falloit se résoudre à n'être rien d'abord ; et, à ce propos, je me rappelois celui que j'avois tenu à un jeune ambitieux qui ne savoit par où débuter. « Vous savez lire? lui dis-je. — Oui. — Écrire? — Oui. — Un peu calculer? — Oui. — Et vous voulez être riche à quelque prix que ce soit? — A peu près. — Eh bien! mon ami, faites-vous secrétaire d'un fermier général. »

Voilà, ma bonne amie, notre causerie : elle vous amusoit l'an passé; pourquoi vous ennuieroit-elle cette année?

Après l'étude, ce qui lui avoit plu davantage, c'étoient les voyages : il voyageroit encore à l'âge qu'il a. Pour moi, je n'approuve qu'on s'éloigne de son pays que depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-cinq. Il faut qu'un jeune homme voie par lui-même qu'il y a partout du courage, des talens, de la sagesse et de l'industrie, afin qu'il ne conserve pas le préjugé que tout est mal ailleurs que dans sa patrie. Passé ce temps, il faut être à sa femme, à ses enfans, à ses concitoyens, à ses amis, aux objets des plus doux liens. Or ces liens supposent une vie sédentaire. Un homme qui passeroit sa vie en voyage ressembleroit à celui qui s'occuperoit du matin au soir à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier, examinant tout ce qui embellit ses appartemens, et ne s'asseyant pas un moment à côté de ceux qui les habitent avec lui.

Voilà en gros notre promenade, si vous en exceptez une anecdote polissonne qui s'est glissée, je ne sais comment, tout à travers de choses assez sérieuses.

Il faisoit un cours d'accouchement chez un homme célèbre appelé Grégoire. Ce Grégoire croyoit sérieusement qu'un enfant qui mouroit sans qu'on lui eût jeté un peu d'eau froide sur la tête, en prononçant certains mots, étoit fort à plaindre dans l'autre monde : en conséquence, dans tous les accouchemens laborieux, il baptisoit l'enfant dans le sein de la mère; oui, dans le sein de la mère. Or savez-vous comment il s'y prenoit? D'abord il prononçoit la formule : *Enfant, je te baptise;* puis il remplissoit d'eau sa bouche, qu'il appliquoit convenablement, soufflant son eau le plus loin qu'il pouvoit; en s'essuyant ensuite les lèvres avec une serviette, il disoit : « Il n'en faut que la cent millième partie d'une goutte pour faire un ange. »

Le baron et Mme d'Aine sont rentrés presque en même temps que nous. Le piquet s'est fait. Nous avons bien soupé. Après souper, encore un peu de causerie, et puis bonsoir.

Je ne vous ai pas dit qu'avant de quitter Paris j'ai vu l'ami Gaschon. Dieu! combien nous avons parlé de la mère et des deux filles! Vous auriez été trop aise d'être derrière la tapisserie et de nous entendre. O mon amie! conservez toujours la fran-

chise de votre caractère; augmentez-la, s'il se peut, afin que vous ayez la confiance, l'estime et la vénération de tous ceux qui vous entourent. Que si vous veniez jamais à disparoître d'au milieu d'eux, ils soient vains de vous avoir connue; qu'ils s'entretiennent longtemps de vous, qu'ils s'en entretiennent toujours avec éloge et regret, et qu'ils ajoutent : « Eh bien! le philosophe Diderot fut, de tous les hommes qui eurent le bonheur de la connoître, celui qu'elle aima le plus. »

J'ai chargé M. Gaschon de faire ma paix avec Mlle Boileau, et il m'a promis d'y mettre tout son savoir. L'affaire avec M. Bouret est au même point. J'ai eu beaucoup de plaisir à l'entendre donner au diable tous ces gens à fausses protestations. Il ne fera pas le voyage d'Isle; il m'a dit qu'il s'en étoit excusé auprès de madame votre mère. Voilà tout ce que j'ai fait depuis que je n'ai entendu parler de vous. D'où vient donc ce silence? Votre sœur remplit-elle si exactement les momens que vous dérobez à votre mère que vous ne puissiez plus m'en donner un seul!

Je ne sais quand cette lettre vous parviendra; cependant je vous écris toujours. Voici l'arrangement que j'ai pris avec Damilaville. Votre lettre reçue, il l'adressera à un de ses subalternes à Charenton. Ce subalterne remportera ma réponse, qu'il mettra à la poste à Charenton pour

Paris, à l'adresse de Damilaville, qui la contre-signera à l'adresse de M. Gillet. Voilà bien des allées et bien des venues. Si j'étois à Paris, je vous lirois à l'heure qu'il est, je vous répondrois; demain ma réponse seroit à la boîte, et dans trois jours d'ici vous l'auriez.

Adieu, ma tendre amie. Si vous ne recevez pas de mes nouvelles avec toute l'exactitude que vous désirez, gardez, gardez-vous bien de m'accuser de négligence. Et qu'ai-je de mieux à faire que de m'entretenir avec vous et que de vous ouvrir mon cœur? Adieu, adieu.

XLV

Au Grandval, le 15 octobre 1760.

Des pluies continuelles nous tiennent renfermés. Mme d'Holbach s'use la vue à broder; Mme d'Aine digère, étalée sur des oreillers; le père Hoop, les yeux à moitié fermés, la tête fichée sur ses deux épaules et les mains collées sur ses deux genoux, rêve, je crois, à la fin du monde. Le baron lit, enveloppé dans une robe de chambre et renfoncé dans

un bonnet de nuit; moi, je me promène en long et en large, machinalement. Je vais à la fenêtre voir le temps qu'il fait, et je crois que le ciel fond en eau, et je me désespère... Est-il possible que j'aie déjà vécu près de quinze jours sans avoir entendu parler de vous? Ne m'avez-vous point écrit, ou Damilaville a-t-il oublié nos arrangemens, ou ce subalterne qui devoit recevoir vos lettres à Charenton, me les apporter ici et prendre les miennes, seroit-il arrêté par les mauvais temps? C'est cela. Quand il s'agit d'accuser les dieux ou les hommes, c'est aux dieux que je donne la préférence. Il y a près de deux lieues d'ici à Charenton; les chemins sont impraticables, et le ciel est si incertain qu'on ne peut s'éloigner pour une heure sans risquer d'être noyé. Cependant je suis très-maussade : c'est Mme d'Aine qui me le dit à l'oreille. Les sujets de conversation qui m'intéresseroient le plus si j'avois l'âme satisfaite ne me touchent presque pas. Le baron a beau dire : « Allons donc, philosophe, réveillez-vous », je dors. Il ajoute inutilement : « Croyez-moi, amusez-vous ici, et soyez sûr qu'on s'amuse bien ailleurs sans vous. » Je n'en crois rien. Comme il n'y a rien à tirer de moi, le voilà qui s'adresse au père Hoop. « Eh bien! vieille momie, que ruminez-vous là? — Je rumine une idée bien creuse. — Et cette idée, c'est? — C'est qu'il y a eu un moment où il n'a tenu à rien

que l'Europe ne vît un jour le souverain pontificat et la royauté réunis dans la même personne et ne soit retombée à la longue sous le gouvernement sacerdotal. — Quand et comment cela? — Ce fut lorsqu'on délibéra si l'on permettroit ou non aux prêtres de se marier. Les pères du concile de Trente, attachés à de misérables petites vues de discipline ecclésiastique, étoient bien loin de sentir toute l'importance de cette affaire.—Ma foi, je ne la sens pas plus qu'eux. — Écoutez-moi. Si l'on eût permis aux prêtres de se marier, n'est-il pas certain que le souverain marié eût pu se faire ordonner prêtre? Et croyez-vous que, fatigué des embarras continuels que les chefs du clergé donnent partout aux souverains, aucun d'entre eux ne se fût avisé de les terminer en réunissant en sa personne la puissance ecclésiastique à la puissance civile? Et si cet exemple eût été donné une fois, croyez-vous qu'il n'eût pas été suivi? — C'est-à-dire, père Hoop, que le roi auroit dit la messe et fait le prône? — Oui, Madame, tout comme un autre. Le souverain ordonné eût fait ordonner son fils; les princes du sang se seroient fait ordonner, eux et leurs enfans. Vous verriez aujourd'hui tous les grands engagés dans les ordres, la nation divisée en deux classes : l'une noble et sacerdotale, qui auroit rempli les fonctions importantes de la société, et qui auroit attiré vers elle le respect que

l'on doit à la dignité, à la naissance et aux talens; l'autre imbécile, stupide, esclave, avilie, qui auroit été condamnée aux travaux mécaniques, et que la double autorité des lois et de la superstition auroit tenue sans cesse courbée sous le joug. Bientôt la science se seroit retirée dans le sein des familles nobles et sacerdotales. Pontifes et juges de la nation, les grands auroient encore été ses médecins, ses astronomes, ses théologiens, ses jurisconsultes, ses historiens, ses poëtes, ses géomètres, ses chimistes, ses naturalistes, ses musiciens. Jaloux de la lumière qu'ils n'auroient pas manqué d'envier à la multitude, ils n'auroient trouvé de moyen plus sûr de la réserver à leurs enfans que par la langue secrète et l'écriture sacrée : l'hiéroglyphe auroit reparu avec le silence et le mystère des colléges anciens; l'imbécillité nationale s'accroissant avec le temps, l'hiéroglyphe, qui n'eût été dans le commencement qu'un symbole, seroit devenu une idole pour le peuple, qui seroit descendu peu à peu dans les absurdités de la superstition égyptienne, et Dieu sait quand il en seroit sorti! Il y a des révolutions qui ont eu des causes moins importantes et des suites plus étranges. Quoi qu'il en soit, le magianisme des Perses n'a peut-être pas eu d'autre commencement. — Et si tout cela avoit eu lieu, ma fille, tu coucherois avec un prêtre et tu ferois des petits clercs. »

Combien de choses pour et contre cette idée n'aurois-je pas dites si j'avois été capable d'attention ! Mais une inquiétude a saisi mon esprit, et je ne saurois l'en délivrer... Arrivez donc, lettres de mon amie ; venez me rendre à mes amis, à leur entretien et aux autres amusemens de la maison où je suis.

Ils conviennent tous deux que le gouvernement sacerdotal est le pire de tous, et les raisons qu'ils en apportent me frappent. « Point de commandement plus dur et plus absolu que celui qui s'exerce de la part des dieux. La masse des préjugés et des superstitions s'accroissant au gré de la cupidité du prêtre, elle devient énorme à la fin : c'est un fardeau sous lequel la liberté et la raison sont également étouffées. Plus celui qui commande met de disproportion et de distance entre lui et celui qui lui obéit, moins le sang et la sueur de celui-ci lui sont précieux, plus la servitude est cruelle. Partout où les prêtres ont été souverains, il reste dans la vénération que les peuples leur portent encore, quoiqu'ils n'aient plus que le titre de prêtres, des vestiges qui ne montrent que trop à quel indigne excès elle étoit portée lorsqu'ils marchoient le sceptre dans une main et l'encensoir dans l'autre, et qu'ils alloient s'asseoir sur le trône et sur l'autel à côté du dieu. Dans plusieurs contrées de l'Asie, des espèces de cénobites sortent encore aujourd'hui de leur re-

traite et se montrent dans les villes; ils sont tout nus, ils se promènent dans les rues en sonnant une clochette, et les femmes de tout état accourent en foule autour d'eux, se prosternent à leurs pieds et leur baisent dévotement cette partie du corps que l'honnêteté ne permet pas de nommer. — Et vous croyez, père Hoop, que, si j'étois dans ce pays-là, j'irois aussi? — Si vous iriez, Madame! par Dieu! je le crois : la reine y va bien. » Et puis voilà notre Écossois et Mme d'Aine qui s'arrachent les yeux et qui se disent les choses les plus folles. « Un vilain marsouin comme cela, plus vieux, plus laid, plus ridé, plus crasseux! Et qui sait où cela s'est fourré? — La piété ne fait pas ces réflexions-là. — Oh! je les ferois, moi, s'il falloit en passer par là. Je vous promets que je l'aurois fait échauder préalablement par ma femme de chambre comme un cochon de lait. — Madame! un prêtre échaudé comme un cochon de lait! — Oui! oui! — Mais, sans aller si loin, a ajouté le père Hoop, interrogez un petit sous-vicaire de Saint-Roch, qui prétend sept fois la semaine attirer le Dieu du ciel sur la terre, s'en nourrir et le donner à manger à Pâques à dix mille personnes, et demandez-lui ce qu'il pense de son sublime ministère, en comparaison de la fonction de magistrat et de la dignité de prince et de souverain. Son tribunal n'est pas magnifique : c'est une boîte chétive adossée contre le

pilier froid d'une église ; mais, quand il y est renfermé, il se regarde comme le représentant de celui qui doit juger un jour les vivans et les morts : c'est à lui qu'il a été donné de délier ou de lier, d'absoudre ou de retenir ; le Ciel ratifie l'arrêt qu'il a prononcé, et les portes en sont ouvertes ou fermées à son gré. Lorsqu'il voit à ses pieds le monarque humilié confesser ses fautes, implorer sa médiation, accepter l'expiation qu'il lui plaît de prescrire, quelle idée trop haute peut-il concevoir de lui-même ? Et si à l'orgueil de tant de prérogatives extraordinaires il joignoit celui d'imposer des lois, de commander à des armées et de gouverner, simples mortels, que serions-nous devant lui ? Voyez les jésuites, souverains et pontifes au Paraguay, comme ils en usent avec leurs sujets ! Ces misérables travaillent sans relâche et ne possèdent rien. Ont-ils commis la plus petite faute, le père les appelle : il leur fait signe ; ils se déculottent, s'étendent à terre, reçoivent cent coups d'étrivières, se relèvent, remettent leurs culottes, remercient le bon père, le saluent très-humblement, baisent le bout de sa manche et s'en vont contens et gais, s'ils le peuvent. »

Mais voilà un orage terrible, mêlé de pluie, de grêle et de neige, et, au milieu de cet orage, une colonie qui nous vient de Sussy. Ils sont au nombre de dix à douze, tant bêtes que gens. Le pre-

mier moment a été fort tumultueux; mais, après les caresses qu'il est d'usage que les femmes et les chiens se fassent quand ils se revoient, on s'est rassis, on a causé de mille choses indifférentes. A propos d'emplettes et de meubles, le baron a dit qu'il voyoit la corruption de nos mœurs et le goût diminuant de la nation jusque dans cette multitude de meubles à secret de toute espèce. J'ai dit, moi, que je n'y voyois qu'une chose : c'est que l'on s'aimoit autant que jadis et qu'on se l'écrivoit un peu davantage... Une demoiselle d'Ette, belle autrefois comme un ange, et à qui il ne reste plus que l'esprit d'un démon, a répondu que pour s'aimer bien on étoit trop distrait. J'ai répliqué qu'autrefois on buvoit plus qu'on ne fait, on ne jouoit guère moins, on chassoit, on montoit à cheval, on tiroit des armes, on s'exerçoit à la paume, on vivoit en famille, on avoit des coteries, on fréquentoit le cabaret, on n'admettoit point les jeunes gens en bonne compagnie; les filles étoient presque séquestrées; à peine apercevoit-on les mères; les hommes étoient d'un côté, les femmes de l'autre. A présent on vit pêle-mêle, on admet en cercle un jeune homme de dix-huit ans; on joue d'ennui, on vit séparés; les petits ont des lits jumeaux, les grands des appartemens différens; la vie est partagée en deux occupations : la galanterie et les affaires; on est dans son cabinet ou dans sa petite

maison, avec ses clients ou chez une maîtresse. Or imaginez qu'une nation fût tout à coup saisie d'un goût général pour la musique : il est sûr qu'on n'y auroit jamais tant fait de mauvais airs, tant chanté faux, tant mal joué des instrumens; mais, en revanche, tous ceux qui auroient eu du talent, soit pour la composition, soit pour l'exécution, ayant été à portée de le montrer, jamais on n'auroit si bien joué des instrumens, jamais si bien chanté, jamais fait autant et de si bons airs. A l'application, l'esprit de la galanterie étant général, s'il y a aujourd'hui plus de fourberie, plus de fausseté, plus de dissolution que jamais, il y a aussi plus de sincérité, plus de droiture, plus de véritable attachement, plus de sentimens, plus de délicatesse, plus de passion durable qu'aux temps précédens. Ceux qui sont nés pour bien aimer et pour être bien aimés aiment bien et sont bien aimés. C'est ainsi qu'il en sera de toute autre chose : plus il y aura de gens qui s'en mêleront, plus il y en aura qui la feront mal, et plus aussi qui la feront bien.

Lorsque le législateur publie une loi, qu'en arrive-t-il? Il donne lieu à cinquante méchans de l'enfreindre, et à dix honnêtes gens de l'observer. Les dix honnêtes gens en sont un peu meilleurs, les cinquante méchans un peu plus méchans, et l'espèce humaine en mérite un peu plus de blâme et d'éloge. Donner des mœurs à un peuple, c'est

augmenter son énergie pour le bien et pour le mal ; c'est l'encourager, s'il est permis de parler ainsi, aux grands crimes et aux grandes vertus. Il ne se fait aucune action forte chez un peuple foible. Un Sybarite est également incapable d'assassiner son voisin et d'emporter sa maîtresse au travers de la flamme. Qu'il y ait eu parmi nous un homme qui ait osé attenter à la vie de son souverain, qu'il ait été pris, qu'on l'ait condamné à être déchiré avec des ongles de fer, arrosé d'un métal bouillant, trempé dans le bitume enflammé, étendu sur un chevalet, démembré par des chevaux; qu'on lui ait lu cette sentence terrible, et qu'après l'avoir entendue il ait dit froidement : *La journée sera rude,* à l'instant j'imagine aussi qu'il respire à côté de moi une âme de la trempe de celle de Régulus, un homme qui, si quelque grand intérêt, général ou particulier, l'exigeoit, entreroit sans pâlir dans le tonneau hérissé de pointes. Quoi donc! le crime seroit-il capable d'un enthousiasme que la vertu ne pourroit concevoir, ou plutôt y a-t-il sous le ciel quelque autre chose que la vertu qui puisse inspirer un enthousiasme durable et vrai? Sous le nom de vertu, je comprends, comme vous imaginez bien, la gloire, l'amour, le patriotisme, en un mot tous les motifs des âmes grandes et généreuses. Au reste, les hommes destinés par la nature aux tentatives hardies ne sont peut-être jetés les uns du côté de

l'honneur, les autres du côté de l'ignominie, que par des causes bien indépendantes d'eux. Qu'est-ce qui fait notre sort? qui est-ce qui connoît la destinée?...

Cette demoiselle d'Ette a été autrefois l'amie intime de Mme de ***: c'est à présent son ennemie déclarée. « Il me semble, ajouta-t-elle, qu'il n'y a plus guère de passions fortes. — C'est que de tout temps les hommes à passions fortes ont été rares. — Cependant il n'y a qu'elles qui donnent de grands plaisirs. — Et de grandes peines. »

Quand on fait tant que d'aimer une femme, il en faut être éperdu, mon amie, comme je le suis de vous... Mais j'attends toujours une de vos lettres, et il n'en vient point. Mes fenêtres donnent sur le chemin; je jette les yeux au loin, et, si quelqu'un s'avance de ce côté, je le prends tout de suite pour le commissionnaire de Damilaville. Combien y serai-je encore trompé de fois?... Le mauvais temps a fort allongé la visite de nos habitans de Sussy. On a dit que *celle qui n'auroit pas été aimée d'un homme foible ignoreroit les caresses de l'amour*. Autre thèse : qu'*il y avoit plus de rapport qu'on ne croyoit entre la dévotion et la tendresse*; que *la dévotion, tout bien pesé, consistoit à se priver des choses qui ne nous plaisoient plus et qui nous échappoient, et à expier par des sacrifices qui ne coûtent rien la jouissance de celles qu'on aimoit encore*

et qu'on se pouvoit procurer. Il m'a semblé que cela avoit été mieux dit que je ne vous l'écris. Cependant les voilà partis, et nous revenus à notre première conversation.

Il y a plusieurs contrées où les premières nuits d'une nouvelle mariée appartiennent aux prêtres, à condition cependant que la nouvelle mariée sera d'une famille illustre. Les Nambouris (c'est ainsi que l'on appelle ce clergé) n'accordent pas cette faveur à tous les maris. Là on croit ces hommes impeccables : tout ce qu'ils font est bien, c'est-à-dire qu'ils disposent de tout comme il leur plaît, sans avoir à répondre de leurs actions. Les Juifs, qui avoient vécu longtemps sous la théocratie, n'étoient pas exempts de ce préjugé. Le prophète Osée disoit à une courtisane : « L'amie, couchez-vous là, et que je vous fasse un enfant de fornication » ; et personne n'étoit scandalisé ni du propos ni de la chose. Le péché irrémissible, c'est de frapper un prêtre ; celui qui le tueroit par accident seroit condamné à mendier toute sa vie, le crâne du prêtre à la main.

Ah ! chère amie, où est cette sérénité d'âme que j'avois l'an passé ? Mme d'Holbach a la même finesse, Mme d'Aine la même gaieté ; le baron est aussi aimable, l'Écossois aussi original ; mais je n'ai plus le pinceau avec lequel je vous les peignois... Le ciel continue de se résoudre en eau, et moi de

me désoler. Mes lettres sont arrêtées à Charenton : quand arriveront-elles ici? quand aurez-vous celle-ci? En attendant, vous souffrirez beaucoup! la même peine que moi! Cette idée double la mienne. Vous vous plaindrez à votre sœur, et elle, qui ne demande pas mieux que de me trouver des torts, m'en supposera, et ses discours iront me chercher jusqu'au fond de votre cœur et m'y blesser : ce sont des coups d'épingle qui, réitérés, font mourir... je vous en avertis... Notre piquet est fait; le baron peut essuyer deux quatre-vingt-dix de suite sans se fâcher. Nous avons soupé. Nos femmes sont étendues sur un même canapé, et nous autres nous sommes rassemblés autour du foyer. Encore un mot de nos Chinois. Ils ne savent ce que c'est que la promenade. Celui qui sortiroit de chez lui sans affaire, et qu'on verroit aller et venir sous des arbres, passeroit pour un fou. On les accoutume dès leur plus tendre enfance à durer des heures entières dans la même attitude, dans un âge plus avancé, semblables à des statues, ils restent un temps incroyable le corps, la tête, les pieds, les mains, les jambes, les bras, les sourcils, les paupières immobiles. Ils doivent en contracter la facilité de méditer profondément Il est incroyable jusqu'où ils se possèdent : on a beau faire, on ne les tire point de leur assiette tranquille. Fripons entre eux et avec l'étranger, ils disent que ce sont

leurs dupes qui sont des sots ou des étourdis. « Une fois, dit le père Hoop, je fus un de ces sots, de ces étourdis-là, c'est-à-dire que je fus trompé par un commerçant chinois et fripon. J'allai lui représenter combien il m'avoit lésé. « *Cela est* « *vrai,* me répondit-il, *vous l'êtes beaucoup; mais il* « *faut payer.* — Mais où est la bonne foi, la droi- « ture? — *Je n'en sais rien, mais il faut payer.* » Après avoir essayé les paroles douces, j'en vins aux gros mots; je l'appelai coquin, maraud, fripon. « *Tout* « *ce qui vous plaira, mais il faut payer.* » Je n'en pus jamais tirer autre chose, et je payai. En recevant mon argent : « *Étranger,* me dit-il, *tu vois bien que* « *tu n'as pas gagné un sou à te mettre en colère.* « *Eh! que ne payois-tu tout de suite, sans te fâcher?* « *Cela eût été beaucoup mieux.* » Mais ne vous ai-je pas écrit ou parlé d'une bizarrerie de toute cette nation? En regardant les meubles et les porcelaines peintes qui nous viennent de ce pays, il n'est pas que l'extravagance des figures ne vous ait frappée. Savez-vous d'où cela vient? C'est que, loin de prendre la nature pour modèle, ils cherchent à s'en écarter le plus qu'ils peuvent; ils disent pour leur raison qu'on la voit sans cesse, et, quelque talent qu'on ait, quelque peine qu'on se donne, qu'on n'en approche pas : d'où ils concluent que tout ouvrage exécuté dans ce genre d'imitation doit dégoûter et faire pitié, au lieu qu'en s'abandon-

nant au délire de l'imagination, les plantes, les animaux, les hommes, les êtres qu'on crée, ne ressemblant à rien, ne peuvent être accusés de défaut. « Mais, dirois-je à un Chinois, je voudrois bien savoir quelle perfection on y peut louer. » On assure cependant qu'ils font d'après nature des choses prodigieuses quand on l'exige d'eux, et qu'ils saisissent singulièrement la ressemblance. Pour moi, j'aurai toujours peine à croire que la vérité de la couleur, la correction du dessin et l'intelligence des ombres et des lumières soient portées jusqu'à un certain point chez un peuple qui méprise ces qualités, à moins que la perfection du travail ne soit le résultat de l'abondance dont il jouit et de la patience de son caractère.

Chère amie, je vais laisser là notre radotage philosophique pour vous entretenir de sujets plus familiers... Comme nous étions occupés un de ces après-midi, le père Hoop, le baron et moi, à faire une partie de billard, on entend le bruit d'une voiture légère sur la chaussée. La porte de la salle du billard s'ouvre subitement : c'est Mme d'Holbach qui entre et qui nous demande avec une joie qui rayonnoit autour de son visage comme une auréole. « Devinez la visite qui nous vient? » Comme nous ne devinions personne qui nous aimât assez pour venir s'enfermer avec nous par le temps qu'il faisoit : « C'est M. Le Roy, » nous dit-elle. Nous

allâmes tous l'embrasser. Si vous savez combien je l'aime, vous saurez aussi combien il m'a été doux de le voir. Il y avoit près de trois mois que j'en avois besoin. Il avoit passé tout ce temps à jouir d'une petite retraite qu'il s'est faite dans la forêt. Cette retraite s'appelle les Loges. Malheur aux paysannes innocentes et jeunes qui s'amuseront aux environs des Loges! Paysannes innocentes et jeunes, fuyez les Loges ! C'est là que le satyre habite. Malheur à celle que le satyre aura rencontrée auprès de sa demeure! C'est en vain qu'elle tendra ses mains au Ciel et qu'elle appellera sa mère : le Ciel ni sa mère ne l'entendront plus ; ses cris seront perdus dans la forêt ; personne ne viendra qui la délivre du satyre ; et, quand le satyre l'aura surprise une fois aux environs de sa demeure, elle y retournera pour en être surprise encore. Si le hasard conduit encore les pas du satyre vers elle, elle s'enfuira comme auparavant, mais plus lentement, et peut-être retournera-t-elle la tête en fuyant ; et, quand le satyre l'atteindra, elle ne l'égratignera plus ; elle dira qu'elle va crier, mais elle ne criera plus ; elle n'appellera plus sa mère. Mais le satyre ne la cherchera pas longtemps, car il est plus inconstant encore que libertin. Le bélier qui paît l'herbe qui croît autour de sa cabane n'est pas plus libertin ; le vent qui agite la feuille du lierre qui la tapisse est moins changeant. Celles qu'il ne

recherchera plus et qui se seront amusées inutilement autour de sa cabane (et il y en aura beaucoup) s'en retourneront tristes et chagrines en disant au dedans d'elles-mêmes : « O méchant satyre ! ô satyre inconstant ! si je l'avois su ! » Et leurs compagnes, qui verront leur tristesse, leur en demanderont la cause, et elles ne la diront pas ; et les autres bergères innocentes et jeunes continueront de s'amuser autour de la cabane du satyre, et lui de les surprendre, de les surprendre encore une fois, de ne les surprendre plus ; et elles de se taire. Voilà, mon amie, ce qu'on appelle une idylle que je vous fais, tandis que le satyre, l'oreille dressée, se réjouit à dire des contes à nos femmes. A propos de beaux yeux, il leur dit qu'un jour Saint-Évremond s'endormit entre deux femmes qui se disputoient sur ce qu'il faut appeler de beaux yeux. La matière étoit importante : chacune avoit la prétention. On allégua beaucoup de choses fines et profondes ; on en allégua beaucoup de brillantes et de réfléchies. Cependant Saint-Évremond, qui goûtoit au milieu de la dispute le sommeil le plus doux, fut pris pour juge. Une des deux femmes, le tirant par le bras, lui dit : « A votre avis, Monsieur, quels sont les plus beaux ? » Saint-Évremond, se frottant les yeux, leur dit : « Les plus beaux ?... ce sont les petits et ridés. — Les yeux petits et ridés sont les plus beaux ! Y

pensez-vous ? — Ah ! ah ! vous parlez d'yeux ! Ma foi, j'ai cru que deux femmes de cour s'entretenoient d'autre chose. » Et voilà Mme d'Holbach qui baisse les yeux et qui joue l'inattention, et Mme d'Aine qui se met à rire comme une folle en disant : « C'est une bonne connoissance à voir. — Mais pourquoi si bonne ? Il est toujours trop tard pour s'en servir. » Voilà encore un endroit qu'il ne faut pas lire à notre sœur Uranie.

Mais, puisque je suis en train de vous écrire toutes nos minuties, il ne faut pas que j'oublie de vous raconter comme quoi Pouf, le fils de Thisbé, qui avoit fait concevoir de lui de si grandes espérances, a jeté la division parmi nous. Thisbé est une élégante : Sibéli la vit et l'aima. Sibéli a été élevé à la cour des rois. D'abord Thisbé fit la coquette ; Sibéli se piqua de constance, et au bout de trois heures Thisbé couronna ses feux. Trois heures de coquetterie pour des êtres dont la passion ne dure que quelques jours, c'est beaucoup. Je dis cela, parce que je serois fâché qu'on prît une idée défavorable des mœurs de Thisbé. Thisbé mit au monde, au temps prescrit, deux jumeaux charmans : *Pouf* en fut un. Plusieurs grandes dames demandèrent Pouf ; la dame D... fut préférée, et voilà Pouf installé dans son château et maître de ses oreillers et de ses coussins, dont il usoit peu discrètement, lorsqu'un ami de la dame regarda Pouf

entre les deux yeux, et prononça que, malgré tout l'esprit du père et toute la gentillesse de la mère, cet enfant ne seroit jamais qu'un sot. Aussitôt la dame D..., qui ne voit que par les yeux de son ami, comme cela se pratique, se met à répéter que Pouf, malgré toute la gentillesse de sa mère et tout l'esprit de son père, ne sera jamais qu'un sot, quoiqu'elle eût dit auparavant qu'on en pouvoit espérer beaucoup; et puis elle écrit une lettre qu'elle remet à un de ses gens, avec un panier qui renferme Pouf, et Pouf, porté par le domestique, n'a pas sitôt fait quatorze lieues dans son panier qu'il est remis aux lieux de sa naissance. Avec quelles démonstrations de joie n'y est-il pas reçu! « Ah! c'est toi, mon pauvre Pouf, mon petit ami! » Et, quand on l'a bien fêté, bien baisé, bien caressé, on lit la lettre de renvoi, où l'on ne trouve que faussetés, injures, détours et calomnies; et l'on dit beaucoup de mal de la dame D..., et l'on félicite Pouf de ne plus appartenir à une aussi méchante maîtresse. J'ai voulu défendre la dame D...

(*Le reste manque.*)

XLVI

Au Grandval, le 18 octobre 1760.

Nous recevrons, vous mes lettres, moi les vôtres, deux à deux : c'est une affaire arrangée. Combien d'autres plaisirs qui s'accroissent par l'impatience et le délai! Éloigner nos jouissances, souvent c'est nous servir; faire attendre le bonheur, c'est ménager à son ami une perspective agréable; c'est en user avec lui comme l'économe fidèle qui placeroit à un haut intérêt le dépôt oisif qu'on lui auroit confié. Voilà des maximes qui ne déplairont pas à votre sœur. J'en ai entendu de plus folles encore. Il y en a qui disent qu'on ne s'ennuie presque jamais d'espérer, et qu'il est rare qu'on ne s'ennuie pas d'avoir. Je réponds, moi, qu'on espère toujours avec quelque peine et qu'on ne jouit jamais sans quelque plaisir. Et puis la vie s'échappe, la sagacité des hommes a donné au temps une voix qui les avertit de sa fuite sourde et légère. Mais à quoi bon l'heure sonne-t-elle, si ce n'est jamais l'heure du plaisir? Venez, mon amie, venez que je vous embrasse; venez, et que tous vos instans et tous les miens soient marqués par notre tendresse; que

votre pendule et la mienne battent toujours la minute où je vous aime, et que la longue nuit qui nous attend soit au moins précédée de quelques beaux jours.

Je suis désolé que cette irrégularité des postes ou de notre correspondance soit de temps en temps si cruelle pour vous. Mais, chère amie, que voulez-vous que j'y fasse? Je vous dirai comme milord d'Albemarle à Lolotte, qui admiroit l'éclat d'une belle étoile : *Ah! mon amie, ne la louez pas tant, car je ne saurois vous la donner.* Ah! chère amie, ne vous plaignez pas tant de la lenteur des courriers : je ne saurois les faire aller plus vite.

Vous les demandez donc, mes lettres? vous les recevrez donc de sa main, sans humeur de sa part, sans contrainte de la vôtre? Mais cela est assez joli!

Et que vous dit l'honnête de Prisye? Nous devions nous voir, causer de vous, abréger votre absence, ou l'alléger ainsi; mais les campagnes nous ont tous dispersés. Combien de reconnoissances et de doux reproches se feront à la Saint-Martin!

En voilà donc encore deux dont il faut dire qu'il n'y a pas assez d'étoffe pour en faire ou d'honnêtes gens ou des fripons! et combien d'autres que nous connoissons, et combien d'autres encore que nous ne connoissons pas!

J'ai très-bien compris l'arrangement qu'on vous propose. La promptitude avec laquelle vous en avez démêlé l'injustice me ravit, mais ne me surprend pas. Lorsque le sentiment est délicat et que l'intérêt n'offusque pas la raison, cela ne manque pas d'arriver. Les hommes partiroient presque tous de la même vitesse s'ils suivoient la même impulsion de leur cœur. Il est bien rare que le cœur mente, mais on n'aime pas à l'écouter.

Chère femme, combien je vous aime! combien je vous estime! En dix endroits votre lettre m'a pénétré de joie. Je ne saurois vous dire ce que la droiture et la vérité font sur moi. Si le spectacle de l'injustice me transporte quelquefois d'une telle indignation que j'en perds le jugement, et que, dans ce délire, je tuerois, j'anéantirois, aussi celui de l'équité me remplit d'une douceur, m'enflamme d'une chaleur et d'un enthousiasme où la vie, s'il falloit la perdre, ne me tiendroit à rien. Alors il me semble que mon cœur s'étend au dedans de moi, qu'il nage; je ne sais quelle situation délicieuse et subite me parcourt partout; j'ai peine à respirer; il s'excite à toute la surface de mon corps comme un frémissement; c'est surtout au haut du front, à l'origine des cheveux, qu'il se fait sentir; et puis les symptômes de l'admiration et du plaisir viennent se mêler sur mon visage avec ceux de la joie, et mes yeux se remplissent de pleurs. Voilà ce que je

suis quand je m'intéresse vraiment à celui qui fait le bien. O ma Sophie! combien de beaux momens je vous dois! combien je vous en devrai encore! O Angélique, ma chère enfant! je te parle ici, et tu ne m'entends pas; mais, si tu lis jamais ces mots quand je ne serai plus (car tu me survivras), tu verras que je m'occupois de toi et que je disois, dans un temps où j'ignorois quel sort tu me préparois, qu'il dépendoit de toi de me faire mourir de plaisir ou de peine. Les parens ne sont pas assez affligés quand leurs enfans font le mal; ils ne sont pas assez heureux quand leurs enfans font le bien : jamais ils ne voient le plaisir et la peine faire couler leurs pleurs.

Un des momens les plus doux de ma vie, ce fut (il y a plus de trente ans, et je m'en souviens comme d'hier) lorsque mon père me vit arriver du collége les bras chargés des prix que j'avois remportés, et les épaules chargées des couronnes qu'on m'avoit données, et qui, trop larges pour mon front, avoient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança sur sa porte et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure!

Chère amie, pardonnez-moi cet écart. c'est vous qui m'avez échauffé. J'ai suivi ma chaleur, et j'ai écrit tout ce qu'elle m'inspiroit. . . . .
. . . .

J'aurois été fâché que vous eussiez eu à répondre à ces gens-là. Laissez faire votre mère : c'est elle qui se possède. A quoi bon accroître les mauvaises dispositions des méchans en leur jetant du mépris au visage? Votre mère aura répondu sur-le-champ comme vous n'eussiez fait, vous, que le lendemain. Lorsque la chose se présente, il semble qu'elle ait toujours eu un jour ou deux par-devant elle : c'est l'effet de l'expérience et du bon jugement.

Il faut insister sur l'exécution rigoureuse de la transaction, et exiger vos intérêts et vos remboursemens aux temps prescrits. On en passera par là.

Mes amies, je vous conseille de ne pas vous creuser la tête sur des choses qui n'auront pas lieu. Quand on a la justice et le bon sens pour soi, on est bien fort. Ne voyez-vous pas déjà dans les précautions obliques que ces indignes prennent avec vous qu'ils ont peur?

N'allez pas surtout souffler à madame votre mère votre austérité. Je n'aime pas que la vertu gâte les affaires. Ayant à plaider l'intérêt de ses enfans et celui de ses petits-enfans auprès d'un de ses gendres, n'aura-t-elle pas assez beau jeu?

Mettre les choses au pis-aller, affaire de caractère; quand c'est de courage, comme en vous, et non de désespoir et de pusillanimité, comme en d'autres, à la bonne heure.

Tout cela vous tracasse beaucoup? Peut-être

l'aurois-je craint si je ne vous avois pas vue dans vos premiers embarras.

Le seul moyen sûr avec des fripons, c'est de sortir de leurs mains, n'importe comment.

Au reste, mon amie, rappelez-vous le moment où je m'attachai à vous, et songez que, s'il pouvoit arriver que je vous aimasse et que je vous respectasse davantage, la misère le feroit. Je vous dirois comme Charlotte à Lenson : « Je n'aurois pas un toit, j'aurois à peine du pain, que je voudrois coucher à l'air et pâtir à côté de vous. »

Je vous demande mille pardons, à madame votre mère, à votre sœur et à vous, de l'envoi du petit roman et de quelque trait de gaieté indiscrètement répandu dans ma dernière lettre. Je dis indiscrètement sans savoir pourquoi, car j'ignorois vos inquiétudes quand j'écrivis.

J'attendrai vos ordres pour reprendre la suite de nos entretiens, si cela vous distrait un peu et vous convient.

Le malheur d'un ennemi qui auroit attenté à ma vie me rapprocheroit de lui.

Tout mon dévouement et tout mon respect à madame votre mère.

Tout mon dévouement et tout mon respect à madame votre sœur.

Heureux ou malheureux, je vous suis attaché jusqu'au tombeau.

Adieu, femme de bien.

XLVII

Du Grandval, le 20 octobre 1760.

Voici, ma bonne amie, la suite de nos journées. Je vous en aurois peut-être fait un récit amusant; mais le moyen de plaisanter et de rire lorsque nos âmes sont dans la tristesse! Je parle de votre mère, de votre sœur et de vous. Qu'il est heureusement né, cet ami! que j'envie son caractère! L'espérance reste toujours au fond de sa boîte; au contraire, le hasard vient-il à entr'ouvrir le couvercle de la mienne, c'est la première chose qui s'en va. Ce n'est pas que je n'aperçoive aussi les fils auxquels je pourrois m'accrocher; mais je les vois si foibles et si déliés que je n'oserois m'y fier. J'aime presque autant m'abandonner au torrent que de saisir la feuille d'un saule.

Nous avons ici beaucoup de monde : M. Le Roy, comme je vous l'ai dit, l'ami Grimm et l'abbé Galiani, M. et Mme R... J'aime la physionomie de M. R... S'il avoit seulement la moitié de l'esprit qu'elle promet! C'est un mélange de finesse et de volupté. Le matin, lorsque ses longs cheveux bruns tombent en boucles négligées sur ses épaules, on le

prendroit pour l'Hymen, mais comme il est le lendemain d'une noce, blême et un peu fatigué. Mme R... étoit vêtue d'un rouge foncé qui lui sied mal, et notre ami lui disoit : « Comment, chère sœur, vous voilà belle comme un œuf de Pâques ! » D'Alinville et Mme Geoffrin presque point ennuyés, chose rare. Mme de Charmoi toujours avec ses beaux yeux et sa mine intéressante. Mon fils d'Aine, M. et Mme Schistre, M. Schistre avec sa mandore et son tympanon, et puis deux ou trois inconnus brochant sur le tout.

Je tiens à mon aise partout, mais plus encore à la campagne qu'ailleurs. J'occupe un appartement de femme : c'est le plus agréable de la maison. Au milieu de ce monde, il m'est resté, et j'en aime encore un peu plus notre hôtesse.

Plus la compagnie est nombreuse, plus on est libre. Tout à moi, je n'ai jamais eu tant de temps pour lire, pour me promener, pour être à vous, pour vous aimer et pour vous l'écrire.

Notre dîner a été très-gai. M. Le Roy racontoit qu'une fois il avoit été malheureux en amour. « Rien qu'une fois? — Pas davantage... » Alors il dormoit ses quinze heures et il engraissoit à vue d'œil. « Mais un amant malheureux doit être défait. — Ou le paroître, et il n'y avoit pas moyen. C'est ce qui me désespéroit. » Il reposoit en raison de la peine qu'il avoit endurée, et, quand il avoit reposé,

il pouvoit souffrir derechef en raison du repos qu'il avoit pris. « Sans cela, vous n'y auriez pas suffi.— Il est vrai; mais du soir au matin j'étois tout frais pour la peine... — Mais si, malheureux, vous dormez vos quinze heures, heureux, combien dormez-vous? — Presque point. — Le bonheur vous fatigue peu. — On ne peut moins, et puis je répare vite. »

Vous comprenez tout ce que cela doit devenir à table, au dessert, entre douze ou quinze personnes, avec du vin de Champagne, de la gaieté, de l'esprit et toute la liberté des champs.

Mme Geoffrin fut fort bien; je fis un piquet avec elle, d'Alinville et le baron. Je remarque toujours le goût noble et simple dont cette femme s'habille. C'étoit, ce jour-là, une étoffe simple, d'une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin, et puis la netteté la plus recherchée de tout côté. Elle me demanda de la mère et de l'enfant. Je répondis de l'enfant que je craignois qu'elle n'eût une vie agitée et malheureuse, car elle étoit ennuyée du repos. « Tant mieux, me dit-elle; elle se remuera pour les paresseux. » Et elle en prit occasion de faire l'éloge de Mme d'Aine, que son attention continuelle pour nous autres fainéans tenoit un pied levé et l'autre en l'air.

Ah! mon amie, où étiez-vous? que faisiez-vous

à Isle, où vous étiez, lorsque je vous désirois ici? Partout où je rencontre le plaisir, je vous y souhaite. Voilà M. Schistre qui prend sa mandore; le voilà qui joue quelque musique. Quelle exécution! Tout ce que ses doigts font dire à des cordes est incroyable; et comme Mme d'Holbach et moi nous n'en perdions pas un mot! « Le joli courroux! — Que cette plainte est douce! — Il se dépite; il prend son parti. — Je le crois. — Les voilà qui se raccommodent. — Il est vrai. — Le moyen de tenir contre un homme qui sait s'excuser ainsi! » Il est sûr que nous entendions tout cela.

M. Schistre quitta sa mandore, et la vivacité de notre plaisir devint le sujet de la conversation. Nous les laissâmes dire tout ce qu'ils voulurent, et nous préférâmes jouir en silence du reste de notre émotion. Le moment de palpitation qui suit un grand plaisir est encore un moment fort doux, car le cœur palpite avant et après le plaisir.

Mme Geoffrin ne découche point : sur les six heures du soir, elle nous embrassa et remonta dans sa voiture avec l'ami d'Alinville, et la voilà partie.

Sur les sept heures, ils se sont mis à des tables de jeu, et MM. Le Roy, Grimm, l'abbé Galiani et moi, nous avons causé. Oh! pour cette fois, je vous apprendrai à connaître l'abbé, que peut-être vous n'avez regardé jusqu'à présent que comme un agréable. Il est mieux que cela.

Il s'agissoit entre Grimm et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode : c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feroient aussi bien de rester en repos; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feroient tout aussi bien de rester ignorans. « Mais c'est la méthode qui fait valoir. — Et qui gâte. — *Sans elle, on ne profiteroit de rien.* — Qu'en se fatiguant, et cela n'en seroit que mieux. Où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier ? » Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diroient encore si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

« Mes amis, je me rappelle une fable : écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « Quel oi-« seau, disoit le coucou, a le chant aussi facile, « aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que « moi ?

« — Quel oiseau, disoit le rossignol, l'a plus « doux, plus varié, plus éclatant, plus léger, plus « touchant que moi? »

« Le coucou : « Je dis peu de choses, mais « elles ont du poids, de l'ordre, et on les retient. »

« Le rossignol : « J'aime à parler, mais je suis « toujours nouveau, et je ne fatigue jamais. J'en-« chante les forêts; le coucou les attriste. Il est « tellement attaché à la leçon de sa mère qu'il « n'oseroit hasarder un ton qu'il n'a point pris « d'elle. Moi, je ne reconnois point de maître; je « me joue des règles : c'est surtout lorsque je les « enfreins qu'on m'admire. Quelle comparaison de « sa fastidieuse méthode avec mes heureux écarts! »

« Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol; mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point : c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivoit avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

« Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

« Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

« Ils traversoient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avoit porté d'aussi longues oreilles. « Ah! dit le coucou « en les voyant, nous sommes trop heureux; notre « querelle est une affaire d'oreilles : voilà notre « juge; Dieu le fit pour nous tout exprès. »

« L'âne broutoit; il n'imaginoit guère qu'un jour il jugeroit de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très-humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avoit quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien! leur « dit-il, allez là : je m'y rendrai; vous chanterez, « je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous « en dirai mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais. Il arrive, il s'étend à terre et dit : « Commencez, la cour « vous écoute. » C'est lui qui étoit toute la cour.

« Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas « un mot à perdre de mes raisons; saisissez bien « le caractère de mon chant, et surtout daignez « en observer l'artifice et la méthode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : « Coucou, coucou, coucoucou, coucoucou,

« coucou, coucoucou. » Et, après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés : ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine. Tantôt on entendoit les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on l'entendoit s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendus. Il étoit successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prît, il peignoit; mais son chant n'étoit pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanteroit encore ; mais l'âne, qui avoit déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit : « Je me doute que tout ce « que vous avez chanté là est fort beau, mais je « n'y entends rien : cela me paroît bizarre, brouillé, « décousu. Vous êtes peut-être plus savant que « votre rival, mais il est plus méthodique que vous, « et je suis, moi, pour la méthode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol, et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

Les contes de l'abbé sont bons, mais il les joue

supérieurement. On n'y tient pas. Vous auriez trop ri de lui voir tendre son cou en l'air et faire la petite voix pour le rossignol, se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou, redresser ses oreilles et imiter la gravité bête et lourde de l'âne; et tout cela naturellement et sans y tâcher. C'est qu'il est pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds.

M. Le Roy prit le parti de louer la fable et d'en rire.

A propos du chant des oiseaux, on demanda ce qui avoit fait dire aux anciens que le cygne, qui a le cri nasillard et rauque, chantoit mélodieusement en mourant.

Je répondis que peut-être le cygne étoit le symbole de l'homme qui parle toujours bien au dernier moment, et j'ajoutai que, si j'avois jamais à mettre en vers les dernières paroles d'un orateur, d'un poëte, d'un législateur, j'intitulerois ma pièce *le Chant du cygne*.

La conversation en prit un tour un peu sérieux. On parla de l'horreur que nous avons tous pour l'anéantissement.

« Tous! s'écria le père Hoop; vous m'en excepterez, s'il vous plaît. Je m'en suis trop mal trouvé la première fois pour y revenir. On me donneroit l'immortalité bienheureuse pour un seul jour de purgatoire que je n'en voudrois pas : le mieux est de n'être plus. »

Cela me fit rêver, et il me sembla que, tant que je serois en santé, je penserois comme le père Hoop ; mais qu'au dernier instant peut-être achèterois-je le bonheur d'exister encore une fois de mille ans, de dix mille ans d'enfer. Ah ! chère amie, nous nous retrouverions ! je vous aimerois encore ! je me persuaderois ce qu'une fille réussit à persuader à son père, qui se mouroit ! C'étoit un vieil usurier. Un prêtre lui avoit juré qu'il seroit damné s'il ne restituoit. Il y étoit résolu, et, ayant fait appeler sa fille, il lui dit : « Mon enfant, tu as cru que je te laisserois fort riche, et tu l'aurois été en effet ; mais voilà un homme qui va te ruiner : il prétend que je brûlerai dans l'enfer à jamais si je meurs sans restituer. — Vous vous moquez, mon père, lui répliqua la fille, avec votre restitution et votre damnation ! Du caractère dont je vous connois, vous n'aurez pas été damné dix ans que vous y serez fait. »

Cela lui parut vrai, et il mourut sans restituer. Une fille se résoudra à damner son père, un père à l'être pour enrichir sa fille, et un amant passionné, un honnête homme, s'en effrayera. N'est-il pas bien doux d'être et de retrouver son père, sa mère, son amie, son ami, sa femme, ses enfans, tout ce que nous avons chéri, même en enfer?

Et puis nous voilà discourant de la vie, de la mort, du monde et de son auteur prétendu.

Quelqu'un remarqua qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait point, il étoit impossible d'introduire cette machine soit dans la nature, soit dans une question, sans l'obscurcir.

Une autre, que, si une supposition expliquoit tous les phénomènes, il ne s'ensuivroit pas qu'elle fût vraie : car qui sait si l'ordre général n'a qu'une raison ? Que faut-il donc penser d'une supposition qui, loin de résoudre la seule difficulté pour laquelle on l'imagine, en fait éclore une infinité d'autres ?

Chère amie, je pense que notre babil de dessous la cheminée vous amuse toujours, et je le suis.

Parmi ces difficultés, il y en a une qu'on a proposée depuis que le monde est monde : c'est que les hommes souffrent sans l'avoir mérité. On n'y a pas encore répondu : c'est l'incompatibilité du mal physique et moral avec la nature de l'être éternel.

Voici comment on la propose : c'est en lui impuissance ou mauvaise volonté : impuissance s'il a voulu empêcher le mal et qu'il ne l'ait pu ; mauvaise volonté, s'il a pu empêcher le mal et qu'il ne l'ait pas voulu.

Un enfant entendroit cela. C'est là ce qui a fait imaginer la faute du premier père, le péché originel, les peines et les récompenses à venir, l'incarnation, l'immortalité, les deux principes des manichéens, l'Oromase et l'Arimane des Perses, les

émanations, l'empire de la lumière et de la nuit, la succession des vies, la métempsycose, l'optimisme et d'autres absurdités accréditées chez les différens peuples de la terre, où l'on trouve toujours une vision creuse en réponse à un fait clair, net et précis.

Dans ces occasions, quel est le parti du bon sens? Celui, mon amie, que nous avons pris. Quoi que les optimistes nous disent, nous leur répliquerons que, si le monde ne pouvoit exister sans les êtres sensibles, ni les êtres sensibles sans la douleur, il n'y avoit qu'à demeurer en repos. Il s'étoit bien passé une éternité sans que cette sottise-là fût.

Le monde, une sottise ! Ah ! mon amie, la belle sottise pourtant ! C'est, selon quelques habitans du Malabar, une des soixante-quatorze comédies dont l'Éternel s'amuse.

Leibnitz, le fondateur de l'optimisme, aussi grand poëte que profond philosophe, raconte quelque part qu'il y avoit dans un temple de Memphis une haute pyramide de globes placés les uns sur les autres; qu'un prêtre, interrogé par un voyageur sur cette pyramide et ces globes, répondit que c'étoient tous les mondes possibles, et que le plus parfait étoit au sommet; que le voyageur, curieux de voir ce plus parfait des mondes, monta au haut de la pyramide, et que la première chose qui frappa ses yeux attachés sur le globe du sommet, ce fut Tarquin qui violoit Lucrèce.

Je ne sais qui est-ce qui rappela ce trait que je connoissois et dont je crois vous avoir entretenue.

C'est une chose singulière que la conversation, surtout lorsque la compagnie est un peu nombreuse. Voyez les circuits que nous avons faits; les rêves d'un malade en délire ne sont pas plus hétéroclites. Cependant, comme il n'y a rien de décousu ni dans la tête d'un homme qui rêve ni dans celle d'un fou, tout se tient aussi dans la conversation; mais il seroit quelquefois bien difficile de retrouver les chaînons imperceptibles qui ont attiré tant d'idées disparates. Un homme jette un mot qu'il détache de ce qui a précédé et suivi dans sa tête; un autre en fait autant, et puis attrape qui pourra. Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons une couleur, la jaune, par exemple : l'or est jaune, la soie est jaune, le souci est jaune, la bile est jaune, la lumière est jaune, la paille est jaune : à combien d'autres fils ce fil ne répond-il pas? La folie, le rêve, le décousu de la conversation, consistent à passer d'un objet à un autre par l'entremise d'une qualité commune.

Le fou ne s'aperçoit pas qu'il en change. Il tient un brin de paille jaune et luisante à la main, et il crie qu'il a saisi un rayon du soleil. Combien d'hommes qui ressemblent à ce fou sans s'en douter! et moi-même, peut-être, dans ce moment.

Le mot de *viol* lia le forfait de Tarquin avec celui de Lovelace. Lovelace est le héros du roman de *Clarisse,* et nous voilà sautés de l'histoire romaine à un roman anglois. On disputa beaucoup de *Clarisse.* Ceux qui méprisoient cet ouvrage le méprisoient souverainement; ceux qui l'estimoient, aussi outrés dans leur estime que les premiers dans leur mépris, le regardoient comme un des tours de force de l'esprit humain. Je l'ai : je suis bien fâché que vous ne l'ayez pas enfermé dans votre malle. Je ne serai content ni de vous ni de moi que je ne vous aie amenée à goûter la vérité de *Paméla,* de *Tom Jones,* de *Clarisse* et de *Grandisson.*

Il s'est dit et fait ici tant de choses sages et folles que je ne finirois pas si je ne rompois le fil pour aller tout de suite à deux petites aventures burlesques dont je ne saurois vous faire grâce, quoique je sache très-bien qu'elles sont puériles et d'une couleur qui ne revient guère à la situation d'esprit où vous êtes.

Nous sommes tous logés au premier, le long d'un même corridor, les uns sur la cour d'entrée et les fossés, les autres sur le jardin et la campagne. Oh! chère amie, combien je suis bavard! « Ne pourrai-je jamais, comme disoit Mme de Sévigné, qui étoit aussi bavarde et aussi gloutonne, quoi! ne plus manger et me taire! »

Le soir, nous étions tous retirés. On avoit beau-

coup parlé de l'incendie de M. de Bacqueville, et voilà Mme d'Aine qui se ressouvient, dans son lit, qu'elle a laissé une énorme souche embrasée sous la cheminée du salon; peut-être qu'on n'aura pas mis le garde-feu, et puis la souche roulera sur le parquet, comme il est déjà arrivé une fois. La peur la prend, et, comme elle ne commande rien de ce qu'elle peut faire, elle se lève, met ses pieds nus dans ses pantoufles, et sort de sa chambre en cornette de nuit et en chemise, une petite lampe de nuit à la main. Elle descendoit l'escalier, lorsque M. Le Roy, qui veille d'habitude et qui s'étoit amusé à lire dans le salon, remontoit. Ils s'aperçoivent. Mme d'Aine se sauve; M. Le Roy la poursuit, l'atteint, et le voilà qui la saisit par le milieu du corps et qui la baise; et elle qui crie : *A moi! à moi! à mon secours!* Les baisers de son ravisseur l'empêchoient de parler distinctement. Cependant on entendoit à peu près : *A moi, mes gendres! S'il me fait un enfant, tant pis pour vous.* Les portes s'ouvrent; on passe sur le corridor, et l'on n'y trouve que Mme d'Aine, fort en désordre, cherchant sa cornette et ses pantoufles dans les ténèbres, car sa lampe s'étoit éteinte et renversée, et notre ami s'étoit renfermé chez lui.

Je les ai laissés dans le corridor, où ils faisoient encore, à deux heures du matin, des ris semblables à ceux des dieux d'Homère, qui ne finissoient

point et qui en avoient quelquefois moins de raison : car vous conviendrez qu'il est plus plaisant de voir une femme grasse, blanche et potelée, presque nue, entre les bras d'un jeune homme insolent et lascif, qu'un vilain boiteux, maladroit, versant à boire à son père et à sa mère après une querelle de ménage assez maussade. C'est la fin du premier livre de l'*Iliade*.

Cette aventure a fait la plaisanterie du jour. Les uns prétendent que Mme d'Aine a appelé trop tôt, d'autres qu'elle n'a appelé qu'après s'être bien assurée qu'il n'y avoit rien à craindre, et qu'elle eût tout autant aimé se taire pour son plaisir que de crier pour son honneur; et que sais-je quoi encore?

L'autre historiette est une impertinence du premier ordre. Imaginez que nous sommes quatorze ou quinze à table. Sur la fin du repas, *mon fils* étoit assis à la gauche de Mme de C... Il est ordinairement familier avec elle : il lui prend la main; il veut voir le bras, il relève les manchettes. On le laisse faire, exprès ou de distraction. Il voit sur une peau assez blanche de grands poils noirs : il se met à lui plumer le bras; elle veut retirer sa main, il tient ferme; rabattre sa manchette, il la relève et plume. Elle crie : « Monsieur, voulez-vous finir? » Il lui répond : « Non, Madame... A quoi diable cela sert-il là? » et plume toujours. Elle se fâche : « Vous êtes un insolent! » Il la laisse se fâcher, et

n'en plume pas moins. Mme d'Aine, étouffant moitié de rire, moitié de colère, se tenant les côtes et cherchant un ton sérieux, lui disoit : « Monsieur, y pensez-vous? » Et puis elle rioit. « Qui est-ce qui a jamais épluché une femme à table? » Et puis elle rioit. « Où est l'éducation qu'on vous a donnée? » Et tous les autres d'éclater. Pour moi, les larmes m'en tomboient des yeux, et j'ai cru que j'en mourrois.

Cependant, un moment après, sa mère a fait signe à son fils, et il est allé se jeter aux pieds de la dame et lui demander pardon. Elle prétend qu'il lui a fait mal, mais cela n'est pas vrai : c'est la mauvaise plaisanterie et nos ris inhumains qui lui ont fait mal.

Le baron est malade : c'est de la dyssenterie et de la fièvre. Je viens de descendre dans le salon, où lui, le père Hoop, Mme d'Aine et Mme d'Holbach prenoient du thé. J'en ai pris avec eux. Voilà le baron, à qui la colique n'a pas ôté son ton original : « Maman, connoissez-vous le grand lama? — Je ne connois ni le grand ni le petit. — C'est un prêtre du Thibet. — Du Thibet ou d'ailleurs, si c'est un bon prêtre, je le respecte. — Un jour de l'année qu'il a bien dîné, il passe dans sa garde-robe. — Grand bien lui fasse ! — Et là... — Voici quelque cochonnerie. — Qu'appelez-vous une cochonnerie, s'il vous plaît? Un besoin, ce me

semble, assez simple, assez naturel et assez général, et que, malgré votre spiritualisme, vous satisfaites comme votre meunière. — Mais, puisque cochonnerie il y a, quand le grand lama a fait sa cochonnerie... — On la prend comme une chose sacrée, on la met en poudre, et on l'envoie par petits paquets à tous les princes souverains, qui la prennent en thé les jours de dévotion. — Quelle folie! — Folie ou non, c'est un fait. Mais vous croyez donc que, si l'on vous faisoit présent d'une crotte de Jésus-Christ, vous n'en seriez pas bien fière? et vous croyez que, si l'on faisoit présent à un janséniste d'une crotte du bienheureux diacre, il ne la feroit pas enchâsser dans l'or, et qu'elle tarderoit beaucoup à opérer un miracle? »

Ne lisez pas cela à Mme Le Gendre : elle n'aime pas ce ton-là; mais, à vous, je vous dirai que le fait du grand lama est certain, et, malgré sa mauvaise odeur, vous y reconnoîtrez une des plus fortes preuves de ce que les prêtres peuvent sur les esprits.

Voici pour Mme Le Gendre. Damilaville m'a envoyé l'Histoire du czar, et je l'ai lue.

Elle est divisée en trois parties : une préface sur la manière d'écrire l'histoire en général, une description de la Russie et l'histoire du czar, depuis sa naissance jusqu'à la défaite de Charles XII à la journée de Pultawa.

La préface est légère : c'est le ton de la facilité. Ce morceau figureroit assez bien parmi les Mélanges de littérature de l'auteur. On y avance, sur la fin, qu'il ne faut point écrire la vie domestique des grands hommes. Cet étrange paradoxe est appuyé de raisons que l'honnêteté rend spécieuses ; mais c'est une fausseté, ou mon ami Plutarque est un sot.

Il y a dans ce premier morceau un mot qui me plaît : c'est que, s'il n'y avoit eu qu'une bataille donnée, on sauroit les noms de tous ceux qui y ont assisté, et que leur généalogie passeroit à la postérité la plus reculée.

Qu'est-ce qui montre mieux que l'évidence de cette pensée combien c'est une étrange chose que des hommes attroupés qui se rendent dans un même lieu pour s'entr'égorger ?

Si les animaux, dont nous sommes un fléau, réfléchissoient sur l'homme, comme l'homme réfléchit sur eux, ne regarderoient-ils pas cet événement comme une attention particulière de la Providence, et ne diroient-ils pas entre eux : « Sans cette fureur que la nature inspire à l'homme et qu'elle le presse de satisfaire par intervalle, sans cette soif qu'il a de son semblable, cette race maudite couvriroit toute la surface de la terre, et ce seroit fait de nous » ? Si les cerfs pensoient, le grand événement pour les cerfs de la forêt de

Fontainebleau que la mort de Louis XV! Qu'en diroient-ils?

Et les poissons de nos fossés, à qui nous nous amusons à jeter du pain après le dîner, que pensent-ils de cette manne qui leur tombe du ciel en automne? N'y a-t-il pas là quelque Moïse écaillé qui se fait honneur de notre bienfaisance?

Quoi qu'il en soit, il me prend envie de vous réconcilier un peu avec les guerres, les pestes et les autres fléaux de l'espèce humaine. Savez-vous que, si tous les empires étoient aussi bien gouvernés que la Chine, le pays le plus fécond de la terre, il y auroit trois fois plus d'hommes qu'ils n'en pourroient nourrir? Il faut que tout ce qui est soit, bien ou mal.

La description de la Russie est commune : on y étale par-ci par-là des prétentions à la connoissance de l'histoire naturelle.

Quant à l'histoire du czar, on la lit avec plaisir; mais, si l'on se demandoit à la fin : « Quel grand tableau ai-je vu ? quelle réflexion profonde me reste-t-il? » on ne sauroit que se répondre.

L'écrivain de la France ne s'est peut-être pas élevé au niveau du législateur de la Russie ; cependant, si toutes les gazettes étoient faites comme cela, je n'en voudrois perdre aucune.

Il y a un très-beau chapitre des cruautés de la princesse Sophie. On ne voit pas sans émotion le jeune

Pierre, âgé de douze à treize ans, tenant une Vierge entre ses mains, conduit par ses sœurs en pleurs à une multitude de soldats féroces qui le demandent à grands cris pour l'égorger, et qui viennent de couper la tête, les pieds et les mains à son frère. Cela me rappelle certains morceaux de Tacite, tels que la consternation de Rome lorsque l'on y apprit la mort de Germanicus, et la douleur du peuple lorsqu'on y apporta les cendres de ce prince.

Il y a dans la description du pays un endroit sur les mœurs des Samoïèdes qui est très-bien. Mais pourquoi cette pente à déprimer les ouvrages estimés? On y prend à tâche, en deux endroits, de déprimer l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon; on y relève des minuties de géographie, et la critique est assaisonnée d'éloges ironiques.

Damilaville a trouvé tout fort beau. Je lui en ai lavé la tête; mais j'ai tempéré l'amertume de ma leçon en lui disant avec la même sincérité que je le dirois à vous et à votre sœur Uranie : « Ne soyez point mortifiées que je vous apprenne quelque chose en littérature et en philosophie. Ne seriez-vous pas assez fières toute votre vie d'être mes maîtresses en morale, et surtout en morale pratique? Vous connoissez le bien, vous sentez juste, vous avez le cœur sensible et l'esprit délicat : c'est vous qui êtes des hommes, et c'est moi qui suis la cigale qui fait du bruit dans la campagne. »

Mais enfin quand nous reverrons-nous? Sera-ce à la Toussaint ou à la Saint-Martin que les affaires me ramèneront celle que j'aime, et que les mauvais temps lui rendront son philosophe? Le philosophe doit se montrer avec le mauvais temps : c'est sa saison.

Je me sentois disposé à vous dire des choses douces, car c'est pour vous aimer qu'il faut que je commence et que je finisse.

Si les endroits de mes lettres où je vous entretiens de mes sentimens sont ceux qu'Uranie aime le mieux à lire, ce sont aussi ceux qui ne m'ont rien coûté et qui me plaisent le plus à écrire.

Mais voilà la messe qui sonne; le petit Croque-Dieu est arrivé. Je l'entends rire, pour me servir de la comparaison de M. Le Roy, comme un cerf au mois d'octobre. Il prétend qu'on s'y tromperoit dans la forêt.

Moitié de ces femmes iront entendre la messe dans le billard, moitié dans ma chambre, d'où l'on voit la porte de la chapelle, qui est de l'autre côté de la cour; elles prétendent que l'efficacité d'une messe s'étend au moins à cinquante pas à la ronde. Pour nous, nous n'avons point d'opinions là-dessus.

J'ai dit un mot à Grimm de votre affaire avec Vissen. Il m'a répondu que tous ces gens-là étoient des fripons, que Vissen passoit pour avoir

plus de cinquante mille livres de rente, qu'il falloit tenir ferme, qu'il étoit pusillanime, qu'il n'auroit jamais le courage de faire une grande vilenie, et que, sans avoir peut-être beaucoup d'honneur, il seroit assez attaché à la considération publique pour craindre un esclandre : d'où je conclus qu'il faudroit faire entendre adroitement à l'oncle combien son mémoire est inique et contraire à la loi, le jugement qu'on porteroit dans le monde de lui et de son neveu, si une pièce pareille devenoit publique. Il faut la conserver et ne pas répondre qu'elle ne soit rentrée dans vos mains.

Je répondrai par le premier courrier à vos n°s 27 et 28.

Il y a longtemps que vous ne m'avez rien dit du *bobo*. Avez-vous entendu parler des pilules de ciguë? On leur attribue des prodiges dans toutes les maladies d'obstructions, loupes, glandes engorgées, tumeurs cancéreuses.

Je m'arrondis comme une boule. Mme Le Gendre, combien vous m'allez détester! Mon ventre lutte avec effort contre les boutons de ma veste, et s'indigne de ne pouvoir briser cet obstacle, surtout après dîner.

Adieu, ma tendre amie. Je suis tout à vous pour jamais : c'est surtout dans les malheureuses circonstances que mon cœur me le dit.

Nous n'avons plus personne : tout le bruit de la

maison s'est dissipé. Nous allons nous rapprocher, le baron, le père Hoop et moi. Ils s'en sont allés, Dieu merci! tous les indifférens qui nous séparoient.

Je vais faire partir avec celle-ci celle que vous m'avez adressée pour M. de Prisye.

Savez-vous, mon amie, que vous l'avez terminée par une phrase équivoque dont un fat tireroit grand avantage, et qui seroit bien capable d'alarmer un jaloux? « Je verrois la bonne compagnie, ma sœur, ses enfans. Est-ce tout? Oh! non, je ne finirois pas si je voulois tout dire. » Il paroît y avoir bien de la coquetterie là dedans, ou même pis ; mais je n'y entends rien, et M. de Prisye n'y mettra que ce qu'il faut. Ce n'est pas un fat, et je ne suis pas jaloux.

Damilaville est un homme admirable; il me vient trois fois la semaine un homme de sa part qui m'apporte vos lettres et qui prend les miennes.

Adieu, adieu! Prévenez-moi de loin sur votre retour, afin qu'il n'y ait pas une douzaine de mes lettres en l'air qui aillent vous chercher à Isle quand vous n'y serez plus.

Vous m'êtes plus chère que jamais. L'absence n y fait rien ; si, elle y fait : elle impatiente.

Je viens de relire cette lettre. J'avois presque envie de la brûler : j'ai craint que la lecture que vous en ferez ne vous fatiguât.

Pour peu qu'elle vous applique, laissez-la. Vous y reviendrez : elle n'est obscure que par l'impossibilité de ne rien omettre de ce qui s'est dit.

Et puis ces matières ne vous sont pas aussi familières qu'à nous. Je brûle de vous revoir.

XLVIII

Au Grandval, le 28 octobre 1760.

Si vous ne vous rappelez pas vos lettres depuis le n° 22 jusqu'au n° 29 que je viens de recevoir, vous n'entendrez rien à ceci.

Je cause un peu avec vous comme ce voyageur à qui son camarade disoit : « Voilà une belle prairie ! » et qui lui répondoit au bout d'une lieue : « Oui, elle est fort belle. »

Quand vous lui avez lu : « Oui, Madame, je vous hais », elle a ri et n'en a voulu rien croire. Si j'avois écrit : « Oui, Madame, je vous aime », elle seroit devenue sérieuse et n'en auroit pas cru davantage. Il n'y a plus que l'indifférence que je lui protesterois mal, car je ne l'ai pas et ne l'aurai jamais.

Gaschon s'est présenté tout seul. Ils ont causé la

première fois comme ils causeront la centième. C'est la commodité de ceux qui ne se disent rien ; mais pour Uranie, vous et moi, il faut que l'ennui de nous-même et des autres nous prenne quand le cœur et l'esprit sont muets, et qu'il n'y a que les lèvres qui se remuent et qui font du bruit. Je me suis demandé plusieurs fois pourquoi, avec un caractère doux et facile, de l'indulgence, de la gaieté et des connoissances, j'étois si peu fait pour la société. C'est qu'il est impossible que j'y sois comme avec mes amis, et que je ne sais pas cette langue froide et vide de sens qu'on parle aux indifférens : j'y suis silencieux ou indiscret. La belle occasion de *marivauder !* Et pourquoi m'y refuserois-je? Le pis-aller, c'est d'être long avec les autres. Plus mes lettres sont courtes, moins elles me donnent de satisfaction; avec vous, au contraire, plus elles sont longues, plus j'en suis content. Je me dis : « Quel plaisir elle aura quand elle recevra ce paquet! D'abord, elle le pèsera de la main; elle le serrera pour quand elle sera seule (il lui tardera bien d'être seule); elle l'ouvrira avec empressement, croyant y trouver au moins une brochure. Point de brochure, mais un volume de mon écriture en feuilles séparées. On rangera ces feuilles; on lira presque toute la nuit; il en restera la moitié encore pour le lendemain. Le lendemain, on achèvera, et l'on relira, pour soi et pour sa chère sœur, les

lignes qui auront plu davantage : car, quand on ne seroit pas bien aimée, on voudroit le paroître ; quand l'amant ne seroit pas fort aimable, on voudroit qu'il le parût. Les amans me semblent encore, en ce point, plus honnêtes et plus délicats que la plupart des époux.

« Ce volume d'écriture qu'on aura reçu et lu avec tant de plaisir, que contiendra-t-il ? Des riens ; mais ces riens, mis bout à bout, forment de toutes les histoires la plus importante : celle de l'ami de notre cœur. »

Le calcul que vous trouvez si mauvais est pourtant celui de toutes les passions. Des années entières de poursuites pour la jouissance d'un moment, voilà leur arithmétique, et, tant que le monde durera, c'est ainsi qu'elles compteront.

Lorsque *je défendois le jeune homme,* c'est comme aimable, et non comme honnête. — Mais est-on aimable sans être honnête ? — Hélas ! oui, et c'est un peu la faute des femmes... Mais, après tout, c'est là l'homme qu'il leur faut, puisqu'elles trompent, trahissent, tourmentent, conduisent ou méprisent et font mourir les autres de douleur.

Uranie, Uranie, je crains bien que vous ne fassiez trop de cas des qualités agréables, et pas assez des qualités solides. Vous craignez trop l'ennui, le ridicule vous touche trop vivement, pour que vous estimiez la vertu tout son prix. Peut-être feriez-

vous demain le bonheur de l'homme de génie qui pourroit résoudre tous vos doutes profonds, tandis que vous refuseriez un regard de pitié à celui qui seroit prêt à tout moment de donner sa vie pour vous.

Chère amie, je vous prie de demander à Mme Le Gendre, à présent que M. Marson est mort, si elle ne seroit pas plus contente d'elle-même de l'avoir rendu heureux seulement une fois; mais donnez-lui le jour entier pour répondre à ma question, et ne lui dites pas qu'elle est de moi : faites-la-lui comme de vous. Sa réponse m'apprendra jusqu'où un homme sensible peut se mettre à la place d'une honnête femme. Il s'en seroit allé son débiteur, et elle reste sa créancière. Vous seriez bien étonnée qu'elle ne l'eût refusé quelquefois que par la crainte qu'il ne vécût trop longtemps. Si un homme étoit destiné à expirer entre les bras d'une femme, mais expirer tout à fait, et que le moment du plus grand plaisir de la vie en fût aussi le dernier moment, c'est aux indifférens, aux ennuyeux, aux odieux, qu'on réserveroit ses faveurs.

L'abbé de Voisenon se défend tant qu'il peut de la petite ordure ; mais elle demeurera sur son compte jusqu'à ce qu'un autre se soit montré. En tout, c'est presque toujours le défaut de succès qui fait la honte. Les gens de cœur n'ont du remords que d'avoir manqué leur coup.

Les *Facéties* sont un recueil des impertinences de l'année 1760, que M. de Voltaire a fait imprimer à Genève et qu'il a grossi de quelques autres. *La Vision* y est, mais on en a supprimé les deux versets de Mme de Robecq. Voilà, ou je me trompe fort, la raison pour laquelle l'édition a été faite; peut-être aussi l'envie d'expier un peu sa honte du commerce épistolaire avec Palissot y est entrée pour quelque chose. Il a apostillé les lettres de Palissot de petites notes très-cruelles. Il y a six mois qu'on s'étouffoit à la comédie des *Philosophes :* qu'est-elle devenue? Elle est au fond de l'abîme qui reste ouvert aux productions sans mœurs et sans génie, et l'ignominie est restée à l'auteur. Que le mot du philosophe athénien est beau ! Il disoit à ceux qui le plaignoient : « Ce n'est pas moi, c'est Anite et Mélite qu'il faut plaindre. S'il falloit être à leur place ou à la mienne, balanceriez-vous ? » Combien de circonstances dans la vie où l'on se consoleroit de la même manière ! Qui de nous voudroit avoir le portefeuille de M... dans sa poche?

Le *Discours sur la Satire des philosophes* est de l'abbé Coyer. C'est ce qu'il a fait de mieux, et je suis bien aise que cet homme soit du parti des honnêtes gens, quand ce ne seroit que pour opposer guêpe à guêpe.

N'allez pas vous mettre dans la tête que votre hiver sera triste. Il n'y a pas un mot à rabattre de

vos réflexions. Si vous osez, ils n'oseront pas. Que madame votre mère sache seulement dire à sa fille : « Votre époux est un homme de bien à qui l'on persuade une mauvaise action. Vous avez de la religion : voudriez-vous enrichir vos enfans avec le bien des autres ? Interrogez confidemment votre mari, et vous verrez le fond de cette iniquité. Il peut se laisser tromper et déshonorer par son neveu, s'il le veut. Pour moi, je suis résolue à suivre le sort des autres créanciers. Je perdrai avec eux, et je serai payée aux échéances fixées par ma transaction, intérêt et principal. »

Je reviens à Astrée et à Céladon. Il y a à peu près un an que je le vis à Oiry : c'est la seule fois que je l'aie vu. Il étoit gai, il paroissoit avoir de la santé. Nous nous promenâmes tête à tête, à gauche de la maison en sortant, sous une belle allée plantée au bord de la rivière mélancolique d'où l'on voit les riches coteaux de la Champagne. Je lui parlai d'Astrée ; la joie le transportoit : il étoit tout oreilles. Une chose surtout me touchoit : c'est la contrainte honnête qu'il s'imposoit. Il me laissoit dire, de peur que ses questions ne le rendissent indiscret. Il ne me croyoit pas instruit de ses sentimens. J'ai pensé depuis que, de la manière dont je lui parlois d'Astrée, il ne tint qu'à lui de me prendre pour un rival.

Il n'est plus, il est mort de douleur. Voilà donc

le sort qui attend les honnêtes gens! Le temps suscitera quelqu'un qui aura ce qui manquoit à Céladon et qui manquera de la grande qualité qu'il avoit. Astrée le verra, l'aimera et en sera trompée, et Céladon sera vengé par Hylas ; et c'est alors que le temps de pleurer Céladon sera venu. *On reçoit avec plaisir le grimoire.* Cela me chagrine : c'est qu'il faut ne rien recevoir ou répondre. Elle vient de pousser l'un sous la tombe, et la voilà qui mène l'autre aux Petites-Maisons. Je n'aime pas ces gens-là : ils sont cruels. Je vous ai dit le mot d'une femme que je ne compare en rien à Uranie.

Elle ne reviendra donc pas avec vous? J'en suis fâché. On n'étoit pas digne de la connoître quand on peut s'en passer. Oui, vraiment, ce seroit une chose bien douce que la vie comme vous la projetez à Isle ou aux environs de Pékin; mais les affaires de Dorval et la jalousie de Morphyse ne nous permettront jamais d'être heureux. Morphyse n'est pas faite pour être négligée. Pourrions-nous avoir du plaisir et lui voir de la peine!

Pour Dieu, mon amie, ne comptez jamais sur M. Gaschon : c'est un esclave qui porte deux chaînes; il a celle de l'intérêt à une jambe, et celle du plaisir à l'autre jambe, d'où elle va faire ensuite cent tours sur le reste de son corps. On ne se tire pas de là. Notre translation à Avignon est un conte. Il n'y a pas plus loin d'ici à Pékin que d'ici à Avi-

gnon. A propos, si c'est aux environs de Pékin que nous allons, il faut que vous laissiez ici vos pieds : les femmes n'en portent point. Là tout vient à elles : elles ne vont à rien. Mlle Boileau disoit qu'elle aime assez aller et venir. Mme Le Gendre, elle, en sera toujours pour attendre.

J'ai lu votre Mémoire. Je n'y ai rien appris : vous avez tout dit ; mais votre lettre à M. Fourmont m'a fait concevoir que, justice à part, madame votre mère, par intérêt pour son gendre, ne peut accéder aux propositions qu'on lui fait. Si la fortune de M. de Salignac est mal assise, vous risquez tout ; si on le trompe et qu'on le ruine, vous y donnez les mains. Mais je voudrois bien que cet homme s'expliquât avec vous sur cette générosité à se départir de cinq à six cent mille francs qui lui sont dus.

S'il me convient d'être toujours aimé à la folie? Il ne me convient d'aimer toujours et d'être toujours aimé que comme cela. Vous savez bien que toutes les petites passions compassées me font pitié. Je crois vous en avoir dit les raisons ; ajoutez qu'elles exigent autant que les grandes et ne rendent presque rien.

Plus de philosophie, mon amie ; nous n'en faisons plus. Le baron continue de se croire indisposé ; la gaieté des autres l'afflige, et nous avons la complaisance d'être tristes. Il se retire de bonne heure.

Les femmes ont l'air de sultanes qui suivent. Nous restons quelquefois à tisonner, le père Hoop et moi. Ma foi, cet Écossois est un galant homme; depuis son histoire, il est devenu pour moi tout à fait intéressant. Voyez, chère amie, l'effet d'une seule bonne action. La vertu est un titre qui nous recommande à tous les hommes. Il est profondément instruit des usages de son pays: c'est le texte de nos promenades. Malgré le mauvais temps, nous sortons tous les jours depuis huit heures jusqu'à cinq. Nous suivons la crête des hauteurs, au risque d'être emportés par les vents. Pendant deux jours, le baromètre étoit ici au-dessous de la tempête. Il me semble que j'ai l'esprit fou dans les grands vents. Quelque temps qu'il fasse, c'est l'état de mon cœur.

A propos de la facilité de dépenser, qui est presque toujours en proportion de la facilité d'acquérir, je lui citois nos filles de joie, et surtout la Deschamps, qui a à peine trente ans et qui se vante d'avoir déjà dissipé deux millions. Il me disoit que cette espèce de courtisanes élégantes étoit presque inconnue à Londres, et qu'il n'avoit mémoire que d'une miss Philips qui avoit tiré de ses charmes des sommes immenses, et à qui il ne restoit pas une obole à quarante-cinq ans. Elle avoit un esprit étonnant; elle se mit à écrire ses Mémoires. Elle avoit connu tous les grands des trois royaumes;

elle avoit rendu la plupart de ces hommes infidèles à leurs femmes. Lorsqu'un de ces noms se présentoit sous sa plume, elle le laissoit en blanc; mais elle écrivoit à la personne un billet où elle exposoit sa situation et la nécessité indispensable de faire mention de milord s'il n'avoit pas la bonté de la secourir. On répondoit par une bourse de trois cents louis, et le nom restoit rempli par des points. Ce fut ainsi qu'elle répara sa fortune.

Le baron ne paroît point à table; nous n'y sommes que quatre : Mme d'Aine, Mme d'Holbach, l'Écossois et moi. Mme d'Aine l'appelle *bibi de son cœur*. Si vous voyiez ce *bibi*-là ! Nous en faisons des ris à mourir.

O les hommes ! les hommes ! J'ai fait connoissance avec cette demoiselle d'Ette. C'étoit une Flamande, et il y paroît à la peau et aux couleurs. Son visage est comme une grande jatte de lait sur laquelle on a jeté des feuilles de roses, et des tetons à servir de coussins au menton, les fesses à l'avenant, du moins je le présume. Elle est bien née. Le chevalier de Valory l'enleva de la maison paternelle à l'âge de quatorze ans, en vécut une quinzaine avec elle, la déshonora, lui fit des enfans, lui promit de l'épouser, s'entêta d'une autre et la planta là. Et voilà ce qu'on appelle d'honnêtes gens! Ils ont de ces actions par devers eux; ils s'en souviennent, on les sait, et cependant ils vont tête levée. Ils vous

parlent vice et vertu sans bégayer, sans rougir. Ils louent, ils blâment; personne n'est plus difficile en procédés ; cela va jusqu'au scrupule. Il faut entendre comme ils en décident! Je m'y perds ; je me cacherois dans un trou, je ne sortirois plus, ou, à la rencontre de mes connoissances, j'entrerois dans une allée et je fermerois la porte sur moi. Au nom de l'honnêteté, mon visage se décomposeroit et la sueur me couleroit le long du visage.

Je vois tout cela, et je romps encore des lances en faveur de l'espèce humaine. J'ai défié le baron de me trouver dans l'histoire un scélérat, si parfaitement heureux qu'il ait été, dont la vie ne m'offrît les plus fortes présomptions d'un malheur proportionné à sa méchanceté, et un homme de bien, si parfaitement malheureux qu'il ait été, dont la vie ne m'offrît les plus fortes présomptions d'un bonheur proportionné à sa bonté.

Chere amie, la belle tâche que l'histoire inconnue et secrète de ces deux hommes! Si je la remplissois à mon gré, la grande question du bonheur et de la vertu seroit bien avancée. Il faudra voir.

Il m'arriva, il y a quelques jours, une chose qui me remplit l'âme d'amertume. C'étoit avant dîner. Je pris sur la cheminée un volume de l'*Histoire universelle*, et, à l'ouverture du livre, je lus cent forfaits horribles en moins de vingt pages ; et le baron me disoit ironiquement : « Voilà le sublime

de la nature, le beau inné de l'espèce humaine, sa bonté naturelle ! »

Eh bien ! il faut donc espérer que quand votre de V... aura spolié la succession de son père, abusé son oncle et volé votre mère, vos sœurs, vous, il se promènera comme un autre, qu'il sera bienvenu partout, et que, si quelqu'un demande qui est ce jeune homme-là, la maîtresse de la maison répondra : « C'est M. de V... ; c'est la politesse même ; il est plein de talens, et d'honnêteté, et de sentimens. »

Vite, vite, mes amies, sauvons-nous dans un bois, à Pékin, à Avignon. Madame, prenez votre fille par une main et mettez sous l'autre bras un de vos oreillers, ou plutôt laissez là vos oreillers : tandis qu'on les remplira, qu'on choisira le duvet, avant qu'ils soient cousus, vous aurez vécu deux jours de plus avec les méchans ! Et qui sait le mal qu'ils vous feront dans deux jours ? Fuyons, vous dis-je.

Notre maladie de Langres n'a rien de commun avec celle de Vitry. Cela commençoit par un grand mal de tête, la fièvre survenoit, le transport, le vomissement de sang ou de vers, la mort ou la guérison.

Elle ne vous a pas proposé de vous embrasser pour moi ; mais, si elle l'eût fait, l'eussiez-vous accepté ?

J'aimerois tout autant que vous partissiez toutes deux pour Paris, et que Mme Le Gendre vînt faire

la chose elle-même. Vous ne la serviriez peut-être pas à son gré, et puis vous embrasser pour moi, je n'entends pas. Est-ce vous embrasser comme je vous embrasserois bien, si vous vouliez, ou comme je serois embrassé d'elle, si j'y étois? Cela est fort différent. Je permets le second.

Je persiste, mon amie; je n'ai pas un liard de cette monnaie-là. Je sais dire tout, excepté bonjour. J'en serai toute ma vie à l'*a b c* de tous ces propos que l'on porte de maison en maison; ce qu'on entend dans tous les quartiers, à la même heure. Au reste, je suis prêt à croire tout le bien que vous me dites de votre sœur : il faut bien qu'elle soit de la famille. D'ailleurs, on ne peut avoir trop bonne opinion d'une femme qu'une autre femme loue et dont Mme Le Gendre ne dédaigne pas d'être jalouse.

Sérieusement, vous croyez que la présence des honnêtes gens déconcerte les fripons? Oui, la première fois qu'ils mettent la main dans la poche et qu'on les y prend. En peu de temps ils deviennent insolens, à moins que le cœur ne soit mal à l'aise lorsque la contenance est la meilleure. Mais cette hypocrisie habituelle n'étouffe-t-elle pas à la longue le cri de la conscience? le cœur ne s'ennuie-t-il pas de s'entendre imposer silence, et ne prend-il pas le parti de se taire? On acquiert le geste de la vertu, et l'on s'en tient là.

Encore une fois, tranquillisez-vous, votre affaire n'ira pas au Palais, du moins quant à ce qui vous concerne, vous et vos créanciers : ce n'est pas un objet à remplir les engagemens de V... avec son oncle. Tout ceci n'est peut-être qu'une simagrée. Ils savent à quoi s'en tenir : si vous y donnez, à la bonne heure ; sinon, on vous satisfera.

C'est vous qui me ramenez encore à Uranie et au philosophe : j'y reviens sans dégoût. Eh bien ! voilà un homme plus épris que jamais, sans cesse attisant son feu par les lettres qu'il écrit, autorisé dans ses espérances par la bonté qu'on a de les recevoir et la liberté de demander ses réponses, s'acheminant peu à peu au sort du malheureux Marson, ou à pis, et qu'on laisse froidement aller... Vous m'en direz tout ce qu'il vous plaira, mais cela ne s'arrange point dans ma tête avec la vérité du caractère d'Uranie. Tout ou rien, dites-le-lui de ma part.

Je brûle de faire un tour à Paris.

Le baron, qui voit que je perds mon temps et qui en est enragé, me disoit hier au soir : « Savez-vous ce que c'est qu'une torpille ? — Pas trop. — C'est un poisson engourdi et qui porte son engourdissement à tout ce qu'il touche. Voilà l'emblème de tous vos collègues. »

Adieu, mon amie. Trois mois encore d'absence et le sang-froid avec lequel vous m'annoncez cela !

Mais vous ne croyez pas aux trois mois, n'est-ce pas ?

Quand vous vous séparerez de la chère sœur, embrassez-la bien tendrement pour moi, et, si par hasard elle vous propose de me le rendre, acceptez.

Je vous écrivois tout à l'heure que je brûlois d'aller à Paris ; à présent, je tremble d'y trouver un monde d'affaires. N'ayant pas à m'en occuper, j'aimerois autant les ignorer.

J'ai toutes vos lettres jusqu'au n° 29 sans interruption.

N'ayez aucune inquiétude sur les contre-seings.

J'ai été tenté deux ou trois fois d'être aussi fou que vous, mais j'étois tout éveillé, et j'ai résisté.

Je puis encore aller un peu ; mais pour jusqu'à trois mois, cela est impossible.

Permettez-vous?

Adieu, je sens l'ivresse qui me gagne.

XLIX

Au Grandval, le 31 octobre 1760.

Vous ne savez pas ce que c'est que le *spleen,* ou les vapeurs anglaises ; je ne le savois pas non plus. Je le demandai à notre Écossois dans notre dernière promenade, et voici ce qu'il me répondit :

« Je sens depuis vingt ans un malaise général, plus ou moins fâcheux ; je n'ai jamais la tête libre. Elle est quelquefois si lourde que c'est comme un poids qui vous tire en devant, et qui vous entraîneroit d'une fenêtre dans la rue, ou au fond d'une rivière si on étoit sur le bord. J'ai des idées noires, de la tristesse et de l'ennui ; je me trouve mal partout, je ne veux rien, je ne saurois vouloir ; je cherche à m'amuser et à m'occuper, inutilement ; la gaieté des autres m'afflige, je souffre à les entendre rire ou parler. Connoissez-vous cette espèce de stupidité ou de mauvaise humeur qu'on éprouve en se réveillant après avoir trop dormi ? Voilà mon état ordinaire. La vie m'est en dégoût ; les moindres variations dans l'atmosphère me sont comme des secousses violentes ; je ne saurois rester en place, il faut que j'aille sans savoir où. C'est comme cela

que j'ai fait le tour du monde. Je dors mal, je manque d'appétit, je ne saurois digérer, je ne suis bien que dans un coche. Je suis tout au rebours des autres : je me déplais à ce qu'ils aiment, j'aime ce qui leur déplaît. Il y a des jours où je hais la lumière, d'autres fois elle me rassure, et, si j'entrois subitement dans les ténèbres, je croirais tomber dans un gouffre. Mes nuits sont agitées de mille rêves bizarres : imaginez que l'avant-dernière je me croyois marié à Mme R..... Je n'ai jamais connu un pareil désespoir. « Je suis vieux, caduc, impotent : « quel démon m'a poussé à cela ? Que ferai-je de « cette jeune femme-là ? que fera-t-elle de moi ? » Voilà ce que je me disois. Mais, ajoutoit-il, la sensation la plus importune, c'est de connoître sa stupidité, de savoir qu'on n'est pas né stupide, de vouloir jouir de sa tête, s'appliquer, s'amuser, se prêter à la conversation, s'agiter, et de succomber à la fin sous l'effort. Alors il est impossible de vous peindre la douleur d'âme qu'on ressent à se voir condamner sans ressource à être ce qu'on n'est pas. Monsieur, ajoutoit-il encore avec une exclamation qui me déchiroit l'âme, j'ai été gai, je volois comme vous sur la terre, je jouissois d'un beau jour, d'une belle femme, d'un bon livre, d'une belle promenade, d'une conversation douce, du spectacle de la nature, de l'entretien des hommes sages, de la comédie des fous. Je me souviens en-

core de ce bonheur, je sens qu'il faut y renoncer. »

Eh bien! avec cela, mon amie, cet homme est encore de la société la plus agréable. Il lui reste je ne sais quoi de sa gaieté première, qui se remarque toujours dans son expression. Sa tristesse est originale et n'est pas triste. Il n'est jamais plus mal que quand il se tait; et il y a tant de gens qui seroient fort bien comme le père Hoop quand il est mal!

Voilà des vents, une pluie, de la tempête, un murmure sourd qui fait retentir sans cesse nos corridors, dont il est désespéré.

J'aime, moi, ces vents violens, cette pluie que j'entends frapper nos gouttières pendant la nuit, cet orage qui agite avec fracas les arbres qui nous entourent, cette basse continue qui gronde autour de moi: j'en dors plus profondément, j'en trouve mon oreiller plus doux, je m'enfonce dans mon lit, je m'y ramasse en un peloton; il se fait en moi une comparaison secrète de mon bonheur avec le triste état de ceux qui manquent de gîte, de toit, de tout asile, qui errent la nuit exposés à toute l'inclémence de ce ciel, qui valent mieux que moi peut-être que le sort a distingué, et je jouis de la préférence.

Tibulle sentoit comme moi; mais je suis seul dans mon lit, et lui il tenoit entre ses bras celle dont il étoit aimé, il la rassuroit contre le tumulte de l'air qui se faisoit autour de lui, et ce tumulte

n'ajoutoit peut-être à son bonheur que par la certitude où il étoit que personne ne s'en doutoit et ne viendroit le troubler par le temps orageux qu'il faisoit. Ce temps renferme les importuns, je le sais bien : combien de fois un ciel qui se fondoit en eau ne m'a-t-il pas été favorable ! Le bruit d'un lit que le plaisir fait craquer se perd, se dérobe, ou est mis par une mère sur le compte du vent. C'est alors qu'on peut sortir de sa chambre sur la pointe du pied, qu'une porte peut crier en s'ouvrant, se fermer durement, qu'on peut faire un faux pas en s'en retournant, et cela sans conséquence. Ah ! si j'étois à Isle, et que vous voulussiez ! ils diroient tous, le lendemain : « La nuit affreuse qu'il a fait ! » et nous nous tairions, et nous nous regarderions en souriant.

Eh ! non, je ne crois pas que vous m'oubliiez, même quand je vous le dis !

J'ai reçu toutes vos lettres, n'en soyez point inquiète. Elles arrivent tard à cause des tours qu'elles font avant d'arriver. Le mauvais temps et les voyages des domestiques à Charenton m'auroient ruiné sans Damilaville : je ne me mêle de rien, et tout se fait par ses ordres.

Je vous apparois donc quelquefois en rêve? Le sommeil ne me sert pas si bien que vous, mais je sais m'en dédommager quand je veille. Ne donnez pas à cela trop de force, je n'ai encore rien à re-

gretter; non, mais il est temps que vous vous rapprochiez de moi.

Amusez-vous toujours de mes petits volumes, et croyez qu'ils ne prennent rien sur mon repos : nous nous retirons de bonne heure depuis que le baron est indisposé. J'ai refusé qu'on fît du feu chez moi. L'aspect de mon appartement les transit, et je n'ai personne ni le matin ni le soir.

J'ai déjà par devers moi un jour de sobriété. Mme d'Aine a juré que cela ne dureroit pas.

Il faut que je vous apprenne un secret pour gagner au jeu : c'est de se mettre à cul nu. C'est le baron qui l'a enseigné à Mme d'Aine, et elle s'en est bien trouvée.

Le père Hoop est jeune ; je ne sais pas s'il a les quarante-cinq ans que vous lui donnez, mais à cent ans il aura le même visage. Le baron l'appelle vieille momie : j'en ai encore une autre. Le joli temps que Mme Le Gendre passeroit entre ces deux momies-là ! Ma seconde momie, c'est le docteur Sanchez, ci-devant premier médecin de la czarine, juif de religion et Portugais d'origine.

Quand je me la représente jeune, fraîche et vermeille entre ces deux sempiternités, il me semble que je vois un tableau de *Fleur d'Épine* ou des *Quatre Facardins*.

C'est encore un homme bien précieux que le docteur Sanchez.

A propos, Mme Le Gendre se mettroit de temps en temps les doigts dans les oreilles, car ils sont tous les deux un peu orduriers. Au demeurant, grands penseurs et jamais d'ordures vides de sens : il y a toujours quelques petites perles dans ce fumier-là.

Nous ne causerons plus guère, l'Écossois et moi : le moyen de sortir par le temps qu'il fait ?

Nos gens, hommes et femmes, allèrent dimanche au Piple, danser chez Mme de La Bourdonnaye, et ils en revinrent à dix heures du soir, crottés jusqu'aux fesses et trempés jusqu'aux os. C'étoit un plaisir de voir Mlle Anselme dans cet équipage.

L'affaire du *grimoire* parti sans un mot de moi est précisément comme vous l'avez pensé. M. Gillet n'a rien à vous.

A propos de Chinois et de magot, quand un étranger débarque à Canton, on lui donne un maître de cérémonies, comme on donneroit ici un maître à danser, et ceux qui ont les dispositions les plus heureuses sont au moins trois mois à apprendre toutes les révérences d'usage.

Le père Hoop défendit hier avec beaucoup de vigueur les formalités chinoises. M. de Saint-Lambert fut de son avis. Le baron n'y prit point de part, parce qu'il ne parle plus. Ils prétendirent l'un et l'autre que, puisqu'il est impossible de rendre les

hommes bons, il falloit au moins les forcer à le paroître.

Je pensai, moi, que c'étoit anéantir la franchise et rendre toute une nation hypocrite.

Cette question vaut bien la peine d'être creusée, et n'est pas aussi facile qu'elle le paroît d'abord.

Le baron m'appela hier à côté de lui. « Tenez, me dit-il, asseyez-vous là, et lisez : voilà encore un exemple frappant de la sublime morale de la nature humaine. » Je m'assis, je pris le livre, et je lus : « Sha-Sesi Ier de Perse aimoit beaucoup à s'entretenir avec une de ses parentes. C'était une femme d'esprit et d'une gaieté charmante. Sha-Abbas l'avoit accordée pour épouse à un de ses officiers, en récompense des grands services qu'il en avoit reçus. Un jour cette femme dit, en plaisantant, à Sesi : « Seigneur, vous ne vous pressez guère « d'avoir des enfans. Savez-vous bien qu'à force de « différer, vous pourriez bien mettre la couronne « sur la tête d'un de mes petits-fils ? » La bête féroce se lève, se renferme dans son palais, appelle les trois enfans de cette femme, et leur fait couper la tête à tous trois. Le lendemain il invite la mère à dîner, et lui fait servir dans un plat couvert la tête de ses enfans..... » Et moi, je jette le livre. Et vous, mon amie, ne jetez-vous pas ma lettre? Et puis le baron se met à rire : « Et le beau moral? et la dignité de la nature humaine? » etc.

La dame D..... contrefait toujours la désolée de la perte de Pouf. Elle lui avoit mis au cou un beau collier avec une plaque d'argent sur laquelle on avoit gravé : *Je m'appelle Pouf, et j'appartiens à Mme D.....* On a renvoyé le collier avec ces mots cruels : *Pouf se porte bien.*

Les politiques prévoient que cette affaire aura des suites.

Ce n'est pas le chien renvoyé qui fait le fond, ce sont les détours de la dame... Son ami, en général, n'aime pas les chiens ni les autres bêtes, n'importe quel nom elles aient ni comme quoi elles marchent.

Votre globe, et votre manière d'obvier à tout, est horrible. Si une idée comme celle-là m'étoit venue et que j'eusse eu le malheur de vous la confier, et surtout du ton leste dont vous l'avez fait, je n'en dormirois pas de quatre jours. J'aurois peur que vous ne vissiez là dedans de la fausseté et de la cruauté. Je vous conseille de travailler sérieusement à votre apologie, si vous êtes assez jalouse de mon estime pour n'en vouloir rien perdre. Pensez-y les jours et les nuits. Que ce soit au moins un volume ! Je l'attends, et, en l'attendant, j'ai le cœur flétri.

Je crains beaucoup qu'en dépit du mauvais temps qui chasse tout le monde des champs vers la ville, et des affaires qui vous rappellent, vous ne restiez

encore longtemps. *Ma mère voudroit bien encore passer ici trois mois; le temps et l'éloignement ne peuvent rien changer à mes sentimens.* Qu'est-ce que tout cela m'annonce?

Nous avons eu ici M. Magon, qui est à présent directeur de la Compagnie des Indes, et qui a beaucoup voyagé. Il est gai, il est tout jeune, il a de l'esprit, des connoissances, de la philosophie. C'est un neveu de Maupertuis. J'ai appris, à cette occasion, une chose qui m'a fait plaisir. Maupertuis avoit eu un enfant d'une fille. Il a fait élever cet enfant en Chine, où il l'a envoyé dès l'âge de cinq ans. Il n'a pas dix-huit ans; il est presque aussi savant qu'un mandarin. Il sait plus de trente mille mots. Il est en chemin pour Paris. C'est une curiosité que j'attends.

O chère amie ! qu'il y a peu de monde à qui il soit permis de jouer ! Je ne veux pas vous écrire cela, et si j'oublie de vous en parler, tant mieux.

Je ne reçois jamais une de vos lettres sans un petit billet tout à fait obligeant de M. Damilaville. Voici comme se passe mon temps :

A huit heures, jour ou non, je me lève.

Je prends mes deux tasses de thé.

Beau ou laid, j'ouvre ma fenêtre et je prends l'air.

Je me renferme et je lis.

Je lis un poëme italien burlesque, qui me fait

alternativement pleurer de douleur et de plaisir ; et puis, cela est écrit partout avec une facilité, une douceur, une délicatesse ! et des préambules à tourner la tête.

Il me prend quelquefois des envies de vous en traduire des morceaux, mais il n'y a pas moyen. toutes ces fleurs délicates-là se fanent entre mes mains. Ces auteurs qui charment si puissamment nos ennuis, qui nous ravissent à nous-mêmes, à qui Nature a mis en main une baguette magique dont ils ne nous touchent pas plutôt que nous oublions les maux de la vie, que les ténèbres sortent de notre âme et que nous sommes réconciliés avec l'existence, sont à placer entre les bienfaiteurs du genre humain.

Nous dînons, après avoir un peu causé vers le feu.

Nous dînons toujours longtemps.

Après dîner, c'est la promenade, ou le billard, ou les échecs.

Le baron ne veut pas que l'Écossois joue aux échecs, et il a raison.

Puis un peu de causerie et de lecture.

Le piquet, le souper, le radotage au bougeoir, et le coucher.

Que regretter au milieu de cela ? Rien, si ce n'est ma Sophie.

Paris est oublié, mais, en revanche, Isle et les

vordes ne le sont pas. C'est toujours là que je me retrouve à la fin de mes rêveries. Mais dites-moi pourquoi j'y arrive toujours à votre insu, à celui de votre sœur et de votre mère.

Adieu, chère et tendre amie. Je vous embrasse de toute mon âme.

C'est aujourd'hui jour de fête et de messe : ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est la même cloche qui fait marcher les coquemars et le calice. C'est une idée folle qui me fait toujours rire.

FIN DU TOME TROISIÈME





NOTES

P. 3, l. 20. C'est d'Holbach que Diderot désigne sous ce titre de baron.

6, 13. Le grand sophiste est Jean-Jacques Rousseau.

20, 3. L'émine est une mesure de grains.

22, 2. Ce *petit château* était un château en Espagne bâti par l'imagination de Diderot, et dont il parle souvent dans sa correspondance.

— 22-23. Mme Legendre, sœur de Sophie Volland, avait alors son enfant malade.

63, 1. Les libraires dont il est ici question sont les éditeurs de l'*Encyclopédie*.

68, 13. Mme d'Aine était la mère de Mme d'Holbach.

79, 2. Le gros abbé est l'abbé Le Monnier.

89, 20. On sait que le comte de Saint-Germain était un célèbre aventurier, de naissance inconnue, et qui prétendait avoir vécu plusieurs centaines d'années.

107, 24. Berlize, intendant du baron d'Holbach.

— 28. C'est ce M. Charon qui était, avant Mme d'Aine, propriétaire du château de Grandval, où Diderot avait sa chambre, et d'où sont datées plusieurs de ses lettres. Le château de Grandval, qui existe encore aujourd'hui, est dans l'arrondissement de Boissy-Saint-Léger.

135. La pièce de vers citée ici par Diderot est de Voltaire.

139, 10. *Spartacus* est une tragédie de Bernard-Joseph Saurin, fils de Joseph Saurin le géomètre. Parmi ses pièces, on cite encore *Beverley*, drame en cinq actes, écrit en vers libres.

143, 12. Le comte Michel Oginski, noble polonais, dont s'éprit Catherine II, et qui fut nommé grand maréchal de Lithuanie. En 1771, il prit parti pour ses compatriotes contre les Russes; mais il finit par être battu, après avoir débuté par de brillants succès.

148, 5. En attribuant *Psyché* à Racine, Diderot le confond avec Corneille, qui fit, on le sait, cette tragédie-ballet en collaboration avec Molière et Quinault.

153, 5. L'abbé Claude Sallier, professeur d'hébreu au Collége de France, puis garde des manuscrits de la Bibliothèque du roi, fut aussi de l'Académie française Il se livra surtout à des travaux sur l'antiquité.

163, 6. Cette épître est l'*Épître du diable à M. de Voltaire*, déjà citée dans les lettres XXXII et XXIII.

166, 17. *Placet* était le nom qu'on donnait alors à un tabouret.

188, 3. Cette histoire du czar Pierre est l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, de Voltaire.

224, 24. On voit que la sténographie n'était pas encore connue en France.

239, 7. Il s'agit ici du trop célèbre Damiens, connu pour son attentat contre la vie de Louis XV.

244, 28. Ch. Georges Le Roy était un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*. Comme il occupait le poste de lieutenant des chasses du parc de Versailles, il en profita pour faire sur les animaux des études qui ne sont pas sans valeur, et qui furent publiées sous le titre de *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*.

256, 8. Diderot appelait *mon fils* le fils de Mme d'Aine, beau-frère de d'Holbach.

269, 9. Quoique l'édition que nous suivons donne *corset*, qui est une erreur, nous avons mis *cornette*. On voit d'ailleurs, quelques lignes plus loin, que Mme d'Aine cherche sa *cornette* et ses pantoufles.

272, 13. Le bienheureux diacre est le fameux diacre Pâris, qui mourut en odeur de sainteté, et sur la tombe de qui s'opéraient, dit-on, des miracles.

280, 16. Dans l'édition que nous suivons, les mots « moins elles me donnent de satisfaction » ont été omis ; mais nous les avons rétablis d'après une autre édition, sans quoi la phrase ne présenterait aucun sens.

281 et suiv. Les mots soulignés sont des passages des lettres de Mlle Volland auxquels Diderot répondait.

282, 24. La petite ordure est un conte intitulé *Tant mieux pour elle.*







TABLE

DU TROISIÈME VOLUME

LETTRES A MADEMOISELLE VOLLAND

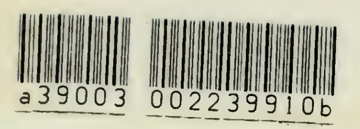


IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1878.


a39003 002239910b